ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

135401

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS II

FASCICULI 2—3

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
BUDAPEST, 1952

67375.

A PROPOS DE L'ÉCRITURE MANDCHOUE

Par

LOUIS LIGETI

L'écriture mandchoue n'est qu'une adaptation de l'écriture mongole dont les amphibologies ont été, au moyen de signes diacritiques, complètement éliminés ; elle est donc par rapport à son modèle mongol une écriture parfaite, aussi sa translitération ne présente-t-elle aucune difficulté.[1] Telle a été dès l'abord l'opinion généralement reçue sur l'écriture mandchoue et c'est aujourd'hui encore l'opinion régnant non seulement parmi les spécialistes des domaines apparentés, mais encore parmi ceux de la philologie mandchoue proprement dite. En effet, le système simple et commode de H. C. v. d. Gabelentz a trouvé jusqu'à nos jours des adeptes fervants. Bien plus, d'éminents mongolisants, comme M. E. Haenisch, ont dernièrement tenté d'appliquer ce système à la transcription du mongol, ancien et moderne. Et si l'on tenait compte du fait que depuis la révolution chinoise qui a renversé la dynastie mandchoue des Ts'ing, l'intérêt pour les études mandchoues a plutôt regressé, il serait permis de supposer que parmi le petit nombre de spécialistes, cette question qui ne prête à aucune controverse, ne pouvait être remise à l'ordre du jour.

Il en est pourtant tout autrement. P. Schmidt *(Chinesische Elemente im Mandschu,* dans *Asia Major* VII, 1932, cf. surtout pp. 577—591) et S. M. Shirokogoroff *(Reading and transliteration of Manchu Lit.*, dans *Rocznik Orjentalistyczny* X, 1934, pp. 122—130), au cours de leurs recherches sur d'autres questions, ont formulé des opinions bien singulières d'après lesquelles un bon nombre de problèmes, et non des moins importants en ce qui concerne l'écriture mandchoue et son interprétation ne sont toujours pas résolus. Tout récemment M. D. Sinor *(La transcription du mandjou*, dans *Journ. As.* 1949, pp. 261—272), dans un article de but plutôt pratique, a repris, dans le même sens, la discussion de certains problèmes de l'écriture mandchoue.

Certes, ces trois auteurs ont émi des opinions qui, par rapport à celles de leurs prédécesseurs, peuvent être considérées à la fois comme nouvelles et définitives. Mais, en même temps, les mêmes auteurs (surtout P. Schmidt et à sa suite M. Sinor) ont malheureusement repris une erreur ancienne, celle de la théorie formulée sur le caractère prétendu syllabique de l'écriture mandchoue, réfutée il y a quelque cinquante ans. La réfutation de cette théorie erronée et

surannée ne mériterait certainement plus d'être entreprise, mais un nouvel examen de l'ensemble des problèmes posés par cette écriture, promet toujours d'apporter des résultats non dépourvus d'importance, intéressant tant l'interprétation de l'écriture mandchoue elle-même que l'histoire générale de l'écriture.

Avant tout, sans aucun doute il n'est pas permis de partir de la thèse simpliste selon laquelle la dépendance entre les deux écritures mandchoue et mongole est tellement évidente qu'on peut même expliquer l'écriture mandchoue actuelle en partant de l'écriture mongole d'aujourd'hui. On ne peut aboutir à des résultats sûrs et satisfaisants qu'en élucidant deux séries de faits : 1° quels ont été les étapes successives du développement de l'écriture mandchoue à partir de l'écriture mongole contemporaine? 2° d'après quels principes, quelles règles, les modifications bien connues de l'écriture mandchoue ont-elles pu être réalisées?

Mais avant d'entreprendre la discussion de ces questions, il convient d'insister sur un fait important. L'apparition de l'écriture chez un peuple est toujours conditionné par l'évolution économique et politique et l'écriture provoque en général un grand changement dans l'évolution de cette langue. «Le développement ultérieur de la production, l'apparition des classes, l'apparition de l'écriture, la naissance d'un État qui avait besoin, pour son administration, d'une correspondance plus ou moins ordonnée, le développement du commerce qui avait encore plus besoin d'une correspondance ordonnée... tous ces faits apportèrent de grands changements dans l'évolution de la langue.» (Staline, *A propos du marxisme en linguistique*, Les Éditions de la Nouvelle Critique, Paris, p. 32.)

Or, il est notoire que l'introduction de l'écriture chez les Mandchous fut nécessitée, avant tout, par la formation de l'état mandchou.

D'abord, selon leur tradition historique, les Mandchous se sont servi de l'écriture mongole sans y apporter de changement notable. Bien plus, les messages et les proclamations furent rédigés non seulement en écriture mongole, mais encore en langue mongole. Ce n'est qu'en 1599 que l'empereur T'ai-tsou (= Nurχači) donna l'ordre à Erdeni baqsi et à Gaġai jarγôči de créer une écriture propre à reproduire l'idiome mandchou. Les deux lettrés, experts reconnus en langue et en écriture mongoles et chinoises, essayèrent d'abord de maintenir le mongol comme langue diplomatique, mais finalement obligés de céder à l'ordre impérial, ils s'acquittèrent de leur mission. L'œuvre fut achevé par Erdeni baqsi seul son collègue Gaġai jarγôči ayant été disgracié et exécuté au cours de la même année (1599).[2]

Comment Erdeni baqsi a-t-il accompli sa tâche? M. Fang Tchao-ying suppose, d'ailleurs sans préciser ses sources, que la réforme d'Erdeni baqsi aurait remplacé l'écriture mongole jusqu'alors en usage par l'alphabet joutchen.[3] Il est vrai que sous les Ming on connaissait encore l'ancienne («*petite*»)

écriture jou-tchen, mais rien ne nous permet de supposer que ce fut cette écriture qu'introduisit Erdeni baqsi. Il est très probable qu'il ne s'agit là que d'un simple *lapsus*, dû au fait qu'à l'origine les Mandchous s'appelaient eux-mêmes Jou-tchen, c'est-à-dire *jürčen* ou plus tard, sous les Ming, *jušen* ; aussi leur dynastie était-elle désignée d'abord par le nom *Kin* ou *Heou Kin* (ma. *Aisin)* et ce n'est que plus tard, en 1636, que ce nom fut changé en *Ts'ing*.

A part M. Fang Tchao-ying personne n'a eu jusqu'ici l'idée de supposer qu'il s'agissait d'une autre écriture que celle des Mongols. Le seul point sur lequel, dans une certaine mesure, on a hésité, était de savoir si Erdeni baqsi avait introduit quelques changements dans l'écriture mongole pour la rendre plus propre à reproduire la parole mandchoue. Mais sur cette question encore la majorité des spécialistes, comme B. Laufer et après lui tout récemment M. W. Fuchs, ont adopté un parti pleinement négatif.[4]

Pour distinguer de sa forme actuelle cette première variante de l'écriture mandchoue, attribuée à Erdeni baqsi, elle a été nommée par les philologues indigènes «écriture sans point et sans cercle» *(tongki fuqa aqô xergen)*. Néanmoins, cette écriture n'a eu cours que pendant un laps de temps assez court, jusqu'en 1632 environ. Dès lors on doit donc compter sur un nombre relativements restreint et de caractère peu varié de documents de cette sorte.

Pendant longtemps, la source principale de nos connaissances sur cette écriture a été le fameux *Tongki fuqa aqô xergen-i bitxe (= TFAXB)*, rédigé sur l'ordre de K'ien-long en 1741 par Ortai et [1] Siu Yuan-mong. Ils ont basé leur travail sur les [2] *lao-tang*, «actes anciens» des archives nationales. L'ouvrage ne fut jamais imprimé, aussi les orientalistes ne l'ont-ils connu que d'après un manuscrit splendide, composé de quatre *pen (debtelin)*, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Une heureuse découverte, a mis à jour dernièrement un deuxième exemplaire à Moukden et un troisième dans le [3] *Che-lou ta-k'ou*, au Palais de Pékin.[5]

Cependant, le *TFAXB*, il faut le dire, n'a guère trouvé écho parmi les spécialistes. Les comptes rendus même les plus récents laissent percer une certaine déception à son égard.

En effet, si l'on considère cet ouvrage du point de vue du vocabulaire pour y chercher des mots qui ne soient pas enregistrés dans les grands dictionnaires, le résultat est bien pauvre. Mais il ne faut pas oublier que le but d'Ortai et de Siu Yuan-mong n'était nullement de réunir des mots rares dans leur ouvrage,[6] bien qu'ils aient rangé leurs matériaux sous forme de vocabulaire. Les deux lettrés s'étaient efforcés uniquement de fixer, d'expliquer, à l'aide de la nouvelle écriture mandchoue, dépourvue d'amphibologies, les mots difficilement déchiffrables et susceptibles de provoquer des équivoques employés

[1] 徐元夢 [2] 老檔 [3] 實錄大庫

dans les «actes anciens», écrits sans point et sans cercle. Ils se proposaient de venir à l'aide de ceux qui voudraient étudier les *lao-tang*. Il s'en suit que tout ce qu'on peut tirer de leur ouvrage, du point de vue des particularités phonétiques, morphologiques, voire même orthographiques, n'est que d'ordre secondaire.

La seule réserve légitime qu'on pourrait faire au sujet du *TFAXB*, c'est la question de savoir si les anciennes graphies relevées dans cet ouvrage sont authentiques? Il est notoire que sous K'ien-long on ne s'était pas contenté de collectionner passionnément tout ce qui était ancien, mais que, souvent, on a fabriqué, avec un zèle dépourvu de critique et de bon sens, des antiquités apocryphes.

Or, sous ce rapport nous n'avons aucune raison de douter de l'autenticité des informations fournies par le *TFAXB*, car ces informations se laissent désormais contrôler.

Depuis peu, en effet, on a découvert les *lao-tang* qui ont servi de base à l'ouvrage d'Ortai. On a d'abord retrouvé les copies des actes originaux, faites au temps de K'ien-long, entre 1775 et 1778. Les dimensions mêmes de ces copies ne sont pas insignifiantes, chaque exemplaire ne comprend pas moins de 180 fascicules *(pen)* ; originairement on en avait préparé sept exemplaires dont six restaient à Pékin et le septième fut transporté à Moukden. Dernièrement, plusieurs copies photographiques de l'exemplaire de Moukden ont été préparées pour des collections japonaises. Quant à leur sujet, ce sont les documents officiels qui se rapportent au règne de T'ai-tsou et à celui de T'ai-tsong, c'est-à-dire aux années s'écoulant entre 1607 et 1637. Toutefois, l'original dont se servaient les copistes devait être, dans une certaine mesure, détérioré ou tronqué puisque, sans tenir compte de lacunes de moindre importance, les années 1622—1623 et 1633—1636 font entièrement défaut. La matière de la copie peut être divisée en deux parties suivant que l'acte original a été rédigé en écriture ancienne *(tongki fuqa aqô xergen-i dangse)* ou en écriture nouvelle *(tongki fuqa sindaχa xergen-i dangse)*. Ajoutons que la copie des actes en écriture ancienne n'était pas toujours exécutée avec tout le soin désirable et que parfois même on transcrivait le texte ancien en écriture nouvelle.

Par la suite, on découvrit en 1931, au Palais de Pékin, les originaux mêmes de ces copies. On en a retrouvé dans le *Che-lou ta-k'ou* 37 volumes *(debtelin)*, néanmoins ces textes présentent quelques remaniements exécutés en 1741, la même année pendant laquelle Ortai et Siu Yuan-mong rédigèrent leur ouvrage. Enfin, en 1935 on découvrait encore trois *debtelin* qui différaient complètement des autres par la forme et l'étendue et qui n'ont subi aucun remaniement au temps de K'ien-long.[7]

Il va sans dire que pour les recherches sur l'histoire de l'écriture mandchoue ce n'est que ce dernier groupe qui est utilisable sans réserve. Les autres originaux, remaniés, sont d'avance sujets à caution et ne peuvent être utilisés

que dans la mesure où l'ancienne graphie est reconnaissable sous les corrections. Sous ce rapport évidemment, les copies modernisées, exécutées sous K'ien-long ne peuvent pas du tout ou guère entrer en ligne de compte.

Ces dernières années, on parvint d'ailleurs à enrichir aussi les autres vestiges de l'ancienne écriture mandchoue. J'entends les quelques documents épigraphiques (ainsi l'nscription de Nieou-tchouang de 1621, celle de Leaoyang de 1630), les légendes sur les sceaux et des monnaies de l'époque de Nurχači, etc.[8] Certes, ces documents ne sont considérables ni par leur nombre ni par leur étendue, ils constituent pourtant avec les *lao-tang* une source d'une valeur inestimable pour l'étude de l'ancienne écriture mandchoue.

En fin de compte, tous ces documents viennent à l'appui de l'authenticité du *TFAXB*. En effet, cet ouvrage, du moins dans son ensemble, doit être toujours considéré comme un instrument de travail important et digne de foi, qui restera indispensable tant que la publication en fac-similé des «actes anciens» ou une étude sérieuse bien documentée, pourra remplacer convenablement l'œuvre d'Ortai.

Or, en tenant compte des matériaux actuellement à notre disposition, on peut dès à présent avancer certaines remarques à propos de l'ancienne écriture mandchoue.

Cette écriture a d'abord été entièrement identique à l'écriture mongole de l'époque. Cependant, dès cette première étape de son histoire, l'ancienne écriture mandchoue n'est pas demeurée invariable ; bientôt y apparurent, encore que sporadiquement, les premières modifications de certaines lettres et les premiers signes diacritiques. Pour les modifications, on peut rappeler la forme actuelle de la lettre *ʃ (ʃonde, ʃonǰiči*, II, 33*b*), pour les signes diacritiques le cercle *(ʃuqa)*, à cette différence près que, contrairement à l'usage actuel, il se colle complètement sur le signe de la consonne ; ce signe diacritique donne à *q* la valeur de *χ (χafan* I, 13*a*) ainsi qu'à *b* la valeur de *ʃ (χafukiyafi*, ibid.).

Quant aux modifications et aux signes diacritiques, pour le moment nous sommes contraints de nous appuyer presque uniquement sur le témoignage du *TFAXB*. Mais, cette fois encore, l'authenticité des données du *TFAXB* ne peut être contestée. Le travail de copie des «actes anciens» a commencé après la rédaction de cet ouvrage, Ortai n'a donc pu travailler que sur les anciens documents originaux. Il est vrai que la rédaction du *TFAXB* date de 1741, l'année même où l'on s'est mis à corriger les «actes anciens». Ces corrections ne pouvaient pourtant influencer Ortai (si même il les a connus, ce qui reste encore à prouver), puisque justement il a pris à tâche d'interpréter les graphies incompréhensibles ou amphibologiques de l'ancienne écriture. La valeur documentaire de l'ouvrage d'Ortai est soutenue encore par un autre fait important : son texte contient des variantes de caractères inconnues aussi bien en mongol qu'en mandchou moderne. Ces variantes ne peuvent certaine-

ment provenir que des «actes anciens» authentiques. Rappelons, à titre d'exemple, ce caractère singulier, quelque peu semblable au signe du *k* palatal avec cette différence que sa hampe supérieure gauche est légèrement recourbée en crochet ; pour le distinguer du *w* actuel transcrivons-le par *v*. Ce dernier caractère, seul ou combiné avec un cercle, a la valeur de *f* (cf. *tefi* I, 29*b*, *bargiyafi* II, 16*a*, *alanǰifi* I, 2*a*).

Dans la préface du *TFAXB*, Ortai reproduit ces mots de l'ordre impérial : «l'écriture mandchoue (d'aujourd'hui) dérive de l'écriture sans point et sans cercle» *(manǰu bitxe. dači tongki fuqa aqô xergen-či deribuxengge*, I, Préface 1*b*). Ce serait donc une erreur de perdre de vue ce fait quand on examine la formation de certains éléments de l'écriture mandchoue actuelle. On ne peut mettre en doute que Daχai, lorsqu'il s'apprêtait à réformer l'écriture mandchoue, en 1632,[9] n'avait pas choisi pour point de départ l'écriture mongole, mais bien une variante de celle-ci, variante modifiée qui, à son époque, était déjà employée pour transcrire la langue mandchoue.

En effet, certains éléments de la réforme de Daχai se laissent découvrir dans ce qu'on peut considérer comme la première phase de l'écriture mandchoue, dans l'écriture sans point et sans cercle. La réforme elle-même n'est autre chose qu'un développement et une mise en système raisonnée des éléments qui se retrouvent déjà dans ces antécédents. Cependant, il est non moins certain que dans cette nouvelle écriture il faut compter avec des solutions et des règles entièrement neuves. Une partie de ces innovations paraît avoir été trouvée par Daχai lui-même, d'autres, beaucoup moins nombreuses, sont puisées dans des sources qu'il serait à l'heure actuelle assez malaisé de préciser.

Pour aborder les principaux problèmes de l'écriture mandchoue, il faut d'abord examiner la question de l'alphabet mandchou qui, d'après la tradition, est également l'œuvre de Daxai. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'alphabet sous sa forme actuelle ne peut être plus ancien que l'écriture nouvelle elle-même.

Cet alphabet, le *ǰuwan ǰuwe uǰu bitxe*, en chinois [4] *che-eul tseu-t'eou*, n'est pas un alphabet à proprement parler, mais une sorte de syllabaire ne contenant pas moins de 1441 graphies syllabiques. Ce syllabaire, comme on sait, se divise en 12 classes dont la première comprend les voyelles et les syllabes ouvertes à initiale consonantique, la deuxième, les syllabes finissant par les diphtongues à finale *y (= i)*. Les finales de syllabes des autres classes sont les suivantes : 3e *r*, 4e *n*, 5e *ng*, 6e *q* et *k*, 7e *s*, 8e *t*, 9e *b*, 10e *o* (= diphtongues finissant par *u)*, 11e *l*, 12e *m*. A titre d'exemple, voici les syllabes à initiale *ǰ-* à travers les 12 classes : 1° *ǰa, ǰe, ǰi, ǰo, ǰu, ǰô* ; 2° *ǰai, ǰei, ǰii, ǰoi, ǰui, ǰôi* ; 3° *ǰar, ǰer, ǰir, ǰor, ǰur, ǰôr* ; 4° *ǰan, ǰen, ǰin, ǰon, ǰun, ǰôn* ; 5° *ǰang, ǰeng, ǰing,*

[4] 十二字頭

ǰong, ǰung, ǰông), 6° *ǰaq, ǰek* (chez Zakharov *ǰeq* est une faute d'impression), *ǰiq, ǰoq, ǰuq, ǰôk* ; 7° *ǰas, ǰes, ǰis, ǰos, ǰus, ǰôs* ; 8° *ǰat, ǰet, ǰit, ǰot, ǰut, ǰôt* ; 9° *ǰab, ǰeb, ǰib, ǰob, ǰub, ǰôb* ; 10° *ǰao, ǰeo, ǰio, ǰoo, ǰuo, ǰôo* ; 11° *ǰal, ǰel, ǰil, ǰol, ǰul, ǰôl* ; 12° *ǰam, ǰem, ǰim, ǰom, ǰum, ǰôm.* Le syllabaire complet se trouve reproduit, pour ne mentionner que la publication la plus accessible, dans le grand *Dictionnaire mandchou-russe* de Zakharov (pp. 3—14).

Dans la lexicographie et dans les grammaires indigènes, l'emploi de cet «alphabet syllabique» est général sinon exclusif. C'est là que cette conception singulière de l'écriture mandchoue a été empruntée par quelques mandchouisants du siècle dernier, ainsi par Orlov et par Zakharov, tous brillants connaisseurs de la grammaire mandchoue indigène.[10] Or, Zakharov ne s'est pas contenté d'adopter la thèse traditionelle, mais illusoire formulée sur le caractère syllabique de l'écriture mandchoue, mais il a encore essayé de la soutenir par les arguments suivants:

1° Un seul et même signe diacritique, comme le point *(tongki)*, peut avoir dans cette écriture plusieurs fonctions essentiellement différentes l'une de l'autre *(a : e, o : u* et en même temps *k : g, t : d).*

2° La même consonne est notée par deux caractères différents selon la voyelle qui la suit *(fa, fe ; fi, fo, fu).*

3° Si l'écriture mandchoue n'était pas syllabique, on n'aurait point besoin de recourir à des lettres à triple forme selon qu'elles figurent au commencement, au milieu ou à la fin des mots.

4° Si l'écriture était vraiment alphabétique, on n'aurait nullement besoin des classes 3—12 comprenant des syllabes à finale consonantique.

5° On écrit *biya, biye, kiya, kiye* etc., alors que les formes plus simples *bya, bye, kya, kye*, représentant d'ailleurs la prononciation réelle, réponderaient mieux aux principes d'une écriture alphabétique.

6° C'est en se basant sur l'écriture syllabique que Daχai a créé les syllabes spéciales servant à la transcription des mots chinois *(tulergi xergen).*

7° Les Mandchous eux-mêmes n'ont jamais songé à ce que leur écriture ne soit pas syllabique, mais alphabétique.

Les arguments de Zakharov sont tellement faibles qu'ils ne demandent pas désormais à être réfutés. D'ailleurs, il serait injuste, après tant d'années, d'en savoir mauvais gré à ce grand savant qu'était Zakharov, surtout si l'on tient compte du fait qu'en son temps on était très mal renseigné sur l'histoire de l'écriture mongole et qu'on ignorait encore presque tout des écritures ouigoure et sogdienne. Toujours est-il que les orientalistes ont depuis longtemps abandonné la théorie du caractère syllabique de l'écriture mandchoue et qu'on ne peut plus contester que l'écriture mandchoue est aussi alphabétique que l'écriture mongole ou ouigoure.[11] Revenir aujourd'hui à l'ancienne théorie syllabique c'est faire un grand pas en arrière.

On ne peut pourtant pas ne pas admettre que l'écriture mandchoue, en tant que système alphabétique, et son étude, n'offrent pas certaines difficultés. Ces difficultés ont autrefois amené Zakharov à adopter la théorie indigène et ont encore récemment empêché M. Sinor de voir clair quant aux problèmes essentiels de l'écriture mandchoue dans son effort pour faire revivre, sur les pas de P. Schmidt,[12] l'ancienne théorie syllabique. Or, ces difficultés, ainsi que nous allons le voir plus loin, résultent des principes mêmes de la création de l'écriture mandchoue moderne.

L'écriture mandchoue n'est décidément pas une écriture syllabique. En effet, on doit considérer comme écritures syllabiques celles qui, ainsi que les *kana* japonais ou une bonne partie des caractères de la «petite écriture» joutchen, sont formées de signes de syllabes qui ne comportent aucune indication graphique quant aux éléments phonétiques dont se compose la syllabe et qui symbolisent ces éléments d'une façon générale.[13] Or, en ce qui concerne les graphies syllabiques mandchoues, elles sont fabriquées artificiellement de lettres isolées et bien distinctes.

Il y a plus : graphiquement, les syllabes mandchoues ne sont pas dissociées et, une fois écrites, il n'est pas moins difficile de les distinguer les unes des autres dans le corps du mot, qu'à isoler les lettres dont se trouve formée la syllabe. Par conséquent, on ne peut même pas dégager de l'écriture mandchoue les caractéristiques de ce qu'on pourrait appeler une orthographe syllabique telle qu'elle nous est familière dans certains systèmes d'écriture. C'est ainsi que les écritures coréenne, tibétaine, 'phags-pa etc., tout en étant composées de lettres isolées, orthographient leurs mots conformément au système syllabique.

Mais il s'agit là de toute autre chose. Ce qui est syllabique, ce n'est point l'écriture mandchoue, mais l'alphabet créé par les grammairiens mandchous afin de faciliter l'apprentissage de leur écriture. Il n'y a là rien de surprenant. Seulement on ne doit pas se faire illusion sur un point important : en ce qui concerne les écritures orientales, l'écriture elle-même et l'alphabet, en tant que l'ensemble des signes graphiques basé sur cette écriture, élaboré par les lettrés indigènes, ne présentent pas forcément le même système.

A titre d'exemple, considérons l'écriture mongole, modèle de l'écriture mandchoue. Selon le *Hor čhos byuñ*[14] qui suit ici des sources mongoles, l'alphabet de Čhos-kyi 'od-zer était composé de 98 lettres. Le *J̌irüken-ü tolta* et le *Mongγol üsüg-ün yosun-i sayitur nomlaγsan kelen-ü čimeg* n'ont enregistré pas moins de 136 lettres. Dans un autre ouvrage mongol, le *Mongγol üsüg-ün ǰirum-i salγaγsan bičig*,[15] nous pouvons en compter 127. Il va de soi qu'il s'agit dans tous ces cas, non pas des lettres, mais toujours des syllabes.

L'alphabet mongol indigène est donc, lui aussi, syllabique.[16] Par ailleurs, cet alphabet ne tient compte que des premières syllabes, laissant de côté les syllabes du milieu et de la fin des mots. Mais il en est de même quant à l'alpha-

bet mandchou. Aussi les 1441 graphies syllabiques rangées sous les 12 classes représentent-elles uniquement des syllabes initiales. Ainsi, par exemple, le *Tongki fuqa aqô xergen-i bitxe*, disposé selon les *juwan juwe uju-i bitxe*, sous la rubrique *ba*, nous offre *baniχa*, *banuχôšači*, *baχa*, *baχanaraqôn*, *baχabu*, *baχa-de*, *baχači*, *baχafi*, *baχangge-či*, *baχambio*, *ba bade*, *babe*, *bašame*, *bata-de*, *badarafi*, *badarabufi*, etc. Dans tous ces mots, la syllabe *ba* se trouve en effet sans exception placée au début des mots. On sait d'ailleurs qu'une grande partie des 1441 syllabes ne sont que des combinaisons fictives, inconnues aussi bien dans les mots mandchous proprement dits que dans les transcriptions mandchoues des mots étrangers. Il est toutefois intéressant de faire remarquer que le *TFAXB* fait figurer même les syllabes fictives comme mots rubriques, mais laisse vides leurs colonnes respectives lorsque la syllabe est inconnue au début, bien qu'elle soit d'usage courant au milieu des mots. C'est ainsi que les colonnes pour les exemples des syllabes *res* et *lis* sont laissées vides parce que ces syllabes ne s'emploient pas au début, tout en étant assez fréquentes au milieu des mots mandchous *(nenggeresxun*, *julisxôn*, etc.).

Cependant, les grammairiens mandchous n'en sont point restés là. Ainsi, par exemple, le [5] *Ts'ing wen k'i mong* reflète déjà une nouvelle conception de l'alphabet indigène. Cet ouvrage ne se borne plus à enregistrer les seules syllabes initiales, mais il tient compte, dans une proportion égale, des syllabes écrites au début, au milieu et à la fin des mots (da*rama*, a*daki*, *bu*da, ch. 1, f. 5*a* ; etc.). Il est toutefois assez curieux de voir que cette innovation remarquable n'est réalisée que dans la 1ère classe et que, d'autre part, en dépit de la différence qui existe entre les formes initiale et médiane d'une même lettre, toutes les variantes graphiques de la syllabe se trouvent rangées sous une seule et même syllabe initiale.

Néanmoins, les alphabets indigènes mongol et mandchou se séparent l'un de l'autre sur un point très important : le premier ne comprend que des syllabes à finale vocalique (et bien entendu les voyelles elles-mêmes) ainsi que des syllabes finissant en diphtongues à *i* ou *u*, alors que le second contient encore, par surcroît, des syllabes à finale consonantique. Tout en admettant que l'auteur de l'alphabet mandchou ait bien pu connaître l'alphabet mongol qui, lui aussi, était syllabique, on ne peut guère songer à faire directement provenir l'alphabet mandchou de ce dernier. La difficulté vient de ce que les additions de l'alphabet mandchou ne peuvent pas être expliquées simplement comme un développement, un élargissement de l'alphabet mongol. Mais comment expliquer alors les additions de l'alphabet mandchou indigène? Il me paraît à peu près certain qu'il faut compter avec une écriture étrangère, autre

[5] 清文啟蒙

que mongole, qui a donné à Daχai l'idée d'adopter, dans son alphabet, les syllabes à finale consonantique.

Toutefois il serait encore assez difficile, sinon impossible, de déterminer avec précision la source immédiate de ces additions. On pourrait, à la rigueur, risquer deux hypothèses dès à présent.

Tout d'abord on pourrait songer à l'influence de l'écriture coréenne. On connaît assez bien les liens étroits qui, au point de vue langue et civilisation, ont uni Mandchous et Coréens au tournant des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, il n'est donc pas impossible que l'écriture coréenne, avec son orthographe syllabique, n'ait point été inconnue de l'auteur de l'alphabet mandchou. Or, les syllabes coréennes comportent, comme finale, soit une voyelle (ou une diphtongue), soit une consonne. On ne peut pourtant pas dissimuler la difficulté provoquée par le fait que l'écriture coréeenne ignore l'alphabet syllabique. (Cf. Ch. Haguenauer, dans *Les langues du monde*[2], Paris 1952, p. 434.)

L'autre hypothèse est suggérée par l'écriture jou-tchen. A l'époque où s'est formé l'alphabet mandchou, on connaissait encore la «petite écriture» jou-tchen. Elle était enseignée tant en Chine qu'en Corée dans les Bureaux des Traducteurs. Cette écriture possédait, outre les caractères idéographiques, tout un système de caractères syllabiques, servant à écrire les mots jou-tchen, dissociés en syllabes à finale vocalique et consonantique.

Que certains orientalistes n'aient pas reconnu le caractère essentiellement différent de l'écriture et de l'alphabet mandchous et qu'ils aient expliqué l'écriture mandchoue, en partant de l'alphabet indigène, comme syllabique, cela paraît être dû encore à une raison spéciale. C'est que dans l'écriture mandchoue la valeur de certains signes se trouve définie par le signe précédent ou suivant. Ainsi, pour ne citer que l'exemple le plus connu, le signe *w* ne conserve sa valeur phonétique *w* qu'avant *a* et *e*, alors qu'avant *i*, *o*, *u*, il se lit *f*.

Il ne faut pourtant pas oublier que les combinaisons de cet ordre ne constituent décidément pas un argument en faveur du caractère syllabique d'une écriture. Dans les écritures mongole et ouigoure des faits analogues sont bien connus, tant au point de vue graphique que phonétique. Pour la graphie, rappelons les combinaisons *bo* et *ko* (*k* étant palatal) des écritures mongole et ouigoure, où les signes *b* et *o*, ainsi que *k* et *o* ne sont pas simplement liés, mais en quelque sorte soudés les uns aux autres. Ce sont là évidemment de simples ligatures, bien familières à tant d'autres écritures orientales. Au point de vue phonétique, signalons que, par exemple, la valeur *a* ou *e* du signe *a* des écritures mongole et ouigoure peut être conditionnée par le signe de consonne précédent, suivant qu'il est *q* ou *k*. Et pourtant il n'est venu à l'idée de personne, malgré ces «irrégularités», de contester le caractère alphabétique des écritures mongole et ouigoure. (D'ailleurs, la double entente du signe mandchou *w* s'explique, ainsi qu'on verra plus loin, beaucoup plus simplement qu'on ne l'a admis jusqu'ici.)

De toute évidence, Daχai devait bien connaître cette particularité de l'écriture mongole qui consistait à préciser, le cas échéant, un signe quelconque au moyen des signes voisins ; il l'a même considérablement développé pour en faire un instrument utile de sa réforme.

Du reste, il importe de faire remarquer que dans l'écriture mandchoue réformée, ce sont toujours deux signes successifs (signe de voyelle + consonne, ou inversement) qui ont un renvoi à la leçon de l'un d'entre eux et que le troisième signe de la syllabe y reste toujours hors de jeu.

Et ici je dois insister sur un fait extrêmement important. Daχai pouvait résoudre le problème de la réforme de l'écriture mongole ou, en d'autres termes, celui de la création de l'écriture mandchoue proprement dite, de deux manières : faire disparaître, systématiquement, d'après une conception logique et cohérente, les amphibologies de l'écriture mongole, ou bien les éliminer de façon à supprimer l'amphibologie cas pour cas, par un traitement pour ainsi dire local. Daχai a rejeté la première possibilité et a choisi la seconde. Voilà l'idée essentielle de sa réforme et si l'on en tient suffisamment compte, les contradictions apparentes se résolvent d'elles-mêmes et les modifications incompréhensibles trouvent facilement leur explication.

Daχai a appliqué son singulier procédé de supprimer cas pour cas les amphibologies soulevées par les signes polyphones mongols, avec un soin pénible et toujours de façon à ce que les solutions réformistes ne puissent pas provoquer de nouvelles amphibologies. C'est ainsi que s'expliquent les détours souvent capricieux de ses solutions nouvelles.

Pour supprimer les amphibologies de l'écriture mongole, Daχai s'est aidé des signes diacritiques, le «point» *(tongki)* et le «cercle» *(fuqa)*. Cependant, il ne s'est point servi mécaniquement de ces instruments de précision. Avant de les appliquer, il a soigneusement écarté tout ce qui aurait pu constituer une nouvelle source d'incertitude et d'équivoque. Avant tout, on voit bien que Daχai a cherché à ne mettre les signes diacritiques qu'à droite des caractères, de ce côté donc qui, de son temps, était laissé complètement vide. Aussi a-t-il soumis leur emploi à certaines restrictions qui, après un examen soigneux de l'écriture mandchoue actuelle peuvent être résumées à peu près comme suit :

1° On ne doit pourvoir une lettre d'un point ou d'un cercle qu'au cas où l'emploi des signes diacritiques ne prête pas à confusion même dans une graphie imparfaitement soignée, quand ces signes diacritiques se déplacent facilement à côté de la lettre précédente ou suivante.

2° Il n'est permis de mettre un signe diacritique dans une seule et même syllabe, du même côté, qu'auprès de l'une des lettres successives.

Dans quelques cas, il fallait pourtant, malgré les défenses ci-précisées, recourir à l'emploi des signes diacritiques. Alors Daχai s'est tiré d'affaire en modifiant la forme de l'une des lettres ou bien en la remplaçant par un autre. Ces nouvelles mesures de précaution, dont il sera question après, ont trompé

beaucoup d'orientalistes et les ont amené à expliquer d'une manière erronée un grand nombre de lettres. En même temps, on comprend sans peine que ces nouvelles solutions aient encore renforcé, dans quelques cas, la connexion de deux lettres mandchoues voisines, et cela d'une manière sensiblement plus forte que dans l'écriture mongole.

Si l'on cherche maintenant à se reconstituer les principaux problèmes que Daχai devait résoudre pour mener à bonne fin sa réforme, voici comment les choses se présentent. Son but principal était d'éliminer les lettres à double entente de l'ancienne écriture. Or, il y avait un certain nombre de signe qui ne présentaient aucune amphibologie, il les a tous maintenu. Ce qui restait des anciens signes, c'étaient des signes polyphones qui, tels quels, ne pouvaient plus être utilisés. C'est là qu'il fallait, à proprement parler, procéder à la réforme. Tout d'abord, Daχai a gardé ces signes mêmes, sous leurs formes originales respectives, seulement il a cherché à attribuer à chacun d'eux une seule acception phonétique. Pour assurer les autres valeurs phonétiques des anciens signes polyphones, il a recouru à l'emploi des signes diacritiques, le point et le cercle. (Chose curieuse, les valeurs phonétique restées ainsi sans signes propres ont toujours été fixées, au moyen de modifications graphiques, sur les anciens signes polyphones.) Mais les signes diacritiques, à eux seuls, ne suffisaient point pour éliminer, en dotant chaque son d'un signe spécial, toutes les amphibologies. Daχai s'est donc vu contraint d'user encore d'autres expédients. Parmi ces derniers, on doit rappeler, comme les plus importants, les modifications de certains signes anciens, l'introduction de quelques variantes graphiques empruntées à l'écriture mandchoue précédent la réforme et même peut-être, l'invention de quelques signes nouveaux, etc. Finalement, on devait encore établir certaines graphies, indispensables à la transcription des mots chinois *(tulergi xergen)*.

Daχai a réussi dans sa réforme. Les raisons qui l'ont guidé dans sa tâche n'intéressaient guère ceux qui se sont servis de cette écriture. Mais si l'on cherche aujourd'hui à se former une idée juste de l'écriture mandchoue, il importe, tout en tenant compte des antécédents de la réforme, d'examiner ces raisons cachées et d'élucider les procédés réformistes auxquels l'écriture mandchoue doit sa forme actuelle. C'est ce que nous avons tenté de faire dans ce qui a été exposé plus haut.

Pour des raisons pratiques, nous allons entreprendre dans ce qui suit, l'interprétation des signes mandchous non pas dans l'ordre traditionnel (signes de voyelle, signes de consonne), mais par groupes, selon les problèmes communs que soulèvent ces signes.

Quant à la transcription du mandchou, proposée dans le corps de ce travail, je me suis conformé, dans la mesure du possible, à la transcription conventionnelle du mongol écrit. La transcription mandchoue que je vais proposer est au fond une translitération. Là où la translitération était impos-

sible par la nature des choses, comme dans les cas de *te*, *tu*, *ji*, *fo*, *fu*, *ï*, etc., je me suis contenté d'une interprétation.

Les anciens signes.

Les signes *i*, *n*, *b*, *l*, *m*, *r*, *ng* ne présentent aucune particularité. Graphiquement, ils sont identiques aux signes correspondants de l'écriture mongole et à ceux de l'écriture mandchoue précédant la réforme. Aussi leur transcription ne suscite-t-elle aucun problème. Au point de vue phonétique, il n'y a là non plus rien à signaler. A propos du signe *b*, notons toutefois qu'en mandchou, à ce qu'il paraît, les explosives et les affriquées étaient plus ou moins aspirées et les sonores, à l'initiale et à la fin des mots, représentaient à la rigueur des sourdes faibles, tout comme en mongol.

Quelques signes n'ont été empruntés par Daχai à l'ancienne écriture que sous l'une des formes qu'ils ont suivant leur position. Ces signes sont les suivants : *a*, *e*, *č*, tous trois à l'initiale ; *t*, sous deux formes dont l'une à la fin des syllabes, l'autre à la fin des mots. Il n'y a que quelques remarques phonétiques à faire à leur propos.

La qualité de la voyelle notée par le signe *e* a été longtemps discutée.[17] D'anciens savants russes (Orlov, Zakharov) l'ont expliqué tantôt comme э, tantôt, après certaines consonnes, comme *o* (*bebereke* = боборэкэ, *mederi* модэри, *fe* = фо, *meni* = мони, *beye-be* = бэебо). D'autres encore ont cherché à identifier cette voyelle, surtout dans les textes de langue parlée, à ы, voire même à *ö* ; c'est cette dernière interprétation qu'a adopté P. Schmidt qui voulait y voir un »ö très ouvert«. Mais tout bien pesé, il paraît que la voyelle *e* a en mandchou à peu près le même timbre qu'en dahour ou en solon, où cette voyelle est définie par les phonéticiens comme *high/mid-out back-wide*, voyelle plus ou moins labialisée.[18] On transcrit normalement cette voyelle comme *ę*, dans notre transcription philologique j'ai maintenu évidemment pour ce signe, la translitération *e*.

Quant à la consonne notée par le signe *č*, c'est une affriquée sourde, plus ou moins aspirée, ainsi qu'on vient de le dire.

A la fin des mots, *t* ne figure, ainsi que toutes les autres consonnes exceptées *n*, que dans la transcription des noms étrangers, le plus souvent mongols : *Asot*, *Bayot*, *Jarut*, etc. (Sous ce rapport même les onomatopées, qui pour quelques consonnes font une exception, sont hors de cause pour la finale *t*.) En revanche, l'autre graphie de *t*, celle à la fin des syllabes (fermées), est assez commune dans les mots mandchous. Cependant, on ne peut guère proposer cette fois une interprétation phonétique qui soit valable pour tous les cas. La consonne représentée par cette graphie paraît avoir, dans certaines positions, la valeur d'une explosive sourde faible (*uttu*, *tuttu*, etc.), la trans-

cription *t* semble alors quelque peu trompeuse ; aussi la transcription mongole, en position analogue, exige-t-elle *d*. Dans d'autres positions (devant *x*, *χ*), on peut compter avec une explosive sourde aspirée, c'est du moins ce que nous suggère la transcription chinoise qui rend, par exemple, le groupe de consonnes *tx* du mot *bitxe* par *tʿ*. Dans tous ces cas, j'ai suivi la transcription mandchoue traditionnelle en adoptant uniformément *t*.

L'acception phonétique des anciennes lettres polyphones maintenues par Daχai offre un aspect assez varié. Il est vrai qu'il a assigné à chacune de ces lettres une seule valeur phonétique, mais cette règle ne pouvait être observée rigoureusement, en toute position, avant et après n'importe quelle autre lettre. En voici les cas plus ou moins réguliers : l'ancienne lettre polyphone *q* : *γ* : *χ* est réservée toujours pour la seule consonne *q*, de même *s* : *ś* pour *s*, *y* : *ǰ* initiale pour *ǰ*, *č* : *ǰ* médiane pour *č*. Les exceptions ne sont pas moins intéressantes : la lettre *a* : *e*, au milieu et à la fin des mots, sert à désigner désormais *a*, sauf si elle est précédée des signes *k* et *t* ; *o* : *u* est réservée à *o*, à l'exception de *k* et *t* précédents ; *k* : *g* : *x* vaut *k*, exceptée *a* et *o* suivants ; *t* : *d* est *t*, exceptés *e* et *u* suivants ; *w* : *f* a la valeur de *w*, mais seulement avant *a* et *e*.

En fin de compte les graphies de toutes les anciennes lettres polyphones ont été sauvées, aussi certaines de leurs anciennes valeurs phonétiques ont-elles été gardées. Quant aux autres signes et aux autres valeurs non représentées ici, il en sera question plus loin.

A propos des anciennes lettres polyphones, il reste encore une question à envisager, à savoir le problème soulevé par les signes *q* et *k* et qui regarde à la fois leur transcription et leur interprétation phonétique. J'ai adopté, pour ces lettres, les translitérations *q* et *k* (de même j'ai distingué *γ* et *g* ainsi que *χ* et *x*, les uns des autres), car le mandchou emploie ces lettres selon des règles fixes, en les distinguant très nettement entre elles. La précision philologique nous obligerait à en faire autant même au cas où la raison de ces graphies doubles, pour le moment, nous échapperait. Mais il n'en est rien. La différence entre les deux séries de consonnes *q* (*γ*, *χ*) ~ *k*(*g*, *x*) a été désignée comme vélaire~palatale déjà par les mandchouisants russes qui connaissaient fort bien la prononciation du mandchou vivant. (Cf. Orlov, Грамматика, § 20 ; Zakharov, Грамматика, § 26,9 ; Zakharov, Словарь, pp. 54—55.) Mais les grammairiens mandchous eux-mêmes ont également tenu compte de cette distinction. A ce propos, on n'a qu'à se référer à ce passage intéressant, tiré du *Manǰu niqan fe gisun-be ǰoǰoχo ačabuχa bitxe*[19] que P. Schmidt, *Asia Major* VII, 581, a relevé et qui se lit dans sa traduction comme suit : «Die zwei Silben *qô* et *qa* sind nach dem Tone der Aussprache *(mudan-i urgen)* schwer *(ujen)* und werden in der Kehle *(bilχa-de)* hervorgebracht... Werden sie nach dem Gaumen *(xexeri)* versetzt *(guribuǰi)* und deutlich ausgesprochen *(čira gisureči)*, so entstehen *ku* und *ka*».

Les signes affectés d'un point.

L'écriture mongole ignore le «point» *(tongki)* en tant que signe diacritique, pourtant on ne peut guère attribuer son invention à Daχai. Suivant le témoignage du *TFAXB*, il semble qu'il était en usage dès avant la réforme, bien que très rarement et nullement d'après des règles arrêtées. Les recoupements que j'ai réunis à ce sujet nous permettant de conclure que le point servait à déterminer dès cette époque les leçons *e* et *u* : *mujileni (mujilen-i*, I, 37*b*), *geterembuxe-de* (le point auprès du dernier *e*, I, 44*a*), *fuu-i* (auprès du premier *u*, I, 51*b*), *ji χôi χafan* (auprès de *ô*, I, 55*b*), *fung* (III, 10*b*), *yebeke* (auprès des premier et deuxième *e*, *yebke*, IV, 7*a*). Toutefois on ne peut pas se former une idée définitive sur ce point, sans connaître suffisamment ce que les *lao-tang* ont à cet égard. Il paraît pourtant évident d'ores et déjà que le mérite de Daχai a été plutôt de reconnaître la valeur pratique du point en tant que signe diacritique et de lui assigner un rôle important dans sa réforme.

Daχai s'est servi du point pour assurer la leçon exempte d'amphibologies de plusieurs signes : *e*, *u*, *γ* (= *g*˙), *g*, *ġ*, *d*. Dans le choix de ces signes, on ne peut évidemment découvrir aucun principe phonétique. Mais il n'y a là rien de surprenant, si l'on tient compte de la méthode singulière dont Daχai s'est servi dans l'emploi des signes diacritiques.

Mais pour mieux comprendre les choses, considérons les signes eux-mêmes, affectés d'un point.

Comme nous l'avons vu, l'ancien signe polyphone *a* : *e*, au milieu et à la fin des mots, a été réservé par Daχai pour la voyelle *a*. Ce même signe, dans les mêmes positions, suivi d'un point à droite, devait désigner désormais la voyelle *e*. C'est de la même façon que le signe *o*, issu de l'ancien signe polyphone *o* : *u*, a pris, par l'addition d'un point, la valeur de *u*. Et en effet, le point indiquant les voyelles *e* et *u* s'acquittait très bien de sa fonction dans la majorité des cas : *ne*, *be*, *se*, *le*, *me*, *če*, *re*, *nu*, *bu*, *su*, *lu*, *mu*, *ču*, *ru*, etc. L'emploi du point ne faisait pas de difficulté tant qu'il ne se heurtait pas à l'un des principes de Daχai qui défendait d'ajouter un signe diacritique auprès de deux lettres successives, du même côté, dans une seule et même syllabe. Et il y avait sinon beaucoup, du moins un certain nombre de ces rencontres fâcheuses.

Une partie des difficultés venait précisément de ce que le point ne servait pas exclusivement à noter, comme un nouveau moyen graphique, certaines voyelles *(e, u)*, mais encore la sonorité de quelques consonnes *(γ, g, d)*.

Ainsi, par exemple, les signes des gutturales sonores *γ* et *g* se formaient de *q* et *k*, au moyen d'un point. Or, les difficultés se présentaient dès que ceux-ci devaient être suivis des signes *e* et *u*, définis selon la nouvelle écriture, eux aussi, par un point. Il est vrai, en mandchou les gutturales vélaires ne sont combinées qu'avec des voyelles postérieures, et les palatales avec des voyelles

antérieures. Un certain nombre de rencontres indésirables des signes diacritiques a été ainsi *a priori* éliminé, mais il n'en est pas moins resté quelques cas difficiles.

Examinons d'abord la série des palatales. Elle est particulièrement intéressante car, *ki* et *gi* exceptés, le reste des combinaisons avec une voyelle est irrégulier.

Si l'on voulait écrire, d'après les règles, la combinaison des signes $k+e$, on devrait mettre un point auprès du signe de la voyelle *e* ; jusque là il n'y a pas grand'chose à redire.[20] Mais dès qu'on veut combiner *g* avec *e*, non seulement le signe de *e*, mais encore celui de *g* devrait être muni d'un point. D'après les règles, cela ne pouvait plus se faire. Daχai s'est tiré d'affaire en supprimant dans les deux cas le point du signe *e*, c'est-à-dire qu'il écrivait $k+a$ et $g+a$ pour assurer les leçons *ke* et *ge*, ce qu'il pouvait faire d'autant mieux qu'en mandchou les consonnes *k* et *g* ne pouvaient être suivies de la voyelle *a*. C'est ce que nous avons d'ailleurs aussi en mongol. Aussi la graphie $k : g+a$, dans l'écriture mongole, se lisait-elle *ke* : *ge*, le signe de la voyelle y représentait donc, également sans équivoque, la valeur *e*.

Cependant on ne pouvait pas se passer entièrement des graphies *ka* et *ga*. Elles étaient en effet indispensables dans la transcription mandchoue des mots étrangers. Daχai a résolu ce problème avec une facilité frappante. Avec le signe de la voyelle *a*, il n'y avait plus rien à faire, car ce signe, après *k* et *g*, avait déjà été retenu, contre les règles, pour la voyelle *e*. Il ne restait donc qu'un seul moyen pour restituer la leçon originale du signe *a*, c'était d'indiquer la leçon voulue sur le signe de la consonne précédente. Or, l'expédient tout fait était offert dans l'écriture *ghalik* de l'écriture mongole. Il se peut fort bien que c'est bien là que Daχai a pris la variante graphique du *k* qui lui était nécessaire. Toutefois il reste à voir si cette variante n'était pas connue déjà de l'écriture mandchoue précédant la réforme. Toujours est-il que le *TFAXB* n'offre aucune variante graphique rappelant la forme *ghalik* du *k*.

La graphie *ka* une fois acquise, la leçon *ga* s'offrait sans difficulté par l'apposition d'un point à droite du signe *a*.

Pour ces deux signes, figurant dans la transcription de Gabelentz comme *k'* et *g'*[21], j'ai adopté, conformément au principe de la translitération, les transcriptions $\dot{k}$ et $\dot{g}$. Il faut pourtant faire remarquer que la valeur phonétique de cette transcription est tout simplement *ka* et *ga*, donc consonnes palatales suivies de voyelle postérieure.

La combinaison de *k* et *g* avec *u* aurait amené des difficultés pareilles à celles qui se sont produites à propos de *e*. Ici le problème s'est compliqué encore du fait que la combinaison $k+o$ était une ligature. Si l'on avait tenu à noter *u* en toute position, sans exception, à l'aide d'un point, il eut donc fallu mettre le point auprès d'une ligature. Mais cela eut été un procédé bien manqué, car on aurait toujours pu se demander si le point était là pour marquer la leçon

u ou bien pour faire lire *k* comme *g*. Mais ce n'est pas tout. Si l'on avait voulu écrire *gu*, sans se soucier des difficultés, on aurait dû placer deux points auprès d'une seule ligature.

La difficulté était, cette fois encore, facile à trancher. On n'avait qu'à recourir à la combinaison *ko* qui dans les mots mandchous, restait inemployée, puisqu'en mandchou *ko* < **kō* a donné de bonne heure *ku*<**kü* ou, plus rarement, *ke*.[22] C'était en effet une solution satisfaisante qui avait en même temps l'avantage de fournir une graphie dont on pouvait former tout regulièrement, au moyen d'un point, la leçon *gu*.

Les combinaisons *ko* et *go* exigées par la transcription des mots étrangers furent assurées d'une manière qui rappelle celle de *ka* et de *ga* exposée plus haut. On a maintenu la ligature réservée à la leçon *ku*, seulement on y a substitué le signe ghalik *k* à l'élément *k* de la ligature. La ligature *ko*, affectée d'un point, a assuré normalement la leçon *go*. Comme transcription de ces combinaisons graphiques, par analogie avec *ka* et *ġa*, j'ai adopté *ko* et *ġo*.

Quant aux signes des gutturales vélaires, il n'y avait pas de difficulté si *q* était suivi des signes *a* et *o*. Aussi l'emploi du point n'a-t-il pas rencontré d'obstacles, *qa* et *γo* ont fourni, avec un *q* affecté d'un point, régulièrement *γa* et *γo*. Mais du moment où il fallait combiner les signes *q* et *γ* avec *u*, c'est-à-dire avec un signe muni d'un point, on se trouvait, une fois de plus, en présence des difficultés. C'est que, pour avoir la leçon *γu*, on devrait ajouter, si l'on s'en tenait aux règles, un point et à *q* et à *o*, c'est-à-dire auprès de chacune des deux lettres voisines. Le point n'apporterait pas moins d'équivoque, même si l'on écrivait *qu*. Il est vrai qu'en ce cas on n'aurait à mettre qu'un seul point, mais il suffirait du moindre déplacement du point pour changer la leçon *qu* en *γo*.

Daχai, pour éliminer ces inconvénients, a cherché un nouvel expédient. Il a en effet fini par trouver un signe spécial pour *u*, ce qui le dispensait de se servir du point deux fois dans la même syllabe et ce qui permettait, en même temps, sans prêter à confusion, la notation de *γu*, au moyen d'un point. Cette lettre qui par sa forme se rapproche du signe polyphone *ö* : *ü* mongol (donc *waw*+*yod)*, a déconcerté presque tous ceux qui ont cherché à l'expliquer. On a transcrit *ô* (Gabelentz), *ū* (Zakharov, Haneda), *ů* (Schmidt), *û* (Eminent Chinese, Sinor). On a interprété *o* long (= *ō*), *u* long (= *ū*), *u* ouvert, *ü*, une voyelle entre *o* et *u*, *o* d'un timbre spécial,[23] sans songer à ce qu'elle représentait en réalité : une simple variante du signe *u* employé après *q*, *γ*, *χ*, introduit pour sortir de la difficulté qui résultait de la rencontre fâcheuse des nouveaux signes diacritiques. Si l'on tient compte de ce fait, on peut accepter indifféremment l'une ou l'autre des transcriptions proposées, en ce sens toutes sont utilisables. Pour ma part, j'ai opté pour *ô*, transcription vulgarisée par Gabelentz.

En partant de l'écriture mandchoue actuelle on ne pourrait guère découvrir comment Daχai parvint jadis à se fixer sur cette lettre singulière. A cet

égard l'alphabet mongol d'aujourd'hui ne peut nous fournir aucun renseignement, bien que, en fin de compte, se soit là qu'on trouve l'origine de cette lettre, ainsi que plusieurs spécialistes l'ont déjà montré.[24] Cependant, il ne peut faire aucun doute que ce n'est pas Daχai qui a inventé cette lettre et que ce n'est pas directement à l'écriture mongole que Daχai l'a emprunté. Cette forme graphique remonte, avec tant d'autres éléments de la réforme, à l'usage flottant et encore non réglé de l'écriture mandchoue précédant la réforme.

A ce sujet, un renseignement plus précis nous est fourni cette fois encore par le *TFAXB*. Sur le témoignage de cet ouvrage il semble que l'usage de *ô* fut très répandu dans les «actes anciens».[25] On comprend sans peine que, ici encore, dans l'emploi de ce signe aucune règle fixe ne peut être découverte.

Tout d'abord, le *TFAXB* montre bien que l'*ô* mandchou a dû réellement provenir de la lettre *ö* : *ü* mongole. C'est qu'on trouve en nombre considérable, dans cet ouvrage, des mots où l'*ô* sert à désigner une voyelle palatale, une sorte de *ü* ; dans les mêmes conditions l'orthographe mongole se servait de cette même lettre.

Le groupe le plus intéressant de nos exemples tirés du *TFAXB* est peut-être celui où l'*ô* se trouve au début des mots. (Pour des raisons pratiques, je donnerais les mots cités, en gardant inchangé seulement l'*ô*, selon l'ortographe nouvelle.)

ônenggi (unenggi), I, 8*a*
ôlebu (ulebu-), I, 8*b*
ôlebuxe (ulebu-), ibid.
ôme (ume), ibid.
ômusi (umesi), ibid.
ômesixun (umušuxun), I, 8*b*
ômisun (umiyesun), I, 9*a*
ôčederi (uče deri), ibid.
ôǰixe (uǰi-), ibid.
ôxeri (uxeri), ibid.

Ce qui est très important au point de vue de l'influence exercée par l'orthographe mongole sur l'orthographe mandchoue de cette époque, c'est que l'emploi de l'*ô*, dans les mots de la série palatale, ne paraît pas avoir été conditionné par le signe de consonne précédent ; nous trouvons quelques exemples avec *ô* en première syllabe après presque toutes les initiales consonantiques. (Il est d'ailleurs assez intéressant de voir que dans le *TFAXB* l'*ô* apparaît pour ainsi dire exclusivement dans la première syllabe.)

kôbun (kubun), I, 47*a*
kômun (kumun), I, 47*b*
kôrume (kurume), ibid.
kôren (kuren), ibid.
gôrun (gurun), I, 48*a*
gôrgu (gurgu), II, 22*b*
xôtu (xutu), I, 48*b*
čôse (čuse), I, 39*a*
ǰôšen (ǰušen), I, 41*a*
ǰôlesi (ǰulesi), ibid.
tôle (tule), I, 32*a*
tôleri (tuleri), ibid.
tôlergi (tulergi), ibid.
tômen (tumen), ibid.

xôle (xule), ibid.
xôkun (xukun), I, 49*a*
nôre (nure), I, 11*a*
bôčexe (buče-), I, 19*b*
bôleku (buleku), ibid.
sôxe (suxe), I, 24*a*
môse (muse), I, 37*a*
môtembi (mute-), ibid.
ôwesixun (wesixun), I, 53*b*
ôwexe (wexe), I, 54*a*
ôweri (weri), ibid.
tôčifi (tuči-), I, 32*b*
tôfi (tô-!), I, 33*a*
dôbe (dube), I, 34*a*
dôleme (duleme), ibid.
dôleji (dule-), ibid.
dôlin (dulin), I, 34*b*
dôrime (duri-), ibid.
fôdexe (fude-), I, 52*a*
fôlexun (fulexun), I, 52*b*
fôlenggi (fulenggi), ibid.
fôlu (fulu), ibid.

Le signe *ô* devait donc représenter d'abord une voyelle antérieure en mandchou. C'est en faveur de cette présomption que paraît militer, entre autres, le fait même que dans l'ancienne orthographe mandchoue le signe *ô* ne figure, ainsi qu'on vient de le voir, que dans la première syllabe, ce qui est en accord parfait avec l'usage mongol. Or, d'après les règles de l'orthographe mongole, ce signe, polyphone en mongol, sert à désigner, sous sa forme graphique *pleine (waw+yod)* réservée à la première syllabe, les voyelles antérieures *ö* et *ü*.

Mais abstraction faite de ces considérations orthographiques qui, évidemment, ne pourraient constituer qu'une preuve indirecte, la question de la voyelle *ü* en mandchou s'est posée à d'autres propos. Il est vrai que l'écriture mandchoue actuelle ne possède pas de signe spécial pour cette voyelle, elle est notée par le signe *u* qui, en même temps, sert à la notation de la voyelle postérieure *u*. Mais Orlov (Грамматика, § 7) dont la grammaire a le grand mérite de s'appuyer, quant à la prononciation, sur la langue parlée, n'a pas manqué de préciser que la lettre *u*, dans les mots de la série palatale, avait la valeur *ü* : *uče = üče, urken = ürken, umuxun = ümüxün, tubixe = tübixe.*[26] Par ailleurs, l'existence de la voyelle *ü* en ancien mandchou se trouve confirmée par le témoignage des langues apparentées les plus proches qui, elles aussi, emploient de nos jours cette voyelle, soit inchangée, soit sous la forme de l'un de ses dérivés.

Du reste, la voyelle *ü* en mandchou a dû donner de bonne heure *ù*, comme ce fut le cas dans la majorité des dialectes mongols d'aujourd'hui où nous trouvons, en face de l'ancien *ü*, une voyelle *high-out back-wide-round*, transcrite généralement par *u (ü* pour nous).

Toutefois, les vestiges de l'ancienne divergence *u/ü* subsistent de nos jours dans la formation des mots, dans la conjugaison, etc. où les suffixes et les désinences s'ajoutent aux mots, conformément à l'état ancien, sous leurs formes à vocalisme antérieur ou postérieur respectives: *budun* 'sot' > *budu-qan* 'un peu sot' (voir mong. *bidayu*, HSM *budawu*, cf. Cleaves : *HJAS* XI, p. 127) ; *buru-* 'couvrir, recouvrir' > *buru-xun* 'sombre' (cf. mong. *büri-* id.); *uru-*

'souffrir de la faim' > *uru-xe*, perf.; *buli-* 'siroter' > *buli-qa*, *buli-χa*, perf. Cependant, dans un certain nombre de mots, l'état phonétique ancien s'est déjà embrouillé: *fulu* 'trop' > *fulu-qan* 'un peu trop', bien que la forme propre du mot sait **fülü* (voir mong. *ülegü*, HSM *hüle'ü* 'restant, en surplus' cf. Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, 236—237). Il est intéressant de remarquer que l'effacement de la qualité originale de la voyelle s'est également produit en sens inverse. Ainsi le suffixe du nom de futur *(-ra, -re, -ro)* se présente généralement, après *u*, sous la forme *-re* au cas même où le signe *u* désignait franchement un *u* postérieur. Cela revient à dire que l'ancien *ü* > *u*, en mandchou, paraît avoir pris un caractère neutre tout aussi bien que l'*i*, c'est-à-dire qu'il peut figurer indifféremment dans les mots à vocalisme antérieur et postérieur.

Nous avons donc toutes les raisons de supposer que l'*ô* était interprété, du moins en partie, dans l'ancienne écriture mandchoue, comme une voyelle palatale. Il n'en reste pas moins que dans les «actes anciens» cette lettre a été employée dans des mots à vocalisme postérieur. Certes, les exemples rentrant dans cette catégorie sont moins nombreux que ceux à voyelles antérieures, mais ils sont trop nombreux pour ne pas tenir compte ici de leur singulière orthographe. En voici quelques recoupements, relevés dans le *TFAXB*:

ôqame (uqa-), I, 8*a*
ôsin (usin), ibid.
ôsabuχa (ušabu-), ibid.
ôlame (ula-), I, 8*b*
ôlan (ulan), ibid.
ôlai (ulai), ibid.
ôčarafi (učara-), I, 9*a*
ôǰulaχa (uǰula-), ibid.
γôniči (γôni-), I, 15*a*
γônin (γônin), ibid.
γônime (γôni-), I, 15*a*
χôsun (χôsun), I, 15*b*
χôlχa (χôlχa), IV, 22*b*
pôse (puse), I, 21*a*
sôla (sula), I, 23*b*
tôsa (tusa), I, 31*b*
tôtaχa (tuta-), I, 32*a*
môdan (mudan), I, 37*a*
fôsiχa (fusi-), I, 52*a*
fôta (futa), ibid.

Daχai en supprimant le désordre orthographique des «actes anciens», a éliminé, dans les deux séries antérieure et postérieure, l'emploi de la lettre *ô*, un emploi au fond contradictoire. Il me paraît pourtant bien probable que ce fut l'emploi irrégulier du signe *ô* attesté dans les mots à voyelles postérieures qui a pu donner l'idée à Daχai d'emprunter ce signe comme une variante de l'*u*, nécessitée par les signes des gutturales vélaires *q* et *γ*, à cette différence toutefois que désormais son emploi n'était plus limité à la première syllabe.

Par ailleurs, il convient de faire remarquer que dans l'orthographe mandchoue actuelle nous sommes en présence de quelques cas déconcertants où, toujours en première syllabe, le signe *ô* s'écrit après des signes de consonnes autres que *q* et *γ* (*χ*). Ces mots, d'une orthographe qu'on peut considérer comme isolée, sont les suivants :

ôlen 'chambre, logement' ; variante orthographique : *olen* ; cf. kalm. *ölə* 'Hausgeräte, Eigentum' (Ramst., *Kalm. Wb.*, 294*b*);

ôlet 'Ölöt, nom de tribu mongol' ; cf. mong. *ögeled*, ord. *ölöt*, chez les Dahours j'ai entendu ce nom comme *ųęlĕɒ ;*

ôn čečike 'bécasse grise' ; var. orth. *on čečike ;*

ôren 'idole, figurine de divinité chamaniste ; mânes'; var. orth. *oren ;*

bôrtu qara 'cheval gris sombre'; cf. mong. (HSM) *börte* 'gris bleu';

mônggu 'nid d'hirondelle (nourriture)';

sôna 'ficelle, corde';

šôrgeku 'fuseau' ; var. orth. *šurgeku ;*

šôngge 'excellent' ; cf. *šungke* 'cultivé' *(šungge* id.) *šu-* 'être cultivé';

tô- 'frapper, battre ; battre le blé' (perf. *tôxe)*, d'où : *tôku* 'battoir du fléau, gourdin';

dôri- 'enclaver, fendre avec un coin'.

Tous ces mots, on le voit bien, offrent des voyelles antérieures, à l'exception d'un seul *(sôna)* qui en a des postérieures.[27] A mon avis, il serait bien inutile de chercher derrière l'orthographe aberrante de ces mots, quelques causes cachées ; là il ne peut être question que de la conservation, en des cas sporadiques, de l'orthographe ancienne. La conservation de l'orthographe ancienne dans ces mots a été grandement favorisée, comme Orlov (Грамматика, p. 5) l'avait déjà supposé, pour que de cette façon l'orthographe permette de distinguer un certain nombre de mots homonymes. En effet, à la plupart des mots cités ci-dessus on peut opposer un homonyme, orthographié avec *u* normal : *ulen* 'rigole d'écoulement'; *un* 'porcherie, toit de chaume' ; *uren* 'fruit' ; *mungku* (?) 'poissons gelés' ; *suna* 'taon' (cf. cependant mong., turc *sona, sono*, id. ; Ligeti : *Acta Orient. Hung.* I, 354—355, Mostaert : *HJAS* XIV, 379); *šurge-* 'trembler, avoir peur' ; *tu-* (dans l'expression : *ulgiyan tu-* 'aller à la chasse au sanglier') ; *duri-* 'rapiner, vaincre'. Sous ce rapport seul *šôngge* semble faire exception, car, en face de lui, *šungge*, id., n'est qu'une simple variante orthographique. Le maintien de l'orthographe *šôngge* est éventuellement motivée par la forme *šungke*, passé, respectivement participe passé du verbe *šu-*.

Une dernière question se pose à propos de ces mots d'orthographe aberrante : les signes *ô* et *u*, dans les mots envisagés, sont-ils des homophones? Si l'on tient compte de ce que le signe *u* sert généralement à désigner à la fois les voyelles *u* postérieure et *ü* antérieure, on peut répondre sans hésiter par l'affirmative. En ce sens, *sôna* et *suna* d'une part, *dôri-* et *duri-* de l'autre, sont donc des homophones parfaits. On peut toutefois se demander si, dans les orthographes telles que *ôlet, bôrtu*, l'orthographe mongole n'avait pas sa part à jouer? La question n'est pas sans importance, car si oui, cela reviendrait à dire que le signe *ô* pourrait être expliquer aussi bien comme *ö*>*o*.[28] Or, cette interprétation ne me paraît acceptable que pour *ôlet* (dénonçant aussi l'origine

étrangère par sa finale) et pour quelques autres mots de date récente. La graphie *bôrtu* et presque toutes les autres, restées sans orthographe homophone, remontent certainement à l'ancienne orthographe et, quel que fût le timbre original de leur *ô*, elles ont représenté plus tard les leçons *ùlen*, *bùrtù*, etc.

En fin de compte, de deux signes mongols, *(q, γ)* dont chacun avait deux leçons, Daχai créa, à l'aide du point *(tongki)* et du signe auxiliaire *ô*, quatre signes *(q, γ, k, g)*.

L'examen des signes réformés *t* et *d*, établis sur l'ancien signe polyphone *t* : *d*, nous révèle au fond les mêmes procédés que ceux qui ont permis à Daχai de fixer les nouveaux signes pour les gutturales.

Cette fois encore Daχai a d'abord recouru au point. En effet, le signe *t*, affecté d'un point, a donné *d* avant *a*, *o* et, dans les mots étrangers, avant *i*. Les combinaisons graphiques *da*, *do*, *di* se présentaient donc à tout point régulières. Mais il n'en était pas de même des autres combinaisons. Pour écrire *de* et *du* on aurait dû mettre, à l'intérieur d'une même syllabe, un point auprès de deux lettres voisines. De même, *te* et *tu*, par leurs points établissant les leçons *e* et *u*, se seraient laisser confondre, dans une graphie négligente, avec *da* et *do*, munis des mêmes signes diacritiques.

Bref, le signe *t*, à lui seul, présentait toutes les difficultés que les signes *q* et *k* *(γ* et *g)*, pris ensemble, ont opposées à l'emploi du point diacritique. Pour remédier à cet inconvénient, on s'est trouvé devant l'alternative de remplacer, par des signes sans équivoque, soit les signes des voyelles *e* et *u*, soit le signe de la consonne *t (d)*. Or, Daχai a refusé la première possibilité et il a adopté la seconde. Quant aux détails, voici comment il a procédé. Tout d'abord, il a maintenu, avant *a*, *o*, *i*, l'ancienne forme du signe *t* mongol ; appelons-la brièvement t_1. Ensuite, avant *e* et *u*, il a fait appel à une variante spéciale de ce signe, à celui, qui nous est bien connu, de l'écriture mandchoue actuelle soit notre t_2.[29]

Le signe t_2 se retrouve déjà une fois de plus, dans les «actes anciens». Il est toutefois intéressant de voir que dans le *TFAXB*, le signe t_2 n'est employé qu'avant *e* et *u*, encore que, en pareille position, le t_1 figure assez fréquemment. En outre, dans le même ouvrage, le signe t_2 ne se trouve écrit qu'au début des mots ; au milieu, c'est toujours le signe *t* : *d* mongol, sous sa forme médiane usuelle, qui est utilisé. Néanmoins, l'ancien signe t_2 sert à désigner aussi bien *t* que *d*. Mais en voici quelques exemples, d'après le *TFAXB*.

t_2*enexebi (tene-)*, I, 28*b*
t_2*ebuki (tebu-)*, ibid.
t_2*eten dere (tetendere)*, I, 29*a*
t_2*ubade (tubade)*, I, 28*b*
t_2*utafi (tuta-)*, I, 32*a*
t_2*ule (tule)*, I, 32*a*
t_2*eduxe (dedu-)*, I, 29*b*
t_2*edunči (dedun-či)*, ibid.
t_2*eribufi (deribufi)*, I, 30*a*
t_2*ubimbi (dubi-)*, I, 30*a*
t_2*uleme (duleme)*, ibid.
t_2*ulimbai (dulimba-i)*, I, 34*b*.

Le signe t_2 une fois adopté, la solution définitive de toutes les difficultés s'offrait toute seule. Après t_2, sans recourir au point, on a attribué au signe *a* la valeur *e*, de même que, toujours après t_2, le signe *o* a été réservé, sans risque de confusion, pour la leçon *u*. Pour le reste, à l'aide du signe t_2 affecté d'un point, on a pu transformer, en bonne règle, $t_2 + a\ (= te)$ en *de* et $t_2 + o\ (= tu)$ en *du*.

Les signes affectés d'un cercle *(fuqa)*.

L'emploi du cercle en tant que signe diacritique n'appartient pas non plus aux inventions personnelles de Daχai. Ce signe diacritique, lui aussi, est attesté dès les «actes anciens».

Suivant le témoignage du *TFAXB*, on se servait du cercle, dans l'ancienne écriture mandchoue, surtout pour déterminer la leçon *f* et cela de deux manières. Dans certains mots, le cercle se trouve joint, pour désigner, *f* à l'ancien signe *v*, tombé en désuétude depuis (pour le signe *v*, affecté d'un cercle, je propose la transcription *v'*) ; à ce propos j'ai indiqué quelques exemples plus haut (cf. p. 240). Dans d'autres cas, c'est le signe *b* qui est combiné avec le cercle pour noter *f* (soit *b'*); *ïsebufi* (I, 6*a*), *ŭjulafi* (I, 9*a*), *fisa* (I, 51*a*), *filai* (I, 51*b*). Cependant, il semble que les signes *v'* et *b'* aient été limités, dans les anciens documents, à la notation de *f* devant *i*.

Daχai n'a pas repris cet emploi du cercle, que rien ne nécessitait d'ailleurs. Il a pourtant assigné au cercle, dans sa nouvelle écriture, un rôle assez important, toutefois beaucoup plus restreint que celui du point. Le cercle appliqué aux signes *q* et *k*, servait désormais à noter les consonnes χ et *x* si fréquentes en mandchou. Mais, à ce qu'il paraît, même cette fonction du cercle ne présentait pas une innovation. Nous trouvons en effet dans le *TFAXB* des mots tels que *χôlχai* (IV, 22*b*), *xenduči* (II, 31*b*), *xing* (III, 8*b*), etc., où χ et *x* sont figurés par les signes *q* et *k* effectés d'un cercle.

Lorsqu'il s'agit de déterminer les étapes successives de la réforme, nous nous trouvons évidemment dans l'incertitude ; à ce sujet nous ne possédons pas d'informations formelles tirées des textes chinois, aussi l'écriture mandchoue ne nous fournit-elle guère de renseignements nécessaires. Cette fois pourtant il y a lieu de présumer que ce sont les règles de l'emploi du point qui ont été d'abord arrêtées et c'est ensuite qu'on en est venu à définir le rôle du cercle. Car, alors que l'introduction du point a soulevé tant de problèmes, celle du cercle n'en a posé aucun. En effet *qa*, *qo*, *qô*, *ki*, *ke*, *ku*, écrits avec *q* respectivement *k*, affectés d'un cercle, ont donné *χa*, *χo*, *χô* (= *χu*), *xi*, *xe*, *xu*, sans aucune difficulté nouvelle. On en arriva même à combiner le cercle avec le signe *k*, dans *ka* et *ko*, ce qui a fourni les leçons théoriques *ẋa* et *ẋo*, inutiles au fond, tant pour le mandchou que pour la transcription des mots étrangers.[30]

A ce propos, il convient de rappeler encore un emploi du cercle, celui combiné avec les signes č et ǰ, nécessité par la transcription des mots chinois ; j'y reviendrai plus loin.

Les signes «nouveaux».

Les signes «nouveaux», à l'exception d'un seul peut-être, ne sont que les modifications des signes anciens ; ils ne peuvent être considérés nullement comme des signes entièrement neufs. Il semble que les modifications elles-mêmes ne sont pas nouvelles ; la plupart d'entre elles se retrouvent déjà dès avant la réforme dans l'ancienne écriture mandchoue, tout au moins sporadiquement et comme simples variantes.

C'est parmi les signes «nouveaux» qu'on doit ranger sans doute le *y*. On sait que l'écriture mongole possédait, en position initiale, un signe polyphone *y* : ǰ et que ce même signe, sous sa forme originale, a été réservé, au cours de la réforme de l'écriture mandchoue, pour ǰ, ainsi qu'il en a été question plus haut. Pour écrire *y*, Daχai s'est fixé sur une variante du même signe, qui n'est autre que la forme actuelle de cette lettre mandchoue. Cette variante paraît avoir eu cours déjà, quoique très rarement, dans les «actes anciens». Du moins, dans le *TFAXB*, on peut relever les graphies telles que *yay-a (yaya*, I, 42*b*), *yayači (yaya-či*, ibid.), *yordoχo (yordo-*, II, 21*b*), *yôngping* (III, 8*a*). Cependant, il n'en reste pas moins certain que dans les anciens documents l'emploi du signe polyphone *y* : ǰ était beaucup plus répandu, sinon général : *yabuki (yabu-*, I, 42*a*), *yali* (ibid.), *yamun* (I, 42*b*), *yarume* (*yaru-*, ibid.).[31]

Quant à la forme médiane du signe *y* : ǰ, elle ne prêtait pas à équivoque dans l'écriture mongole, elle se lisait exclusivement comme *y*. Cependant Daχai n'a su que faire du *y* médian mongol car, pour lui, ce signe représentait déjà, à l'initiale, un ǰ. Pour ne pas alourdir inutilement son écriture réformée, il a donc maintenu la forme graphique de son *y* initial tel quel, comme forme médiane aussi. Par ailleurs, l'écriture mongole offrait, pour le ǰ médian, un signe spécial encore dépourvu d'amphibologie, qu'on serait amené à rapprocher sans hésiter du ǰ médian de l'écriture mandchoue actuelle. Mais, il faut le dire, ce rapporchement pour engageant qu'il paraisse, ne va pas de soi.

En effet, pendant longtemps, l'écriture mongole ne distinguait pas č et ǰ médians l'un de l'autre ; autrement dit, ce signe, lui aussi, se classait d'abord parmi les signes polyphones. Or, il avait deux variantes dont chacune servait à noter indifféremment, à elle seule, les č et ǰ médians. L'une de ces variantes, identique au č médian actuel, était en usage sortout à la fin des Ming et au début des Ts'ing ; c'est cette forme graphique que reflètent encore certains manuscrits de date récente et un bon nombre de xylographes, entre autres, le Kanǰur mongol imprimé tout entier. L'autre variante du signe č : ǰ rappelle, en quelque sorte, la forme du ǰ médian d'aujourd'hui; elle est attestée, sous les

Yuan et au début des Ming, dans toute une série de documents. Signalons-en, à titre d'exemples, les suivants : l'inscription de 1362 *(HJAS* XII), les lettres d'Aryun et d'Öljeitü *(Documents de l'époque mongole)*, les poésies mongoles écrites sur l'écorce de bouleau (Советское Востоковедение, II), documents mongols retrouvés à Olon-sume *(Tōhō gakuhō* XI), etc.

Or, ces deux variantes graphiques s'expliquent par l'écriture ouigoure où elles coexistaient du moins à partir des Yuan. A l'heure actuelle il est encore difficile de dire à quel moment elles ont été différenciées dans l'écriture mongole, l'une en *č*, l'autre en *ǰ*. Toutefois il est intéressant de faire remarquer que dans l'écriture kalmouck (oïrate) il se passe précisément l'inverse de ce que nous avons dans l'écriture mongole actuelle : là, c'est le *č* médian mongol qui sert à désigner *ǰ (z* avant les voyelles autres que *i)*, de même que le *ǰ* mongol y est pour *č (c*, sauf avant *i)*.

Quoiqu'il en soit, dans le *TFAXB* on trouve, en règle générale, *ǰ* médian pour noter aussi bien *č* que *ǰ* :

ije (iče, I, 7*a*)
iǰi (ičі, ibid.)
niǰuke (ničuxe, I, 10*a*)
qarulaǰi (qarulači, I, 11*b*)
buǰeki (bučeki, I, 19*a*)
taǰibuki (tačibuki, I, 26*b*)
biǰaǰi (biǰači, I, 18*a*)
ôǰi (uǰi, I, 9*a*)
saǰin (šaǰin, I, 25*a*)
geǰurere (geǰure-, I, 44*a*)
giǰo (gi ǰeo, I, 46*a*)
weǰergi (ǰeǰergi, I, 51*a*)
deǰime (deiǰime, II, 6*b*)
nioǰi (nioi ǰï, II, 13*b*)

La variante *č*, dans cet ouvrage, est encore extrêmement rare, mais elle est attestée, elle aussi, dans quelques mots : *uweičubure (weiǰubu-*, II, 12a), *sunčai (sunǰa-i*, II, 27*b*), etc.

Somme toute, les signes *č* et *ǰ* médians de l'écriture mandchoue doivent leur forme et leur fonction à la réforme de Daχai.

La forme actuelle de *f*, variante graphique du signe *w*, a été établie également au cours de la réforme. Son usage ne se généralisa pourtant pas en toute position. Bien au contraire, on s'en servait seulement si elle était suivie de *a* ou de *e* ; dans les autres positions, on a maintenu, pour noter *f*, l'ancien signe *w*. On ne comprend ce procédé irrégulier que si l'on tient compte de l'emploi que le signe *w* a trouvé dans l'écriture mongole, à laquelle remonte en dernière analyse le signe mandchou *w* ; par ailleurs, le signe ouigour correspondant nous fournit à cet égard des renseignements semblables.[32]

Or, dans les écritures mongole et ouigoure, le signe *w*, ne se rencontrant que dans la transcription des mots étrangers, surtout chinois, sert à désigner *w* et *f* indifféremment ; autrement dit, dans les deux écritures le signe *w* : *f* est polyphone. Dans l'écriture mongole, la valeur *w* est très bien attestée dans

une série de noms communs : *wara* 'tuile' (ma. *wase*, chin. [6] *wa)*, *wang* 'prince' (ma. id., chin. [7] *wang)*, etc. (pour d'autres recoupements voir le dictionnaire de Kowalewski). Mais elle est surtout représentée dans les noms de personne, noms de charge, etc. des ouvrages traduits du chinois. La leçon *f* du même signe est non moins bien assurée en écriture mongole. Rappelons seulement le nom bien connu du roman *San kouo tche*, celui du fameux *Wang Fei* (Pozdneev, Монгольская хрестоматия, p. 331) ou encore les quelques noms chinois de l'inscription de 1362 : *Wan yang gün wušin*, lire *Fan yang gün fušin*, *lemwangsi*, lire *lemfangsi*, *daiwu*, lire *daifu*, etc. (F. W. Cleaves : *HJAS* XII, pp. 81—82). Les recoupements ouigours sont moins abondants, mais suffisamment instructifs : *waibaš*, *wapχuaki*, lire *fabχuaki* (Bang-Gabain, *Anal. Index*, p. 53) ; *wačir*, *waχšig*, *wayduri*, *wap* lire *fab*, *wapši* lire *fabši*, etc. (Gabain, *Alttürk. Gramm.*, p. 350).

Dans l'ancienne écriture mandchoue d'avant la réforme, le signe *w* apparaît lui aussi encore nettement comme polyphone, désignant tout aussi bien *w* que *f*, sans considération de la voyelle suivante. En voici quelques exemples, d'après le *TFAXB* :

wa : *waqalafi (waqala-*, I, 53*a*), *wasimbuχa (wasimbu-*, ibid.), *wači (wa-*, ibid.), *waruči (waru-*, I, 53*b*)

we : *weme (we-*, I, 53*b*)

fa : *waqôri (faqôri*, I, 50*a*), *wačambi (fača-*, ibid.), *wawun (fafun*, I, 50*b*), *warχôn (farχôn*, II, 23*a*)

fe : *wesin (fesin*, I, 50*b*), *weǰergi (feǰergi*, I, 51*a*), *werede (fere-de*, ibid.), *wergečuke (ferguwečuke*, II, 23*a*)

fi : *widefi (fide-*, I, 51*a*)

fo : *woχolon (foχolon*, I, 51*b*)

fu : *wunixe (funiyexe*, I, 52*a*), *wulexe (fulexe*, I, 52*b*).

Il appartenait maintenant à Daχai d'éliminer l'amphibologie qui résultait du signe polyphone *w* : *f*. La solution la plus simple eût été sans doute de maintenir l'ancien signe en valeur de *w* et de créer un nouveau signe pour *f*. Et pourtant ce n'est pas ce qui s'est produit dans le cas présent. Cette fois encore, Daχai ne cherchait point à se conformer à un système cohérent et logique, mais il se bornait, à retrancher les problèmes soulevés par les amphibologies cas pour cas, toujours de façon à les isoler les uns des autres.

C'est dans cet ordre d'idées que Daχai a tout d'abord gardé inchangée la forme du signe *w* : *f* et lui a assigné l'une de ses valeurs phonétiques traditionnelles, celle de *w*. Néanmoins dans cette fonction ce signe ne répondait à un besoin réel qu'avant les voyelles *a* et *e*, car dans les autres positions, et le mandchou et le chinois des Ming ignorait complètement le *w*. La conséquence

[6] 瓦 [7] 王

en était que dans les positions avant *i*, *o*, *u* le même signe demeurait sans risque de confusion disponible pour d'autres fins. Et en effet, Daχai n'a pas manqué de conférer au signe *w*, avant les trois voyelles, la valeur phonétique *f*.

Mais tous ces faits permettent de constater que l'ancien signe *w* : *f*, même après la réforme, n'a pas perdu son caractère polyphone. Et ce cas, pour surprenant qu'il paraisse, ne constitue pas une exception unique. Ainsi qu'il en a été question, l'ancien signe *a* : *e* tout en ayant normalement la valeur *a*, s'il est précédé soit de *k (g)*, soit de *t (d)* ; de même, l'ancien signe *o* : *u* réservé généralement pour *o*, se lit après *k (g)* et *t (d)* comme *u*. Il s'en suit qu'on ne saurait affirmer que Daχai s'opposait par principe à la polyphonie des signes et qu'il cherchait à tous prix à l'éliminer. Ce qui lui importait c'était d'éliminer l'amphibologie des signes et cela par tous les moyens. Par ailleurs, c'est ce qui nous fait comprendre cet autre phénomène par lequel dans l'écriture nouvelle un seul et même son se trouve fixé au moyen de plusieurs signes : la voyelle postérieure *u* par les signes *u* et *ô*, les consonnes *k (g)* et *t(d)* par *k(g)* et *k(ġ)* ainsi que par $t_1(d_1)$ et $t_2(d_2)$ respectivement, etc. Dans ces conditions la diversité qui se laisse observer dans l'emploi d'un seul et même signe diacritique n'est évidemment pas pour surprendre.

Enfin, le signe *w* : *f*, tel qu'il a été fixé par Daχai, donc polyphone, mais exempt d'amphibologies, ne pouvait pas assurer à lui seul la leçon *f* dans toutes les positions ; pour noter cette consonne avant *a* et *e*, il fallait trouver un nouveau signe. Or, ce signe, une modification graphique du *w* : *f* se trouve déjà attesté, sous sa forme actuelle, dans les «actes anciens», où nous avons, selon le témoignage du *TFAXB* : *faland-e (falan-de*, I, 50*a*), *afame (afa-*, I, 3*a*), *fetexengge (fete-*, I, 50*b*), *feksiki (feksi-*, III, 23*a*), Sont très intéressants par leur orthographe aberrante : *fonde (fon-de*, II, 33*b*), *fonǰiči (fonǰi-*, ibid.), etc.

Toutefois, dans l'ancienne écriture, la notation de *f* était, par rapport à celle d'aujourd'hui, plus compliquée ou, si l'on veut, plus variée. Nous avons vu que dans cette même fonction aussi, les signes *v* et *v'* ont été employés, on peut y ajouter le signe *b* qui suivi de *i*, d'après le *TFAXB* peut également désigner un *f* : *bisade (fisa-de*, I, 51*a*), *bisixe, (fisixe*, ibid.), *bila (fila*, I, 51*b*), *bičame (fiča-*, ibid.), *arabi (arafi*, I, 3*a*).[33]

Au point de vue l'écriture mandchoue, on doit considérer le signe *q̇*, s'écrivant à la fin d'une syllabe, comme une simple variante graphique. Ce signe qui se distingue de la forme normale du *q* par deux petits points mis à gauche, est bien connu de l'écriture mongole où il était d'abord une variante du *q* (orthographe ouigoure), plus tard du *γ*. Il est vrai que le *q̇* mandchou répondait à une sourde faible, pourtant ce n'est pas ce caractère de sourde faible qui a motivé l'emploi des signes diacritiques : aussi le signe *k*, en fin de syllabes, ayant la même valeur phonétique de sourde faible (avec toutefois cette différence que l'une était une gutturale vélaire, l'autre une gutturale

palatale), n'était-il muni d'aucun signe diacritique. Il est évident que l'introduction du signe *q* était uniquement requise pour éliminer une amphibologie ; en effet, en cette position le *q* sans points diacritiques aurait pu aussi suggérer la leçon *na*.

Le signe *p* actuel, avant la réforme, était représenté par *b*. Cette orthographe qui phonétiquement n'était qu'une approximation, paraît avoir été dans les «actes anciens» assez générale, ainsi que l'usage du *TFAXB* nous permet d'en conclure : *bileme (pile-*, I, 20*b*), *bijan (pijan*, ibid.), *bôse (puse*, I, 21*a*), *buseli (puseli*, ibid.), etc.

Le signe *p*, introduit sous sa forme actuelle par Daχai, n'est qu'une variante graphique du *b*. Quant à son origine, je ne saurais la préciser suffisamment pour le moment. En tout cas, il s'explique mal comme un emprunt fait à l'écriture ghalik. Toujours est-il que le *p* actuel apparaît dès les «actes anciens» : *pusenoχo (puse noχo*, I, 21*a*), *pailui uwexei (pailu-i wexe-i*, II, 4*b*), *pančan* (II, 26*b*), *pengduwan* (III, 3*a*), etc.

Au point de vue phonétique, le signe *p* représente une explosive bilabiale sourde, aspirée. Le caractère d'aspirée de cette consonne se trouve confirmé, une fois de plus, et par les recherches faites sur le mandchou parlé,[34] et par les mots empruntés au chinois : *pailu* 'arc de triomphe' (chin. [8] *p'ai-leou)*, *pan guwan* 'juge' (chin. [9] *p'an-kouan)*, *pinggu* 'pomme' (chin. [10] *p'in-kouo)*, *pusa* 'Bouddha' (chin. [11] *p'ou-sa*), etc.

Par rapport à son correspondant mongol, la lettre mandchoue ᡧ a bien l'air d'un signe nouveau. A vrai dire, on ne voit pas bien pour quelle raison on dut recourir à cette lettre ou plutôt variante, alors que le mongol disposait d'un signe exempt d'amphibologie pour ᡧ. Il serait toutefois très tentant de supposer que le nouveau signe mandchou fut créé et introduit par Daχai afin de rendre libre le côté droit pour ses signes diacritiques nouveaux. En effet, les deux petits traits du ᡧ mongol sont tracés à droite, par contre le petit trait oblique du ᡧ mandchou se trouve à gauche.

Or, il n'en est rien. Avant la réforme, l'écriture mandchoue ignorait la lettre mongole ᡧ d'aujourd'hui avec ses deux petits traits à droite. Et il est intéressant de voir qu'à la même époque l'écriture mongole, elle non plus, ne se servait pas de sa lettre ᡧ actuelle, mais, pour noter ᡧ, elle employait le signe polyphone *s* : ᡧ.[35] C'est l'usage orthographique mongol que reflète le *TFAXB* dans un nombre considérable de mots, surtout avant *a* : *saχôn (šaχôn*, I, 24*b*), *saban (šaban*, ibid.), *san dông (šan dung*, II, 27*b*), *sangname (šangna-*, III, 4*a*), *sexun (šexun*, I, 25*a*), *serime (šeri-*, ibid.).

Mais en même temps, avant d'autres voyelles que *a*, l'ancienne orthographe mandchoue fait figurer *si* en fonction de ᡧ. Cette ortho-

[8] 牌樓 [9] 判官 [10]檳菓 [11]菩薩

graphe est extrêmement intéressante, car elle montre bien que la graphie *si* devait en effet représenter la prononciation *ši* pendant longtemps contestée. En tout état de cause, dans les mots suivants du *TFAXB*, la graphie *si* s'explique simplement comme *š* : *sierime (šeri-*, I, 25*a*), *siolome (šolo-*, I, 25*b*), *siuban (šuban*, ibid.), *siumin (šumin*, ibid.), *siurdeme (šurde-*, II, 18*a*), *siun (šun* II, 28*a*), *siulxe (šulxe*, IV, 24*a*), etc.[36]

Quant à la forme actuelle du *š* mandchou, son origine est à présent rien moins que certaine. Dans le *TFAXB* elle apparaît comme variante très sporadiquement (cf. par exemple, *šun*, II, 28*a*). Toutefois pour voir clair à ce sujet, il faudrait posséder des matériaux beaucoup plus riches que nous n'en possédons aujourd'hui.

L'introduction des autres lettres «nouvelles» fut nécessitée par la transcription des mots étrangers, surtout chinois.

Les signes *c* et *ʒ* servant à la transcription des affriquées chinoises *ts'* et *ts* (= *dz*) sont des signes spécifiquement «chinois» : *cun* 'le dixième d'un pied' (~ [12] *ts'ouen*), *cu* 'vinaigre' (~ [13] *ts'ou*), *cai fung* 'tailleur' (~[14] *ts'ai-fong*), *zeng sun* 'petit-fils en deuxième génération' (~ [15] *tseng-souen*), etc. Quant à la valeur phonétique exacte de ces signes, on a été à leur sujet longtemps dans l'incertitude ; aussi la transcription de Gabelentz en était-elle un peu responsable en rendant, à tort, ces deux signes par *z'* et *z*.

On constate tout d'abord que les deux signes mandchous n'ont rien à voir avec les lettres ghalik *c* et *ʒ* : l'un et l'autre sont les modifications du signe *s*.

Il y a plus. D'après le témoignage du *TFAXB*, dans les «actes anciens» le *ts'* et le *ts* chinois sont transcrits par *s* : *suyisan tun (zui san tun*, II,12*b*), *sungbingguwan (zung bing guwan*, III, 11*a*), *sanjan (canǰiyang*, II, 39*b*), *sôn χuwa de (cun χôwa de*, II, 35*a*), *sangguwan (cang guwan*, III, 10*b*).

Sans entreprendre ici la discussion de la question dans toute son ampleur, je tiens à insister sur le fait que cette orthographe, à première vue surprenante, répond à un ancien état phonétique différent de celui d'aujourd'hui. En effet, on trouve, de façon à ne laisser subsister aucun doute, que le *ts'* et le *ts* chinois, à l'initiale et suivis d'une voyelle principale non yodisée,[37] étaient représentés, sous les Ming, par *s*. Les anciens emprunts chinois du mandchou offrent en pareille position le même traitement.[38]

Dans ces conditions il n'est pas difficile de comprendre que les signes *c* et *ʒ* ne soient pas attestés dans l'ancienne écriture et qu'ils ont dû être formés au cours de la réforme, très probablement par Daχai lui-même. Aussi s'explique-t-il sans peine pourquoi *c* et *ʒ* sont formés sur le signe *s*.

[12] 寸 [13] 醋 [14] 裁縫 [15] 曾孫

Le signe nouveau *ž* servant à la transcription des mots chinois ne peut être identifié avec le signe ghalik correspondant et, à plus forte raison, avec aucun signe de l'alphabet mongol proprement dit. Il se peut pourtant fort bien que cette fois encore nous ayons affaire à une modification graphique, une modification remontant éventuellement au signe *y* : *j* mongol. Quoiqu'il en soit, dans les documents de l'ancienne écriture mandchoue je n'ai à signaler, pour le moment, aucun recoupement sûr, comprenant cette variante.

Notation de la voyelle *ï* dans la transcription des mots chinois.

Le chinois moderne, dans la majorité des dialectes mandarins, offre deux voyelles de timbre *ï*. L'une d'elles est définie par M. Karlgren *(Phon. chin.*, p. 295) comme «une voyelle apico-gingivale, haute, tendue, délabialisée ou à l'ouverture labiale large» ; elle est figurée, dans le système de transcription de M. Karlgren, par *ɿ*. L'autre, toujours selon M. Karlgren *(loc. laud.)* est «une voyelle apico-alvéolaire, haute, tendue, délabialisée ou à l'ouverture labiale large» ; celle-ci est transcrite, dans le système de M. Karlgren par *ʅ*. Les deux voyelles se trouvant exclusivement à la finale sont, d'après M. Karlgren, de timbre similaire mais d'articulation différente ; elles sont, quant à l'effet acoustique, très proche du ы russe . C'est pourquoi il est d'avis que dans un système grossier, on peut les rendre l'une et l'autre par *ï*, transcription conventionelle du ы russe.

La finale *ɿ*, après les initiales *s*, *ts*, *ts'* (et *dz'*, dans l'ancien chinois) s'est formée de bonne heure en chinois : elle est attestée à partir des T'ang. Son développement après d'autres initiales date d'une époque beaucoup plus récente. Elle fait son apparition, après certaines initiales, dans l'ancien mandarin sous les Song, pour aboutir, à travers des types de plus en plus variés du moyen mandarin, à l'état actuel. Aujourd'hui, dans certains dialectes mandarins du Nord, entre autres dans celui de Pékin, cette finale se trouve représentée uniformément par *ɿ*, au *k'ai k'eou*, après les initiales *ʦ*, *ʦ'*, *ʂ* et *ʐ*, comme l'aboutissement des finales de l'ancienne rime *tche* ainsi que d'une partie des finales de la rime *hiai*.

D'après les recherches que j'ai faites à ce sujet, il paraît que c'est dans la première moitié du XVII^{e} siècle au plus tôt que le développement de cette finale devait aboutir à l'état actuel.

Au cours de la réforme il fallait donc pourvoir à la notation de la voyelle chinoise *ï*, éventuellement à celle de ses deux variantes. Les écritures mongole et mandchoue ne disposaient que d'un seul signe *i*, signe de l' *i* «neutre» qui représentait en réalité une voyelle antérieure et qui, dès lors, n'était point propre à transcrire, tel quel, la voyelle *ï* des mots chinois. Ici encore, Da*χ*ai ne songeait pas à une réforme radicale, mais il s'acquitta de sa tâche en recourant à des solutions auxiliaires. Il n'a point construit pour les deux

variantes de l'*ï* des signes spéciaux. Il s'est efforcé, ainsi que nous l'avons déjà vu maintes fois, de marquer tantôt sur le signe de la consonne, tantôt sur le signe de la voyelle la qualité postérieure de l'*ï*, en se servant des possibilités graphiques, jusqu'alors inexploitées, que l'écriture mandchoue lui offrait encore sous la forme de combinaisons diverses. Ses efforts, en tout cas, ont été grandement facilités par le fait qu'il n'avait à faire qu'à un nombre restreint de types de mots chinois finissant en *ï*. C'étaient les suivants : *sï*, *tsï*, *ts'ï* d'une part, et *ṭsï*, *ṭs'ï*, *ṣï*, *ẓï* de l'autre, ou encore, figurés d'après la transcription mandchoue, *sï*, *zï*, *cï* et *jï*, *čï*, *šï*, *žï*.

Étant donné que Daχai s'est décidé à noter l'*ï* chinois non pas au moyen d'un signe spécial, mais par voie indirecte, il y a lieu de se demander : sommes-nous à même, dans ces conditions, d'établir si l'auteur de la nouvelle écriture mandchoue c'est contenté de distinguer, à l'aide de ses expédients indirects, les deux variantes de la voyelle *ï*? Sous ce rapport il est toutefois intéressant de signaler que l'écriture 'phags-pa, dans sa transcription de l'ancien mandarin, ne fait aucune distinction entre les deux variantes, l'une et l'autre y sont rendues par *ï*, ou, plus exactement par *hi*, combinaison graphique usuelle faisant office de *ï*. Mais si l'on considère maintenant que Daχai, dans la notation de l'*ï* des trois premiers types de mots *(sï, tsï, ts'ï)* ne se sert jamais du signe *i* proprement dit, en revanche, pour noter l'*ï* des quatre types de mots du second groupe *(ṭsï, ṭs'ï, ṣï, ẓï)*, il l'a toujours utilisé. Il est permis de supposer que Daχai s'est en effet rendu compte de la différence que les deux variantes de l'*ï* chinois représentaient et qu'il cherchait à faire ressortir cette différence à l'aide de ses procédés indirects. Pour ma part, ces réflexions faites, je ne distingue pas dans mon système de transcription, les deux variantes l'une de l'autre. Je les transcris uniformément par *ï*, aussi bien pour des raisons typographiques que pour pouvoir insérer ce signe sans difficulté dans le système de la transcription conventionnelle du mandchou.

Quant à la forme graphique des groupes de signes *sï*, *cï* et *zï*, les deux premiers ont été construits sur le même principe. Comme on sait, les groupes de signes *sï* et *cï* sont composés des éléments suivants : le signe *s* (respectivement *c)*, suivi du signe *a* et entre les deux se trouve apposé un signe diacritique en forme d'une pointe de flèche dont le tranchant s'appuie sur l'axe vertical de l'écriture. En analysant ce groupe de signes, il ne me paraît pas admissible de supposer que l'*a* final, dans cette combinaison, présente en effet la valeur d'une voyelle, une voyelle dont le timbre serait spécifié au moyen du signe diacritique. A mon avis, les groupes de signes s'expliquent tout autrement.

Les signes *sa* et *ca* peuvent en effet se décomposer en signes de consonne et en signes de voyelle, mais il ne faut pas oublier que ces signes, sous cette même forme, font partie de l'alphabet mandchou où ils figurent en même temps comme signes des consonnes seules, pour ainsi dire à l'état isolé. Certes,

cette double fonction des signes de consonne paraissait ambigüe même aux yeux des lettrés indigènes, c'est pourquoi Daχai a recouru à l'emploi du signe diacritique. Le signe diacritique, dans ce cas, n'a d'autre fonction que de rappeler que les signes de consonne *sa* et *ca* sont à interpréter comme consonnes isolées *(s, c)*, sans la voyelle inhérente *a*, suggérée par la forme graphique.

Au premier abord, il est assez déconcertant de voir que dans le groupe de signes *zï*, la notation de l'*ï* se fait tout autrement que dans *sï* et *cï* bien que le timbre de l'*ï* soit le même dans les trois cas. Cependant cette anomalie de la notation n'est qu'apparente. C'est que le groupe de signes *zï* exprime au fond, avec d'autres moyens graphiques, la même chose que *sï* et *cï*: en fin de compte, ici encore nous avons affaire à un signe de consonne isolée, sans aucune voyelle suivante. Le cas du *zï* montre d'ailleurs clairement que Daχai ne se souciait pas de faire montre d'esprit de suite, même alors que rien ne s'y opposait.

Parmi les quatre cas représentant la deuxième variante de l'*ï* chinois, les deux premiers, notamment *ǰï* et *čï*, sont basés quant à la notation de la voyelle sur le même principe. Les signes *ǰ*, respectivement *č* sont suivis du signe *i*, sous sa forme finale ; entre les deux signes c'est le cercle *(fuqa)*, mis à droite, qui indique le timbre spécial de la voyelle.

Le cercle, sans doute pour des raisons techniques, se rappoche nettement du signe de la consonne, surtout dans le cas du signe *č*, ce qui a amené certains spécialistes à supposer que le signe diacritique sert, ici encore, à noter le timbre spécial de la consonne. Aussi P. Schmidt, dans *Asia Major* VII, 586, s'est-il rangé à l'avis des anciens philologues en admettant que le cercle se rapporte au signe de la consonne et qu'il y assume le rôle d'indicateur, malgré l'*i* suivant, de la valeur franchement *č* ou *ǰ* des signes respectifs. Par ailleurs, cette interprétation erronée s'est réclamée de l'opinion de ceux qui veulent que les groupes de signes *ǰi* et *či* sans cercle, représentent les prononciations *zï* et *ci*. En faveur de cette dernière opinion, P. Schmidt, de son côté, a invoqué le témoignage de ses propres observations, en assurant que dans les dialectes mongols méridionaux et dans le chinois de la Mandchourie du Sud *ǰ* et *č*, suivi de *i*, seraient prononcé *z* et *c*. Cette prononciation spéciale, à son avis, s'expliquerait dans les langues mongole, chinoise et mandchoue par l'influence de l'ancienne population paléoasiatique de ces régions.

En ce qui concerne certaines langues mandchoues-tongouses, comme l'orotche ou le néghidal, j'admets volontiers que là il y a vraiment lieu de parler d'une influence paléoasiatique,[39] mais je tiens absolument pour invraisemblable qu'on puisse de cette façon expliquer les prétendues prononciations *zi* et *ci*. Tout au moins il est sûr que l'interprétation proposée par P. Schmidt, si l'on prend au pied de la lettre ce qu'il dit sur les prononciations *zi* et *ci* dans les dialectes méridionaux du mongol, est au plus haut degré sujette à caution. C'est que d'après les observations que j'ai faites sur place entre 1928

et 1931, il ne saurait être question, dans le mongol de ces régions-là, d'une prononciation *zi (ci)* en face de *ǰi (čі)* du mongol commun. Bien au contraire, dans les dialectes mongols méridionaux, on prononce *ǰ* (à la rigueur une sourde faible) et *č* aspiré : l'un et l'autre sont, bien entendu, plus ou moins palatalisés sous l'influence de l'*i* suivant, ainsi que dans la plupart des dialectes mongols d'aujourd'hui. A cet égard, même le dialecte khartchine fortement sinisé ne fait point exception, bien que parmi les sujets parlants de ce dialecte le nombre des bilingues soit extrêmement grand ; dans ce dialecte encore, en position avant *i*, je n'ai entendu que *tš (dž)* et *tš'* très palatalisés.

Quant au chinois, les choses se présentent un peu autrement. Ici, j'entends les dialectes mandarins du Nord, on ne peut parler de mots du type *ǰi* et *čі* qu'avec une approximation grossière. Pour autant que l'initiale soit effectivement *ǰ* ou *č*, les deux affriquées doivent être supradentales, la finale *i* qui les suit étant toujours de caractère postérieur *(ï)*. Dans le dialecte de Pékin, selon B. Karlgren, *Phon. chin.*, p. 279, la première de ces initiales est «une affriquée apico-prépalatale, sourde, dont le *t* a l'articulation faible» ; la deuxième est une «affriquée aspirée, sourde, apico-prépalatale, dont le *t* a l'articulation forte».

Ce n'est certainement pas à ce type d'initiales qu'a songé P. Schmidt, mais à celui qui s'est développé relativement assez tard, d'anciens *tsi (ts'i)* et *ki (k'i)* ; dans les transcriptions chinoises des Ming ces initiales sont encore entièrement inconnues. Après ce type d'initiales, le caractère palatal de l'*i* s'est conservé jusqu'à nos jours, alors que les anciennes initiales *ts* et *k* ont donné partout une affriquée fortement palatalisée *(ʧʑ*, avec une sourde faible dans son premier élément*)*. Les anciennes initiales *ts'* et *k'* ont également abouti à une consonne très palatalisée en même temps qu'aspirée *(ʧ'ɕ')*. Dans le dialecte de Pékin, selon B. Karlgren, *op. cit.*, pp. 284, 286, la première de ces initiales est «une affriquée dorso-alvéolaire, orale, sourde ; c'est le ц russe, le *k* suédois dans *kil*, le *c* italien dans *città*, à cette exception près que *t* a l'articulation faible» ; la seconde est une «affriquée aspirée, dorso-alvéolaire, sourde, dont le *t* a l'articulation forte».

Je crois pourtant qu'au fond P. Schmidt était dans la bonne voie et qu'il ne s'agit là que d'un malentendu. Il est vrai que, sans le vouloir, lui aussi a contribué à augmenter ce malentendu. P. Schmidt était, pour ses connaissances chinoises et mandchoues, élève de l'école russe. Dès sa jeunesse il s'est familiarisé avec les transcriptions russes цзи (auparavant дзи) et ци pour *tsi (ki)* > *ʧɕi* et *ts'i (k'i)* > *ʧ'ɕi*. Ces transcriptions sont au fond bien défendables car, dans le système conventionnel russe elles désignent, dans l'un et l'autre cas, une initiale fortement palatalisée. Mais du moment que quelqu'un se met à les translitérer en un système de transcription non russe, et à plus forte raison en un système phonétique ayant la prétention d'être plus ou moins précis, il sera infailliblement exposé à se tromper ou à

induire en erreur. Or, en tenant compte des principes de la transcription russe conventionnelle on ne peut rien objecter à Orlov ou à Zakharov quand ils ont transcrit *ǰi* et *či* mandchous par цзи et ци. Cette transcription est sans doute exacte et ne laisse rien à désirer lorsqu'il s'agit de la prononciation pékinoise du mandchou : c'est en effet de cette façon que, dans les grandes villes chinoises (surtout à Pékin), les couches sociales mandchoues sinisées ont prononcé, à la chinoise, les affriquées *ǰ* et *č*, si elles étaient suivies de *i*.

C'est une autre question que de savoir à quel point la prononciation fortement palatalisée (avant *i)* du *ǰ* et *č*, rappelant de très près la prononciation des affriquées *tś* et *tś'* chinoises, était caractéristique du mandchou et à quel point elle était ancienne. Étant donné que le mandchou, à l'heure actuelle, est pratiquement une langue morte, cette question est difficile à résoudre. Ce qui est toujours intéressant, c'est que dans le jou-tchen tardif, les combinaisons phonétiques *zi* et *ci* font défaut. Dans un certain nombre de mots, les vocabulaires sino-joutchen des Ming connaissent bien *ǰi* et *či* : *ǰilaχin* 'compassion' (n° 734) ~ ma. *ǰilan, ǰilaqan* (pour le suffixe jou-tchen, cf. ma. *tolxin* 'rêve') < *ǰila-* 'avoir compassion pour qn.' ; *ǰiχa* 'monnaie, argent' (n° 262) ~ ma. *ǰiχa*, id.; *ǰirχon* 'douze' (n° 647) ~ ma. *ǰorχon* < * *ǰirχon*; *elči* 'envoyé' (n° 280) ~ ma. *elči ; foči* 'bas, chaussette' (n° 556) ~ ma. *fomoči, foǰi* (Bureau des Traducteurs). Cependant dans la majorité des cas, les mêmes vocabulaires sino-joutchen ont *di* et *ti* en face du mandchou *ǰi* e t *či*: *di-* 'venir' (n° 712) ~ ma. *ǰi-*; *dirχa-* 'se réjouir' (n° 383) ~ ma. *ǰirγa-*; *medige* 'message, ambassade' (n° 483) ~ ma. *meǰige*; *yamdiχun* 'soir' (n° 98) ~ ma. *yamǰi* (Bureau des Traducteurs); *tiqu* 'poule' (18*b*) ~ ma. *čoqo* < **čiqo*; *timari* 'de bonne heure, le matin' (12*a*) ~ ma. *čimari*; *tirgu* 'coussin' (26*a*) ~ ma. *čirku*; *yoti-* 'tirer, tirer à soi' (34*a*) ~ ma. *yoči-*; *χuti* 'puits' (6*b*) ~ ma. *χôčin* (Bureau des Interprètes); pour d'autres exemples du ma. *ǰi* < **di*, *či* < **ti*, voir P. Schmidt: *Asia Major* VII, 585—586. (Pour le traitement semblable du mongol, cf. B. Vladimircov, Сравнительная грамматика, pp. 396, 405.) L'évolution *ǰi* < **di*, *či* < **ti*, en mandchou, a pu se faire, évidemment, par l'étape *ďi* et respectivement *ťi*, étape qui se trouve représentée de nos jours dans les langues apparentées les plus proches du mandchou, ainsi en nanaï (golde) ; cf. T. I. Petrova, Краткий нанайско-русский словарь. Учпедгиз, Moskva—Leningrad 1935, p. 8.

Du fait que le chinois transcrit, en règle générale, *ǰi* et *či* mandchous par les caractères chinois offrant les prononciations *tsi (ki)* et *ts'i (k'i)*, je n'oserais pas en conclure que *ǰi* et *či* mandchous ont été réellement prononcés comme *zi* et *ci*. Il est très curieux de voir que les trancripteurs chinois ont procédé de la même façon quand ils se trouvaient en présence de *ǰi* et *či* mongols : [16]

[16] 阿濟爾噶

a-tsi-eul-ka, lire *ajirya* 'étalon' *(Yuan che yu kie*, ch. IV, 23*a*) ; [17] *tsi-la-kouen*, lire *čilayun* 'pierre' *(op. cit.*, ch. II, 5*b*).;. [18] *ki-mi-sseu*, lire *jimis* 'fruit' *(Souei cheng*, ch. II, p. 48) ; [19] *ts'i-ts'in*, lire *čičin* 'sage, intelligent' *(op. cit.*, II, 30). Or, à mon avis, il ne peut faire aucun doute que, dans les mots mongols, les caractères chinois *tsi (ki)*, *ts'i*, *ts'in* ne sont employés que par substitution pour désigner, avant *i*, *tš (dž)* et *tš'* assez fortement palatalisés. Et il se peut fort bien que les caractères chinois *tsi (ki)* et *ts'i (k'i)*, dans la transcription des mots mandchous sont à interpréter de la même manière que dans les mots mongols.[40] Mais quelque soit l'explication phonétique, à leur nuance près, des groupes de signes mandchous *ǰi* et *čï*, elle représente un problème spécifiquement mandchou qui ne regarde en rien l'interprétation des groupes de signes *ǰï* et *čï*, munis d'un cercle.

Par ailleurs, on doit faire remarquer qu'un fait très important a échappé à l'attention de la plupart des philologues, ou du moins qu'ils ne lui ont pas attribué assez d'importance, C'est que *ǰi* et *čï* affectés d'un cercle ne s'écrivent que dans les mots chinois, jamais en mots mandchous proprement dits. Il s'en suit que ces groupes de signes devaient désigner une combinaison phonétique que le mandchou ignorait complètement, mais qui, par contre, était caractéristique du chinois ; c'est en effet ce qu'on peut affirmer à propos de l'initiale affriquée supradentale, suivie d'une finale *i* de caractère postérieur.

Cela veut dire, en d'autres termes, que les transcriptions, respectivement interprétations *zi*, *ci*, *ji*, *či*, proposées précédemment par plusieurs philologues, ne sont pas défendables et qu'il convient de les substituer par *ǰi*, *či*, *ǰï*, *čï*. En ce qui concerne l'interprétation de *ǰï* et de *čï*, il paraît que, dernièrement, seul M. Haneda Tōru a vu clair. Du moins c'est ce que nous laisse entrevoir la transcription *jy*, *cy* introduite par lui et adoptée par ses élèves.

Les groupes de signes *si* et *ši* ont été, eux aussi, la source de semblables malentendus. Ici encore, en général, on a cherché à établir la différence entre les deux graphies, dans les initiales seules, tout en laissant de côté les voyelles finales.

Il est vrai que dans l'écriture mongole l'orthographe *si* s'explique nettement comme *ši*, mais cette circonstance n'a fait que confondre les anciens philologues, puisque, en adoptant cette interprétation, l'orthographe *ši*, par son *š*, leur eût paru incompréhensible. D'aucuns, comme P. Schmidt, dans *Asia Major* VII, 587—588, se sont efforcés de surmonter ces difficultés en admettant que le groupe de signes *si*, d'après le témoignage des dialectes mandchous méridionaux sur lesquels le mandchou écrit est basé, serait à expliquer nettement comme *s*+*i*, bien que la prononciation réelle, en mandchou

[17] 賫拉衮 [18] 吉密斯 [19] 賫心

littéraire, en est tantôt *si*, tantôt *ši* (la prononciation générale *ši* serait, à son avis, une caractéristique des dialectes mandchous du Nord). Dans ces conditions, le groupe de signes *ši* demeurait pratiquement superflu dans la notation des mots mandchous proprement dits, et s'il a été incorporé quand même dans l'alphabet mandchou, c'est qu'il était réservé à la transcription des mots étrangers. Cependant, l'argumentation de P. Schmidt ne paraît pas avoir convaincu tout le monde.

A mon avis, à propos du groupe de signes *si*, nous avons à envisager deux questions bien distinctes : 1° comment ce groupe de signes était-il prononcé à l'époque de la réforme? 2° quels changements sont survenus dans sa prononciation après la réforme?

Quant à la première question, il faut, avant tout, attribuer une grande importance au fait que le jou-tchen des Ming ignorait complètement la combinaison phonétique *si*, et qu'il offrait uniformément en toute position *ši* : *šišì* 'noisette' (n° 128) ~ ma. *sisi* ; *širi* 'cuivre' (n° 573) ~ ma. *siri* ; *šinger* 'souris, rat' (n° 149) ~ ma. *singgeri* ; *silixi* 'fiel, bile' (n° 516) ~ ma. *silxi* ; *ǰuleši* 'est' (n° 590) ~ ma. *ǰulesi*; *farši* 'pièce' (49*a*) ~ ma. *farsi* ; *ušixa* 'étoile' (1*a*) ~ ma. *usixa*; *yuši* 'trente' (48*a*) ~ ma. *yôsin*; etc. A l'époque de la réforme, l'orthographe mongole *si* répondait déjà sûrement à une prononciation *ši* ; elle s'est d'ailleurs généralisée dans ce sens au moins à partir du début des Ming (cf. *Histoire secrète des Mongols*, les vocabulaires sino-mongols des Ming, les gloses mongoles du *Yuan che*, etc.).

Quant aux documents mandchous eux-mêmes, leur témoignage à ce sujet, est non moins unanime. Ainsi qu'il en a déjà été question, dans l'orthographe des *lao-tang*, les formes graphiques *sie*, *sio*, *siu*, en position initiale, servaient à rendre les leçons *še*, *šo*, *šu*, Cet usage orthographique prenait évidemment en considération que la graphie *si* se lisait normalement *ši*. En outre, c'est l'interprétation *ši* de l'orthographe *si* qui nous fait comprendre, en mandchou, les couples de mots tels que *simyan* 'cornet à poudre de 'chasse' ~ *šumyan*; *sidu-* 'couper (les ongles)' ~ *šudu-*; *simxun* 'doigt' ~ *šumxun* ; etc. D'ailleurs ce dernier phénomène a été rappelé, dans le travail autrement très intéressant de P. Schmidt, ainsi que le fait que dans les anciennes transcriptions chinoises le mandchou *si* se trouve transcrit systématiquement par *che* (= *ši*): *pi-t'ie-che* ~ ma. *bitxesi* ; *ha-che-ma* ~ ma. *χasima*; *che-men* ~ ma. *simun* ; etc.

En ce qui concerne la première question, on doit évidemment laisser de côté la conclusion par ailleurs fort discutable de P. Schmidt. Selon cette conclusion, fondée sur le témoignage du nanaï (golde), le *ši* mandchou se laisserait ramener à *si*.[41] L'analogie mongole, elle aussi, est dans ce cas peu probante, et du point de vue de cette question il est complètement indifférent que le *ši* du mongol actuel remonte en effet à *si* (cf. Б. Я. Владимирцов, Сравнительная грамматика, p. 374).

La deuxième question paraît un peu plus compliquée. D'après les grammaires sino-mandchoues, la prononciation de l'orthographe *si* était en mots monosyllabiques *si*, en mots polysyllabiques, au commencement du mot, *ši* et *si*, à l'intérieur et à la fin du mot *ši* (cf. *Ts'ing wen k'i mong* I, 4*a*, 14*b*, 16*b*, etc.). Au fond, cette règle est formulée déjà chez Orlov (Грамматика, p. 16, § 22) et chez Zakharov (Грамматика, § 26, 11, Словарь, pp. 56—57). Zakharov va encore plus loin en précisant que la graphie *si* doit être lue *ši* surtout au commencement des mots comprenant l'une des consonnes *n*, *m*, *s* ; il ajoute pourtant qu'à cet égard les catégoriques manquent et que seul l'usage peut montrer la prononciation juste. Dans son dictionnaire (cf, p. 591, note) Zakharov, de sa part, indique soigneusement les cas où il faut tenir compte de la leçon *ši*.

En tout cas, la remarque de Zakharov a porté sur le fond des choses, en soulignant qu'au commencement du mot, pour les leçons *si* et *ši*, il n'y avait aucune règle fixe. Il me semble que sous ce rapport la pratique ne devait pas manquer d'incertitudes, du moins le témoignage de certains ouvrages sino-mandchous nous permet de faire cette observation. Rappelons à ce propos, à titre d'exemple, le *Leao che yu kie* (= L) et le *Kin che yu kie* (= K) où les mots mandchous en écriture mandchoue sont glosés à la fois en transcription chinoise et en *fan-ts'ie*. Voici quelques cas où la transcription chinoise offre la leçon *ši* en face de *si*, leçon de Zakharov (= Z) : *šibke* 'aspe, dévidoir' (L IX, 9*b*) ~ Z *sibke* ; *šimeli* 'abandonné, pauvre' (L IV, 6*b*) ~ Z *simeli* ; *šisin* 'glouton, grand mangeur' (K XI, 22*a*)~Z *sisin*, mais *sišingya* ; *sirdan* 'espèce de flèche' (L III, 2*b*, K XII, 24*b*) ~ Z *širdan*.

Il est intéressant de voir que même dans ces ouvrages chinois un certain flottement se laisse observer : *silun* 'lynx' (L IV, 7*a*, VII, 9*b*) ~ *šilun* (L IX, 10*b*, K X, 10*a*) ~ Z *silun* ; *siqô* 'la partie intérieure du carquois' (L VII, 9*b*) ~ *šiqô* (K I, 3*b*, XI, 9*a*) ~ Z *siqô* ; *silmen* 'épervier' (L II, 11*b*)~*šilmen* (K XII, 12*b*) ~ mandchou du Nord *šulmen* (P. Schmidt : *AM* VII, 687)~jou-tchen des Ming *šulmu* (n° 156) ~ Z *silmen*. Et ce qui est plus curieux encore, c'est que ces mêmes ouvrages, en interprétant les mots mongols donnés en écriture mandchoue, offrent comme prononciation dans leurs transcriptions chinoises, avec le même flottement, tantôt *si*, tantôt *ši* : *sine* ~'neuf, récent' (L IV, 8*b*)~*šine* (L IX, 4*a*, K VI, 4*a*) ; *sira* 'jaune' (L VII, 19*a*, K XII, 22*b*, 23*a*) ~ *šira* (L I, 12*a*, IV, 2*a*) ; *sisi* 'sorgho' (L IV, 9*a*) ~ *siši* (L IX, 10*b*) ; etc.

En outre, la transcription chinoise suggère dans certains mots mongols exclusivement la leçon *si*, dans d'autres la leçon *ši* : *šidü* 'dent' (L VI, 3*b*, VIII, 11*a*) ; *šidar* 'proche, celui qui vit dans l'intimité d'une personne de haut rang' (L V, 2*b*, K VI, 4*b*); *siltayan* 'cause' (K IX, 13*a*); *sime* 'suc, jus, sève' (L VI, 7*a*, K II, 8*b*, VI, 6*a*) ; etc.

Quant à l'interprétation de l'orthographe *si* de l'écriture mandchoue, on observera une différence remarquable selon que la graphie *si* est glosée en

transcription chinoise ou en *fan-ts'ie*. Dans les transcriptions chinoises, pour indiquer la leçon *ši* (mandchoue et mongole) on se sert du caractère [20] *che* ; pour rendre la syllabe *si*, c'est le caractère [21] *si* qui est en usage. Par contre, il est fort intéressant de voir que dans les gloses en *fan-ts'ie*, parallèles aux transcriptions chinoises, ce flottement disparaît. Là, c'est le caractère [22] *si* qui est employé uniquement, qu'il s'agisse de *ši* ou de *si*, et cela indifféremment dans les mots mandchous ou mongols. Hâtons-nous de le dire, cette différence n'a rien à voir avec la prononciation réelle de l'orthographe *si*.[42]

Il n'en reste pas moins que la diversité dans la notation des transcriptions chinoises présente, du moins apparemment, un problème épineux.

Or, dans les mots mongols, la leçon *si* est aussi incompréhensible que le flottement *si* : *ši*, ce qui donne à penser que la solution en doit être cherchée ailleurs, que les faits analogues du mandchou doivent s'interpréter moins mécaniquement et que c'est plutôt la transcription chinoise qui demande une interprétation plus précise.

En effet, *si*, dans la transcription des caractères chinois envisagés, est en réalité une notation historique qui ne répondait plus à la prononciation du chinois du Nord des Ts'ing. Les mots chinois *si*, qui avait effectivement cette prononciation en moyen mandarin, se sont confondus, dès le XVII[e] siècle, avec les mots *hi* du moyen mandarin et se présentaient, unis à ces derniers, avec l'initiale très palatalisée, sous la forme de *ši*, respectivement *χi*. Cette initiale, selon les observations de Karlgren, *Phon. chin.*, 281, représente dans le dialecte de Pékin une «fricative dorso-prépalatale, orale, sourde, le *ich-laut* allemand».

Cette initiale spéciale du chinois s'est introduite peu à peu dans les dialectes mandchous exposés à l'influence chinoise et là elle a commencé à apparaître même à la place de l'ancien *xi* mandchou. Déjà Orlov *(op. cit.*, p. 16) signale des prononciations de la langue mandchoue parlée comme *sibsu* (ma. lit. *xibsu)*, *ulsizun* (ma. lit. *ulxisun)*, etc. Bien entendu, *si* (= *ši*, *χi)* se présentait, parmi les Mandchous, dans la langue de ceux qui avaient une prononciation fortement sinisée et qui prononçaient, entre autres, *ǰi* et *či* à la place de *gi* et *ki* mandchous. Il faut remarquer que ce phénomène, quoique sporadiquement, fait son apparition en mandchou écrit même, parfois en sens inverse, cf. *silxi*∼*xilxi*, *dobixi*∼*dobisi*, etc.

En tenant compte de tous les détails du problème, on peut résumer les choses comme suit. A l'époque de la réforme, la graphie *si* a répondu, en toute position, à la prononciation *ši*. Cet état primitif s'est conservé dans les dialectes du Nord jusqu'aux temps modernes. L'initiale *ši* mandchoue, elle aussi, devait d'abord être quelque peu palatalisée, comme celle du mongol. Plus tard,

[20] 實 [21] 錫 [22] 西

surtout à l'initiale, le processus de palatalisation a progressé pour aboutir finalement, sous l'influence chinoise, à la prononciation *ši*, *χi*. La mesure de la palatalisation n'était pas la même dans tous les mots et dans toutes les positions phonétiques ; dans l'un et l'autre cas, elle devait encore rappeler l'impression acoustique de *ši*. A l'intérieur du mot et, surtout, en dernière syllabe, le *ši* mandchou s'est montré beaucoup plus conservateur : ici le processus de palatalisation n'a commencé qu'à peine ; aussi son effet ne fut-il sensible que dans des cas relativement peu nombreux.

Daχai, en fixant la nouvelle écriture, pouvait donc, sans risque d'amphibologie, emprunter la graphie *si* mongole pour rendre la prononciation *ši* du mandchou, puisque cette graphie, à son époque, avait déjà, pour le mongol, la valeur de *ši*. Dans notre transcription du mandchou, en nous conformant ici encore à la transcription mongole conventionnelle, nous avons maintenu la translitération *si*.

L'adoption de la graphie *si* ne présentait donc, par rapport à l'ancien état de choses, ni un changement quelconque ni une innovation. La tâche proprement dite, à cet égard, était d'assurer une graphie susceptible de rendre le *ši* (à la rigueur *ṣï*) chinois. Or, cela n'offrait aucune difficulté, car la prononciation *ši* était représentée par la graphie *si* ; la graphie *ši*, restée inemployée, pouvait être réservée par Daχai pour cette prononciation, d'autant plus que ce n'était pas le premier cas où il désignait le caractère d'une voyelle non pas sur le signe de la voyelle même, mais sur celui de la consonne précédente.

Insistons cette fois encore sur le fait que la graphie *ši* mandchoue (= *ši*) ne s'emploie que dans le chinois. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'Orlov, Грамматика, § 34, note 2, avait déjà rappelé que la graphie *ši* se prononçait шы : *Ši χôwang* = Шы-хуан, *Xiya xeo ši* = Хя-хэо-шы.

Enfin, pour écrire les mots chinois *žï* (= *ẓï*), la graphie *ži* s'offrait d'elle-même ; c'est que le *ž* initial, qui était d'ailleurs inconnu dans les mots mandchous proprement dits, était à même d'indiquer le timbre spécial, vélaire de la finale *i*.[43] La graphie *ži* pouvait être retenue pour fixer la prononciation *žï* au même titre que la graphie *ši* pour assurer la leçon *ši*. Dans ce cas le problème était d'autant plus simple qu'au temps de la réforme le chinois n'avait plus de mots du type *ži* (= *zi*). On n'avait donc plus besoin de réserver une graphie à ce dernier type.

Les graphies des diphtongues mandchoues ne soulèvent aucun problème qui soit intéressant au point de vue de la réforme de l'écriture. Les autres problèmes des diphtongues posés par la nouvelle écriture sont forcément très intéressants, mais ils ne regardent que l'orthographe et l'orthoépie dont l'exposé dépasserait les cadres du présent travail. Nous pouvons en dire autant en ce qui concerne la transcription des mots chinois, avec cette différence qu'ici ce

sont les points de vue de la phonétique historique et de la dialectologie chinoises qui se présentent en premier plan.

Pour des raisons techniques, nous donnons les signes mandchous dans un tableau synoptique à la fin de notre travail. Ce tableau est construit sur la première des 12 classes de l'alphabet mandchou traditionnel. Des syllabes finissant par une voyelle et qui appartiennent à cette classe, nous n'avons relevé que celles qui présentaient, du point de vue de l'interprétation, une difficulté quelconques et qui pour cette raison demandaient un examen plus ou moins détaillé. Notre tableau indique en même temps les transcriptions les plus importantes du mandchou, en nous servant des abréviations suivantes : G = Gabelentz, Z = Zakharov, H = Haneda, S = Schmidt, L = transcription proposée par l'auteur.

NOTES

1. H. Jensen, *Die Schrift in Vergangenheit und Gegenwart*[2] (Hamburg 1935), p. 293, est dans l'erreur lorsqu'il veut restreindre la précision de l'écriture mandchoue aux seuls signes de voyelles. — Parmi les ouvrages les plus importants sur l'écriture mandchoue rappelons les suivants : L. Langlès, *Alphabet mantchou, rédigé d'après le syllabaire et le dictionnaire universel de cette langue*[3], Paris 1807 (cf. H. Cordier, *Bibl. Sin.*[2], col. 2753). A. Wylie, *A discussion of the origin of the Manchus and their written character*, dans *Chinese Researches* IV, Shanghai 1897. А. Позднеев, Разискание в области вопроса о происхождении и развитии маньчжурского алфавита, dans Известия Восточного Института II, Владивосток 1901, pp. 118—140. Sur ce dernier ouvrage très important que je n'ai pu, moi non plus, consulter et qui comprend un examen critique des ouvrages précédents d'Amyot, de Langlès, de Klaproth, cf. B. Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*, dans *Keleti Szemle* IX (Budapest 1908), p. 6 et А. В. Гребенщиков, Маньчжуры, их язык и письменность, Владивосток 1912, p. 56 et suiv. Parmi les travaux récents il convient de faire état de celui de M. Li Tö-k'i, sur «*Les origines et l'évolution de la langue mandchoue*» (en chinois), paru dans *Bulletin Nat. Libr. Peking*, Vol. V, N° 6 ; ce travail m'est malheureusement resté inaccessible. Les ouvrages de synthèse sur l'histoire de l'écriture s'appuyent généralement sur ce qui a été exposé par B. Laufer dans son travail cité plus haut. D'une façon singulière, plusieurs savants, ainsi Jensen, *loc. laud.*, ont mal lu ce que Laufer avait dit sur les 32 alphabets pseudo-antiques composés sur l'initiative de K'ien-long. D. Diringer, *The alphabet, a key to the history of mankind*[2] (London—New York 1949), p. 319, se trompe en affirmant que l'écriture mandchoue actuelle ne serait autre chose qu'un résultat de la révision de 1748 où K'ien-long aurait choisi cette même écriture parmi les 32 types d'écriture existant précédemment, en vue de la faire employer à l'avenir pour écrire la langue mandchoue.

2. B. Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*, p. 4. Selon Laufer les créateurs de la première phase de l'écriture mandchoue auraient été *Erdeni-Bakši* et *Gagai Carduci*. *Carduci* (*Čarduči* pour nous) est un *lapsus* pour *Jarγôči* ; cf. W. Fuchs, *Beiträge zur mandjurischen Bibliographie und Literatur*, Tôkyô 1936, p. 49, note 3. Le mot *jarγôči* est d'ailleurs d'origine mongole, ayant le sens de 'juge' ; aux premiers temps de la dynastie mandchoue il était souvent employé comme nom de charge, ajouté à des noms de personnes, cf. *Labtai jarγôči*, *Jiyongdon jarγôči*, etc. L'institution de *jarγôči* existait par ailleurs dans le régime féodal mongol de l'époque et avec la même fonction que celle des Mand-

chous. Sur l'institution mongole de *ǰaryu* 'tribunal', cf. B. Vladimirtsov, *Le régime social des Mongols*, Paris 1948, p. 210. A propos de l'introduction de l'écriture mongole chez les Mandchous voir E. Hauer, *Huang-ts'ing k'ai-kuo fang-lüeh, die Gründung des mandschurischen Kaiserreiches*, Berlin—Leipzig 1926, pp. 31—32. En ce qui concerne l'application de l'écriture mongole à la langue mandchoue, le témoignage du texte chinois ne mérite aucune créance lorsqu'il attribue l'introduction de cette écriture à T'ai-tsou même. Le [1] *Tai ts'ing t'ai tsou kao houang ti cheng hiun* (à propos de ce dernier voir Laufer, *Skizze*, 26, *Union Catalogue*, p. 5 [192 : 8], surtout les remarques critiques de Fuchs, *Beiträge*, 47) attribue l'introduction de l'écriture également à T'ai-tsou. Tout cela, naturellement, n'est qu'un encensement de la dynastie au pouvoir et Hauer, *op. cit.*, p. 622, est en tout cas dans l'erreur quand, sur la foi des deux textes chinois, il semble douter de ce qui a été dit à ce sujet par Laufer. L'opinion seule admissible est formulée par George A. Kennedy, dans *Eminent Chinese of the Ch'ing period*, éd. par A. W. Hummel, Washington 1948, I, pp. 225—226, s. v. *Erdeni*. Nous pouvons considérer comme la source authentique de nos connaissances sur la première réforme de l'écriture le texte du [2] *T'ai tsou che lou* rédigé d'après les «actes anciens» mandchous contemporains, texte qui au cours des temps a subi plusieurs remaniements ; cf. à ce propos W. Fuchs, *Beiträge*, pp. 58—64. Une de ces variantes, celle rédigée en 8 *kiuan*, fut publiée en 1938 à Kyōto par Imanishi Shunjū en mandchou et en chinois *(Manǰu-i yargiyan qooli, Man tcheou che lou)*. Le texte chinois publié au bas de page par M. Imanishi ne couvre pas exactement la rédaction mandchoue qui à l'air d'être plus ancienne et plus authentique. Voici comment ce texte nous relate l'introduction de l'écriture mongole chez les Mandchous : *J̌uwe biya-de. taiʒu sure beile mongγo bitxe-be qôbulime. manǰú gisun-i araki seči. erdeni baqsi. ǧaǧai ǰaryôči xendume. be mongγoi bitxe-be tačiγa daχame sambi dere. ǰulgeči ǰixe bitxe-be te adarame qôbulibumbi seme marame gisureči taiʒu sure beile xendume. niqan gurun-i bitxe-be χôlači. niqan bitxe sara niyalma sarqô niyalma gemu ulximbi. mongγo gurun-i bitxe-be χôlači. bitxe sarqô niyalma inu gemu ulximbi qai. musei bitxe-be mongγorome χôlači. musei gurun-i bitxe sarqô niyalma ulxiraqô qai. musei gurun-i gisun-i arači adarame mangγa. enču mongγo gurun-i gisun adarame ǰa seme xenduči ǧaǧai ǰaryôči. erdeni baqsi ᵓabume. musei gurun-i gisun-i arači. sain muǰangγa. qôbulime arara-be meni dolo baχanaraqô ofi marambi dere. taiʒu sure beile xendume. a sere xergen ara. a-i feǰile ma sindači ama waqao. e sere xergen ara. e-i feǰile me sindači eme waqao. mini dolo γônime waǰiγa. suwe arame ombi qai seme. emxun marame mongγorome χôlara bitxe-be manǰu gisun-i qôbulibuγa. tereči taiʒu sure beile manǰu bitxe-be fukǰin deribufi manǰu gurun-de selgiyexe.* Ce texte, dans sa première partie anecdotique, est identique en gros à la variante que fournit sur cet événement le [3] *Houang ts'ing k'ai kouo fang lio* (cf. Hauer, *loc. laud.*) ; dans sa dernière partie cependant, précisément à propos de l'écriture mandchoue, il offre un détail nouveau. Ce détail consacré à l'orthographe de *ama* et *eme* en mandchou, doit être naturellement interprété, en écriture mongole, comme étant suffisant pour faire la distinction entre les initiales *a* et *e* pour que la même graphie *ma (me)* jointe à l'une de ces initiales donne pour résultat soit *ama*, soit *eme*.

3. *Eminent Chinese of the Ch'ing period* I, p. 596, s. v. *Nurhaci*.

4. B. Laufer, *Skizze*, p. 5, note 1 ; W. Fuchs, *Beiträge*, p. 49, note 4.

5. Cet ouvrage a été mentionné pour la première fois par L. Langlès, *Alphabet mantchou*,[3] p. 59, note, et à sa suite par A. Wylie, *op. cit.*, p. 263. Mais c'est A. Pozdneev, *op. cit.*, qui a fait connaître le premier le contenu de ce manuscrit intéressant (cf. les passages cités par B. Laufer et par A. V. Grebenščikov). Dernièrement W. Fuchs *(Bei-*

[1] 大清太祖高皇帝聖訓 [2] 太祖實錄 [3] 皇清開國方略

träge, pp. 52—57) a donné une bonne vue d'ensemble sur le *Tongki fuqa aqô xergen-i bitxe* en publiant en même temps la préface mandchoue de cet ouvrage, suivie d'une traduction. Ce même auteur nous donne un compte rendu détaillé des deux autres exemplaires nouvellement découverts de cet ouvrage. Il est intéressant de noter que le manuscrit de Moukden sur lequel s'appuie le compte rendu de M. Fuchs est en réalité identique à l'exemplaire de Paris. Ce dernier manuscrit n'est pas de trois *pen*, comme Laufer *(Skizze*, p. 6) et M. Fuchs *(op. cit.*, p. 52) l'ont supposé, mais, de même que l'exemplaire de Moukden, il est lui aussi constitué de quatre *pen*. En comparant le texte de la préface dans les deux manuscrits on ne peut signaler que quelques variantes peu importantes et celles-ci encore, pour la plupart, ne sont que des variantes orthographiques. Ainsi dans l'exemplaire de Paris, à plusieurs reprises, l'*i* du génitif est ajouté au mot, alors que celui de Moukden l'écrit séparément ; le manuscrit de Paris donne toujours *dangse* au lieu de *dangze* ; enfin, l'interponction présente également quelques flottements. En voici quelques variantes qui méritent d'être signalées : M *ilan*, P *ilači* (ligne 1, dans l'édition Fuchs) ; M *wesimbuxengge*, P *wesimburengge* (ligne 2) ; M *asaraburangge*, P *asaraburengge* (ligne 17) ; M *xeošan*, P *χoošan*. Il se peut pourtant fort bien qu'une partie de ces variantes ne soient que de simples fautes d'impression dans le texte publié par M. Fuchs.

6. Du reste, on connaît bien des dictionnaires de ce genre, provenant probablement de l'époque K'ien-long. Le plus important est sans doute le *Yargiyan qooli-či tukiyeme tučibuxe je manǰu gisun-i bitxe* dont le titre chinois exact est inconnu ou pour le moment douteux. Ce dictionnaire, composé de 14 *pen* en langue mandchoue, comprend des mots vieillis et rares, recueillis dans le [4] *Che lou (Yargiyan qooli)* des deux premiers empereurs mandchous (T'ai tsou et T'ai tsong). Cf. P. G. v. Möllendorff, *Essay on Manchu literature (Journ. of the China Br. of the R. As. Soc.* XXIV, 1889), N° 13 ; Li Teh Ch'i—Yu Daw-chyuan, *Union catalogue of Manchu books in the National Library of Peiping and the Library of the Palace Museum* (Pékin 1933), p. 42 ; W. Fuchs, *Neues Material zur mandschurischen Literatur aus Pekinger Bibliotheken*, dans *Asia Major* VII, p. 474 ; E. Hauer, *Ein Thesaurus der Mandschusprache* : *Asia Major* VII, p. 632 ; P. Schmidt, *Chinesische Elemente*, p. 598 ; W. Fuchs, *Beiträge*, pp. 84—85.

7. L'histoire détaillée de la découverte de ces manuscrits a été exposée par M. W. Fuchs *(op. cit.*, pp. 49—52). On a retrouvé d'abord, en 1905, l'exemplaire de Moukden ; toutefois le compte rendu publié à ce sujet par Naitō Torajirō qui a repéré cet exemplaire, ne date que de 1912. L'exemplaire de Moukden est d'ailleurs une copie provenant de l'époque K'ien-long. Naitō a découvert plus tard une partie même des originaux. A propos des copies de Pékin voir le travail important de П. И. Воробьев, Новые данные о происхождении и развитии маньчжурской письменности, dans Записки Института Востоковедения Академии Наук СССР V (1935), 115—136. P. I. Vorobyev a connu, dès 1923, une portion considérable des copies de Pékin dans la collection privée d'un érudit chinois d'origine mandchoue à Pékin. Le spécimen publié par M. Vorobyev répond assez bien au texte du *Dai čing guruni fukǰin doro neixe bodoyoni bitxe* (ce dernier n'est autre chose que le *Houang ts'ing k'ai kouo fang lio*, publié par E. Hauer), avec cette différence toutefois que la copie de Pékin ignore les altérations et les additions du texte de l'époque K'ien-long. Par ailleurs l'importance des *lao-tang* mandchous ne s'est révélée dans toute son étendue qu'après les découvertes de 1931. Jusqu'ici nous n'avons que quelques spécimens de ces anciens textes mandchous en fac-similé ; cf. deux pages publiées par Li Tö-k'i *(loc. laud.)* ; deux autres spécimens publiés dans le N° 10 du [5] *Wen-hien*

[4] 實錄 [5] 文獻叢編

ts'ong-pien (reproduit par P. I. Vorobyev, *op. cit.*, pp. 133, 135, le second aussi par W. Fuchs, *Beiträge*, supplément, p. 3); quatre pages de fac-similé publiées par P. I. Vorobyev, *op. cit.*, pp. 121, 123. Mais, autant que je sache, sur les textes mandchous récemment découverts aucune publication notable n'a encore vu le jour, ni en fac-similé, ni en transcription. Cf. encore *Eminent Chinese* I, p. 599.

8. B. Laufer, *Skizze*, pp. 7—8 ; W. Fuchs, *Beiträge*, p. 128 ; П. И. Воробьев *op. cit.*, p. 118.

9. Sur la vie et l'œuvre de Daχai, cf. Laufer, *Skizze*, p. 8 ; W. Fuchs, *Beiträge*, pp. 40—46 ; *Eminent Chinese* I, pp. 213—214.

10. А. Орлов, Грамматика маньчжурского языка, Ст. Пбг. 1873 ; И. Захаров, Грамматика маньчжурского языка, Ст. Пбг. 1879 ; И. Захаров, Полный маньчжурско-русский словарь, Ст. Пбг. 1875.

11. B. Laufer, *Skizze*, pp. 8—9 : «Zu bemerken ist noch, dass die Manju selbst ihre Schrift nicht in einzelnen Buchstaben analysieren, sondern sie in Form eines in zwölf Klassen eingeteilten Syllabars besitzen, dessen Kenntnis für uns nur ein historisches Interesse hat ; de facto ist ihre Schrift eine echte Lautschrift.»

12. L'opinion de P. Schmidt interprétant l'écriture mandchoue comme syllabique, se range auprès de l'enseignement d'Orlov et de Zakharov et remonte, bien entendu, en dernière analyse, aux grammairiens indigènes. P. Schmidt exprime déjà les mêmes vues dans ses cours professés à la Faculté Orientale de Vladivostok ; cf. Обозрение лекций профессора П. П. Шмидта по китайской и манджурской грамматикам на 1907—1908 академический год (résumé lithographié de ses cours), Vladivostok 1908, p. 14 Монгольское письмо и преобразование его в нынещий манджурский алфавит. Силлабический характер последняго. P. Schmidt resta attaché à cette opinion jusque dans ses dernières publications, cf. *Asia Major* VII, 578 : «Eine buchstäbliche Umschreibung mandschurischer Texte wir immer mangelhaft sein, weil die mandschurische Schrift eigentlich eine Silbenschrift ist, obgleich sie aus bestimmten Buchstaben besteht».

13. Telles sont encore: l'inscription pseudo-hiéroglyphique de Biblos, le syllabaire de Chypre, ainsi que, parmi les documents les plus récents, les écritures artificielles des clans Cherokee, Vai ou de certains clans du Canada et de la Chine du Sud-Ouest. Cf. Diringer, *The alphabet*, pp. 158—185.

14. G. Huth, *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei. Mit einer Einleitung: Politische Geschichte der Mongolen, Aus dem Tibetischen des ʻJigs-med nam-kʻa herausgegeben, übersetzt und erläutert.* Strassburg 1896, I, pp. 162—164 (traduction), II, pp. 104—105 (texte tibétain).

15. En chinois [6] *Mong wen si yi*, en mandchou *Mongγo xergen-i jurγan-be faqsalaχa bitxe*. L'édition que j'ai sous les yeux est datée de 1848 (le 10e mois de la 28e année de Tao-kouang) ; cf. *Union Catalogue*, p. 30 (626 : 1). Le passage cité se lit aux ff. non numérotés 1—2, précédant le ch. 3.

16. Il est intéressant de faire remarquer que le syllabaire composé de «têtes» est bien connu en mongol également. Les exemples de cet ordre que j'ai réunis sont de date relativement récente ; il est bien probable que le syllabaire mongol composé de «têtes» s'est formé sous l'influence mandchoue. Sous ce rapport il suffit de se référer au *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig* ; à propos de ce dernier, voir L. Ligeti, *Rapport préliminaire*, p. 45. Au début du premier volume de ce dictionnaire sino-mongol, basé sur les éditions analogues plus anciennes, on retrouve, sous une forme simplifiée, le système des 12 «têtes» adapté au mongol. Le tableau est intitulé en chinois [7] *Mong wen che eul tseu*

[6] 蒙文晰義 [7] 蒙文十二字頭

t'eou, en mongol *Mongyol udq-a-yin arban qoyar čayan toluγai*. Les 12 classes sont les suivantes : 1° *terigün a toluγai* : *a, e, i, o, u* ; *na, ne, ni, no, nu* ; *qa, ke, ki, qo, kü*, (à lire, d'après les gloses chinoises : *χa, χe, χi, χo, χü* ; sur la vraie valeur, en mongol, des graphies *o* et *u [ü]* voir *infra)* ; *γa, ge, gi, γo, gü,* ; *ba, be, bi, bo, bu* ; *pa, pe, pi, po, pu* ; *sa, se, si, so, su* ; *ša, še, ši, šo, šu* ; *ta, te, ti, to, tu* ; *da, de, di, do, du* ; *la, le, li, lo, lu* ; *ma, me, mi, mo, mu* ; *ča, če, či, čo, ču* ; *ǰa, ǰe, ǰi, ǰo, ǰu* ; *ya, ye, yi, yo, yu* ; *ra, re, ri, ro, ru* ; *wa, we* ; *ǯa, ǯe, ǯi, ǯo, ǯu* ; *ca, ce, ci, co, cu* ; *fa, fe, fi, fo, fu* ; *ža, že, ži, žo, žu* ; *ka, ga, hi, ko, go, χü* ; *sï, čï, ǰï, ng(a)*; 2° *qoyaduγar ai toluγai* : *ai, ei, ii* ; 3° *γurbaduγar ar toluγai* : *ar, er, ir* ; 4° *dörbedüger an toluγai* : *an, en, in* ; 5° *tabuduγar ang toluγai: ang, eng, ing* ; 6° *ǰirγuduγar aγ toluγai* : *aγ, eg, iγ (ig)* ; 7° *doluduγar as toluγai* : *as, es, is* ; 8° *naimaduγar ad toluγai* : *ad, ed, id* ; 9° *yisüdüger ab toluγai* ; *ab, eb, ib* ; 10° *arbaduγar au toluγai* : *au, eu, iu* ; 11° *arban nigedüger al toluγai* : *al, el, il* ; 12° *arban qoyaduγar am toluγai* : *am, em, im*. La simplification des douze classes n'est qu'apparente ; au fond les 12 classes mongoles sont identiques à celles du mandchou. Ainsi, par exemple, la classe 11° comprend pratiquement non seulement les «têtes» *al, el, il* citées plus haut, mais, y compris les syllabes *ol, ul*, toutes les combinaisons avec les consonnes initiales de la 1ère classe, donc : *nal, nel, nil, nol, nul*, etc. La concordance entre les deux syllabaires mongol et mandchou est complète ; aussi la colonne de bon nombre de «têtes» mongoles est-elle laissée vide, tout comme en mandchou. Dans le *Mongyol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, les mots sont rangés sous la rubrique des initiales de la 1ère classe, en ordre un peu différent de celui cité plus haut, car le dictionnaire, lui, suit la rangée traditionnelle de l'alphabet mongol. Ainsi les initiales vont de *a* à *ca* ; en dernier lieu se trouve le titre *ončuγai toluγai* qui manque au tableau ; sous la rubrique de ce dernier titre sont énumérés les mots qu'on n'avait pu ranger sous aucune des syllabes précédentes, ainsi les mots *blam-a, bsiru, kkir*, etc. Il faut remarquer que l'initiale *o* (de même que *no, qo, γo*, etc), transcrit par [8] *ngo* en chinois, comprend indifféremment les mots à leçon *o* et *u* : *usun* 'eau' (I, 34*a*), *obuγ* 'clan' (ibid). Il en est de même pour la syllabe initiale *u* interprétée par [9] *wou* chinois ; ce dernier titre comprend les leçons *ö* et *ü* : *ökid* 'filles', *ükübe* 'il est mort' (I, 52*a*). Ce procédé concorde avec la pratique des dictionnaires mongols, en revanche il se distingue de l'usage mandchou qui, lui, sépare minutieusement les *o* et *u* en fondant pourtant dans ce dernier les *ü* anciens. C'est encore en accord avec l'ordre alphabétique des dictionnaires mongols que, par exemple, on ne tient pas compte, dans les mots mongols, de la différence des initiales *t* et *d*. Ce qui est plus surprenant, c'est que notre dictionnaire, après l'initiale consonantique, néglige la différence, entre les voyelles *a* et *e*. On trouve donc sous la syllabe initiale *ta* non seulement les mots à initiale *ta* et *da*, mais encore ceux qui commencent par *te* et *de*. Dans ces cas on ne pourrait guère parler de l'influence du syllabaire mandchou composé de 12 classes ; par contre on doit considérer comme pur mandchouisme le fait que, à l'intérieur des syllabes initiales, la matière lexicographique est disposée d'après le syllabaire mandchou. Voici, à titre d'exemple, l'initiale *ma* (en mongol *ma kemegdekü üsüg*, en chinois *ma tseu t'eou)*, II, 187*b*—191*a*. Nous avons là les rubriques suivantes : 1° la syllabe initiale *ma*, sans indication spéciale, comprenant les leçons *ma* et *me* : *mayu* 'mauvais, méchant', *medemüi* 'savoir' ; 2° *mai toluγai*, leçons *mai* et *mei* : *mayilasu* 'cyprès', *meyiren-ü ǰanggi* 'un nom de charge' ; *mar toluγai*, leçons *mar, mer* : *maryata* 'demain, le lendemain', *mergen* 'sage' ; 4° *man toulyai, man, men*: *mandur* 'à nous', *(mendü* 'santé'); 5° *mang toluγai,mang, meng*: *mangnai* 'front', *mengge* 'signe' ; 6° *may toluγai, may, meg* : *maytamui* 'louer' ; 7° *mal toluγai, mal, mel* : *maltamui* 'creuser', *melǰimüi* 'apaiser'. Le reste des «têtes» à l'initiale *m* ne

[8] 鄂 [9] 烏

figure pas dans ce dictionnaire soit parce qu'elles sont «vides» c'est-à-dire qu'elles ne sont pas représentées dans les mots mongols, soit parce qu'elles figurent dans des mots rares qui ne méritent pas l'admission dans un dictionnaire de dimension plus ou moins modeste.

17. D'après P. Schmidt *(Asia Major* VII, p. 577) la lettre *e* mandchoue sert à transcrire un *ö* très ouvert, rappelant de près les voyelles prononcées dans les mots anglais *but, does, blood* ; dans le système russe on le transcrit par **ы**, ce qui selon P. Schmidt sert aussi à transcrire l'*ö* allemand (!). Le même *ö* ouvert a été entendu par P. Schmidt en tongous, ghilyak, coréen et chinois. En nanaï (golde), orotche, mandchou parlé du Nord, il ne signale l'*e* propre qu'en position où il remontait à un ancien *i*. La prononciation du mandchou *dexi, mexu-, ertun*, etc. serait donc, à son avis, *döxi, möxu-, örtun*. L'observation de P. Schmidt est au fond juste, mais elle manque d'exactitude phonétique. Il ne fait aucun doute que cet auteur avait en vue la voyelle *e* définie comme *high/mid-out back wide*, ce qu'il a dit sur son *ö*, n'est qu'une approximation assez grossière. Par ailleurs, on peut aussi justifier le caractère plus ou moins labialisé de cette voyelle, en mandchou, par le témoignage du mandchou parlé. Ainsi qu'Orlov et Zakharov l'ont déjà montré, la voyelle désignée par la lettre *e* n'est pas toujours prononcée comme э, mais parfois comme *o*. D'après Zakharov, **Словарь**, pp. 50—51, la lettre *e* mandchoue doit être prononcée *o* après *b, p, m, f, v*, surtout si elle est suivie d'une des consonnes *k, t, l, m*. Cependant cette règle n'est pas de rigueur, car, par exemple, dans *eme, meme*, l'*e* précédée d'un *m* ne se prononce jamais comme *o*. De même il faut considérer comme exception à la règle le fait que la prononciation normale de la voyelle *e* reste telle qu'elle, si elle est suivie d'une des consonnes *y, n, ng, s*. Ces règles assez chancelantes révèlent une labialisation plus ou moins forte de la voyelle *e*, dans ce sens les observations d'Orlov et de Zakharov sont justes. Il est regrettable que nous n'ayons à notre disposition qu'une matière très insuffisante du mandchou parlé, néanmoins on peut se référer à ce propos à la contribution intéressante publiée par A. Rudnev (**Новые данные по живой манджурской речи и шаманству**, St. Pbg. 1912) où nous trouvons des formes comme *bǒje* 'corps, soi-même'∼ma. *beye* (p. 2) ; *kówo* 'nom'∼ma. *gebu* (p. 6); *òm* 'un'∼ma. *emu* (p. 8); *mimbó* 'moi (acc.)'∼ma. *mimbe*. (Sur l'informateur mandchou de Rudnev le jugement de Shirokogoroff est un peu injuste, cf. S. H. Shirokogoroff, dans Rocznik Orjentalistyczny VII, 240, note.) Nous sommes en présence d'une voyelle *e* fortement labialisée encore dans le nanaï (golde) de Soungari, qui est un dialecte à tel point proche du mandchou parlé qu'à la rigueur on pourrait le qualifier de parler mandchou. Dans le travail important de V. Kotvič (**Материалы для изучение тунгусских наречий**, dans **Живая Старина** XVIII, 1909, pp. 206—218) on relève des formes comme celles-ci : *böjewö* 'personne (acc.)'∼ma. *beye-be* (p. 215) ; *xöböl* 'ventre'∼ma. *xefeli* (p. 216), *föje* 'blessure' ∼ ma. *feye* (ibid.) ; *minewö* 'moi (acc.)' ∼ ma. *mimbe* (p. 217), etc. En ces circonstances on comprend donc sans peine que le signe *e* de l'écriture mandchoue serve, dans la transcription des mots chinois, à désigner les *e* fermés de nuances diverses. En voici quelques exemples d'après le [10] *San ho lei pien* (cf. Ligeti, *Rapport préliminaire* p. 46) où la prononciation des caractères chinois est aussi donnée en transcription mandchoue. Il est fort douteux que ces transcriptions reflètent réellement la prononciation pékinoise, toutefois ces leçons rendues par l'écriture mandchoue sont absolument régulières : [11] *wen* (I, 1*a*, *wen)*, [12] *neng* (III, 52*b*, *neng)*, [13] *luwen* (II, 5*a*, *louen)*, [14] *še* (III, 48*a* *chö)*, [15] *ge* (III, 51*a*, *ko)*, [16] *xe* (I, 12*a*, *ho)*, [17]

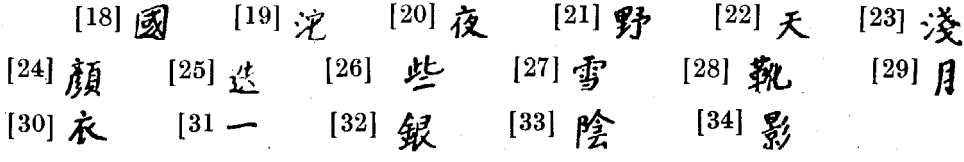
[10] 三合類編 [11] 文 [12] 能 [13] 倫
[14] 色 [15] 各 [16] 合 [17] 火

χôwe (I, 3*b*, *houo)*, [18] *guwe* (I, 13*a*, *kouo)*, [19] *tuwe* (I, 2*a*, *t'o)*. A première vue les transcriptions comme [20] *ye* (I, 7*a*), [21] *ye* (I, 8*b*), etc. paraissent incompréhensibles, car ces mots, dans la prononciation actuelle de Pékin ont un *ä* ouvert *(ïä)*. Mais il n'y a là rien d'aberrant puisque les mots de ce type se prononçaient dans l'ancien mandarin, sans exceptions, avec *e* fermé *(ė)* et se prononcent encore aujourd'hui ainsi dans un grand nombre de dialectes mandarins modernes ; cf. B. Karlgren, *Phon. chin.*, p. 757. En syllabe fermée l'écriture mandchoue transcrit l'*e* ouvert *(ä)*, précédé de *i* médial, par *a* : [22] *tiyan* (I, 1*a*, *t'ien)*, [23] *ciyan* (IV, 11*e*, *ts'ien)*, [24] *yan* (IV, 10*b*, *yen)*. A la finale, l'*e* ouvert *(ä)* est transcrit par la graphie mandchoue *ei* : [25] *diyei* (I, 8*a*, *tie)*, [26] *siyei* (III, 51*b*, *sie)*, [27] *siowei* (I, 2*b*, *siue)*, [28] *xiowei* (IV, 14*a*, *hiue)*, [29] *yuwei* (I, 1*b*, *yue)*. C'est ici que nous devons rappeler une fonction singulière du *e* mandchou dans les transcriptions chinoises. On sait qu'en mandchou l'initiale *yi* est inconnue ; à sa place on trouve régulièrement l'initiale vocalique *i*. C'est ce que nous voyons aussi dans la transcription mandchoue des mots chinois, ainsi nous avons [30] *i* (IV, 16*a*, *yi)*, [31] *i* (I, 53*a*, *yi)*, etc. Il est curieux de remarquer que d'après certains sinologues la prononciation est dans ces cas en effet *i* et non pas *yi*. Selon M. Karlgren l'initiale *yi* est prononcée même avant *-n* et *-ng* comme *i (Phon. chin.*, pp. 761, 783, 795 et suiv.). Dans son *Analytic Dictionary*, M. Karlgren signale, dans le dialecte de Pékin, des prononciations *i*, *ia*, *iang*, *iau*, *ieu*, *ien*, *iu*, *iung* et, d'une façon curieuse, il donne à côté de celles-là, les prononciations *jin* et *jing* (= *yin* et *ying)*. Or, il est intéressant que, dans la transcription mandchoue, un type de mot chinois soit transcrit *yen* : [32] *yen* (IV, 15*a*, *yin)*, [33] *yen* (I, 1*a*, *yin)*. La graphie mandchoue aberrante garantit l'initiale *y-*, par ailleurs, l'orthographe *yen* n'est autre chose que la transcription conventionelle de la prononciation *yin*. (Cf. P. Schmidt, dans *Asia Major* VII, pp. 586—587). C'est ainsi qu'on doit comprendre la variante *yendaχôn* 'chien', relevée dans le dictionnaire de Gabelentz, variante qui indique au fond une leçon *yindaχôn* en face de la forme normale *indaχôn*. D'ailleurs, la forme *yendaχôn* omise à la fois par Zakharov et par Haneda, est attestée, entre autres, par le *Vocabulaire polyglotte de Budapest* (II, 76*b*) où, à côté du mot mandchou, en écriture mandchoue, la leçon *yindaχôn* est aussi reproduite en écriture mongole. Notons encore que *ying* chinois est transcrit en mandchou toujours par *ing* : [34] *ing* (I, 1*b*, *ying)*, etc.

18. Cette voyelle si caractéristique pour les dialectes mandchous-tongous est définie par V. I. Cincius (Сравнительная фонетика тунгусо-маньчжурских языков, Учпедгиз, Leningrad 1949, p. 78) de la façon suivante : Фонема э весьма характерна для тунгусо-маньчжурских языков и широко в них распространена. В большинстве случаев она определяется как гласный смешанного („среднего") ряда, среднего подъема, иногда слегка огубленный. Là-même, Mme Cincius soumet à un examen critique les transcriptions proposées pour cette voyelle par Castrén, P. Schmidt, Grube, Zakharov, Bogoraz et Šternberg. Cf. encore Г. М. Василевич, Очерки диалектов эвенкийского (тунгуского) языка, Учпедгиз, Leningrad 1948, p. 19.

19. A propos de cet ouvrage cf. E. Hauer, dans *Asia Major* VII, 632.

20. En réalité, cela ne pouvait pas non plus aller, car Daχai se gardait également d'employer le point dans les cas où, en écriture hâtive, le point aurait pu se glisser à côté de la lettre voisine, donnant ainsi lieu à une amphibologie. Or, si dans le cas de la



combinaison *ke* le point indiquant la leçon *e* avait pu se déplacer auprès de *k*, la graphie aurait été facilement mal interprétée en prenant *k* pour *g*.

21. Dans la transcription de Gabelentz l'emploi de l'apostrophe donne facilement lieu à un malentendu : on peut la prendre pour le signe de l'aspiration, ce qui a été fait par d'aucuns, ainsi par C. de Harlez *(Manuel de la langue mandchoue*, Paris 1884) qui, dans le tableau qui suit la page 17, lit les deux lettres en question (en leur donnant d'ailleurs une forme fausse) comme *k'e*, respectivement *g'e* ; le même auteur, dans son vocabulaire (p. 205) donne la leçon *k'eoše* à tort pour *kaoše*. La possibilité d'une interprétation erronée, surtout pour la graphie *k'a*, est bien réelle puisque, en chinois, cette initiale est en effet aspirée : [35] *k̇ang*, chin. *k'ang*, [36] *k̇ai*, chin. *k'ai* (cf. Imanishi, *op. cit.*, p. 11, index). Cependant on ne doit pas oublier que les lettres mandchoues *t*, *p*, *č*, *c*, sans signes diacritiques, rendent également des initiales aspirées et que, bien plus, c'est une initiale aspirée que représentent les graphies mandchoues *kiyan* et *kuwan*, transcriptions du chinois [37] *k'ien* et [38] *k'ouan (loc. laud.)*. Que, avant *i* et *u*, on n'emploie tout de même pas les lettres spéciales empruntées à l'écriture ghalik, cela s'explique par le fait qu'avant *i* et *u* le caractère palatal de l'initiale *k* est suffisamment assuré (dans ces positions il ne peut même pas s'agir d'autre chose). Somme toute, les orthographes *k̇ang*, *k̇ai*, etc. n'ont rien à voir avec l'aspiration de l'initiale, c'est le caractère palatal de l'initiale qu'elles cherchent à préciser. Tout cela est encore plus clair lorsqu'on examine de plus près la transcription *g'a* de Gabelentz. Dans ce cas l'aspiration est *a priori* hors de cause, car là nous avons affaire nettement à une initiale sourde faible : [39] *ġan* (Gab. *g'an)*, chin. *kan*, [40] *ġao* (Gab. *g'ao)*, chin. *kao* ; cf. Imanishi, *op. cit.*, p. 7. L'élément commun des consonnes désignées par les signes ghalik *ġ* et *k̇* n'est donc ni l'aspiration, ni le caractère sourde faible, mais l'articulation antérieure des deux consonnes.

22. Plus exactement, on est, en mandchou, en présence d'une évolution *ö*>*u̇* et respectivement *ö*>*e* : ma. *kuku* 'bleu'<mong. *köke*, *kökö* ; ma. *menggun* 'argent'<mong. *mönggün* ; pour d'autres exemples cf. G. D. Sanžeev, **Маньчжуро-монгольские языковые параллели**, dans **Известия Ак. Наук СССР** 1930, pp. 601—708. Le changement *ö*>*o* supposé par plusieurs linguistes ne se laisse guère justifier, du moins dans les exemples souvent cités à ce propos. Ainsi ma. *doro* 'loi'~mong. *törü*, *törö* est une étymologie depuis longtemps posée (cf. dernièrement B. Vladimircov, **Сравнительная грамматика**, Leningrad 1929, p. 164, plus récemment encore D. Sinor, *op. cit.*, p. 265), pourtant elle est loin d'être convainquante. L'initiale *d-* du mot mandchou se laisse difficilement expliquer en face d'un *t-* mongol (et turc), et même si l'on n'écarte pas définitivement cette équivalence, il est certain qu'elle remonte à une époque sensiblement plus haute que celles de *kuku*, *menggun* etc. Autrement dit, si l'équivalence ma. *doro*~mong. *törü* est juste (ce qui reste à voir) elle regarde le fond lexique commun des langues mandchoue et mongole ; par contre, ma. *kuku*, *menggun*, etc. sont des emprunts faits au mongol à une date relativement basse. Ce serait une erreur que de traiter sur le même plan les deux couches du lexique mandchou et, en parlant de la phonétique historique du mandchou, d'en tirer des conclusions au fond pseudohistoriques. Un autre exemple engageant s'offrait dans ma. *oke* 'tante', lu par Orlov, *op. cit.*, p. 4, *öke*. Mais pour le moment il n'y a rien qui garantit le bien fondé de cette leçon, en outre il n'y a pas grand'chose à tirer de ce mot étant donné que son étymologie est inconnue (cf. ma. *age* 'frère aîné', chin. [41] *a-ko*, voir P. Schmidt : *Asia Major* VII, 599). — Quant aux graphies mandchoues *ko* et *ġo*, elles servent régulièrement à la transcription du chinois [42] *k'ouo* (SHPL IV, 20*a*), [43] *kouo* (ibid.), [44]

[35] 康 [36] 開 [37] 乾 [38] 寬 [39] 甘
[40] 高 [41] 阿哥 [42] 廓 [43] 鍋 [44] 椁

kouo (I, 42*b*). Imanishi, *op. cit.*, p. 7, dans le nom de *Kouo Chao-ki*, donne par erreur au mot [45] *kouo* la leçon *g'u*, au lieu de *g'o* (*ġo* pour nous).

23. A. Orlov, **Грамматика**, § 7, a attribué deux valeurs au signe *ô* : *a)* à l'initiale et dans quelques autres cas *ü* ; d'ailleurs il a interprété cette lettre en générale comme *ü* ; *b)* après *q*, *γ*, *χ*, il a interprété cette lettre comme *u* et il ne l'a pas distingué dans sa transcription de la lettre mandchoue normale *u*. Au fond, I. Zakharov, **Грамматика**, § 26,6 et **Словарь**, introduction, p. 53, explique la lettre *ô* de la même façon qu'Orlov. D'après lui, également, ce signe représente deux sons distincts, à savoir «*u* long ou *u* dur» (*ȳ* **долгое или твердое** *ô* ; dans le texte de sa définition, Zakharov ne transcrit pas l'*ô*, mais il lui substitue le signe mandchou). La voyelle nommée longue se trouve, selon Zakharov, surtout à l'initiale ainsi qu'après *t*, *s*, etc., et à proprement parler ce n'est pas une voyelle longue, mais bien plutôt un son intermédiaire entre *o* et *u*. A vrai dire, les exemples cités par Zakharov sont plutôt en faveur d'une sorte de diphtongue, c'est du moins ce que prouvent les transcription **уэлэт**, **уолэт**, respectivement **уэрэн**, **уорэн** pour ma. *ôlet*, *ôren*. L'autre valeur phonétique du signe *ô* se présente après *q*, *γ*, *χ*, aussi selon Zakharov, et sa prononciation est identique à celle du signe *u* normal (dans la terminologie de Zakharov *u* »mou«) et répond à l'y russe. En conséquence, Zakharov transcrit les mots *anaqô γônin*, *χôturi* comme **анаку**, **гунин**, **хутури**. Il est évident qu'Orlov et Zakharov sont, en fin de compte, d'accord sur l'interprétation du signe *ô*, à la différence toutefois que Zakharov a introduit à l'interprétation un nouvel élément, celui de la longueur. Or, ce fut Zakharov qui, par sa transcription *ū* (qu'il n'a d'ailleurs jamais employée après *q*, *γ*, *χ*), fut le point de départ, malgré lui, d'une erreur qui persistait à expliquer le signe *ô*, sans restrictions, en toute position, comme *u* long, en le transcrivant par *ū*. C'est ainsi que Haneda Tōru, entre autres, et à sa suite ses disciples, ne se sont pas contentés d'adopter les transcriptions *ūren*, *ūlet*, *sūna*, *dū-*, etc., mais ils ont translitéré *anakū*, *gūnin*, *hūturi* ce qui allait déjà à l'encontre de la juste interprétation de Zakharov. En fin de compte, P. Schmidt, dans *Asia Major* VII, 577, se rallie à la vieille école russe, en transcrivant le signe *ô* par *u* et en interprétant cette voyelle en toute position comme *u* ouvert. C'est à ces mêmes antécédents que remonte, indirectement, la transcription *û* récemment vulgarisée. — Cette dernière notation, par l'accent circonflexe, nous rappelle une autre transcription, celle qui est rattachée au nom de Gabelentz (*ô*) et qui, elle aussi, est à la source de bon nombre d'erreurs. Selon l'opinion généralement adoptée, cette transcription couvre une voyelle longue, en l'espèce, un *o* long (*ō*). A titre d'exemple, rappelons l'opinion de quelques grammairiens du mandchou. Ainsi, selon L. Adam (*Grammaire de la langue mandchoue*, Paris 1873, p. 11. § 1) «*ô* a le son d'un *o* prolongé». C. de Harlez (*Manuel de la langue mandchoue*, Paris 1884, p. 15) rapproche le son représenté par *ô* à la voyelle *o* longue prononcée dans le mot allemand *Sohn*. Chose curieuse, Gabelentz lui-même, dans ses *Élémens de la grammaire mandchoue* (Altenbourg 1832), est muet au sujet de la prononciation du signe *ô*. Toutefois, dans le même ouvrage l'auteur nous dit qu'au fond il a emprunté son système de transcription à Abel Rémusat. En effet, Abel Rémusat, dans ses *Recherches sur les langues tartares* (I, Paris 1820, p. 94) se sert, pour le signe mandchou en question, de la transcription *ô* qui présente, d'après lui, un *o* long. Mais on peut remonter bien plus loin. L. Langlès, dans son *Alphabet tartare-mantchou*, réimprimé dans Amiot, *Dictionnaire tartare-mantchou*, Paris 1789, I, p. XXIV, la seule édition qui me soit accessible à présent, emploie déjà la transcription *ô* en interprétant ce signe comme un «*o* long». (La première édition de l'*Alphabet tartare-mantchou* de Langlès est datée de 1787, la troisième de 1807. H. Cordier, *Bibl. Sin.*², qui énumère soigneusement les éditions successives de chaque ouvrage, ne dit rien de la deuxième édition de l'*Alphabet* de Langlès-

[45]

Je crois que c'est la variante imprimée au début du *Dictionnaire* d'Amiot que l'auteur a considéré comme la seconde édition de son *Alphabet.*) A l'heure actuelle, je ne saurais décider si Langlès fut en effet le premier à faire usage de cette transcription et de cette interprétation. Il me paraît pourtant certain qu'en dernière analyse l'explication du *ô* comme *o* long remonte aux grammairiens sino-mandchous. La source directe est probablement le bien connu *Ts'ing wen k'i mong* ; à propos de cet ouvrage, cf. B. Laufer, *Skizze*, p. 3, note, *Union Catalogue*, p. 27. Langlès devait déjà connaître ce répertoire important des connaissances relatives à l'écriture et grammaire mandchoues ; toutefois, Abel Rémusat, *op. cit.*, p. 98 et suiv., en a donné un compte rendu détaillé. L'ouvrage fut édité plus tard, en traduction, par A. Wylie, *Translation of the Ts'ing wan k'e mung, a Chinese grammar of the Manchu Tartar language, with introductory notes on Manchu literature*, Shanghae 1855 ; cf. Cordier, *Bibl. Sin.*², cols. 2756—2757. Voir encore : G. Hoffmann, *Grammatica mancese compendiata dall'opera cinese Zing-ven-ki-mung*, Milano 1883, dans *Pubbl. del R. Istituto di Studi Sup.* Or, en ce qui concerne le *Ts'ing wen k'i mong*, cet ouvrage, de concert avec beaucoup d'autres grammaires sino-mandchoues, fait une distinction très nette pour expliquer le signe *ô* entre deux positions : 1° le signe *ô* est-il précédé de gutturales ? 2° est-il précédé d'autres consonnes, ou encore, se trouve-t-il en position initiale ? Ce dernier cas est le plus compliqué, car son interprétation n'est pas homogène même dans le *Ts'ing wen k'i mong* et car les autres grammaires sino-mandchoues en offrent encore d'autres explications. Le *Ts'ing wen k'i mong* même distingue deux sortes de prononciation pour *ô* : *a)* lorsque ce signe se trouve dans une syllabe attachée à une autre syllabe ([46] *lien tseu*, ma. *χolboχo xergen*), il se prononce [47] *ngao*, c'est-à-dire *ao*, ce qui est une transcription chinoise du mandchou *oo*, autrement *ō* ; *b)* à l'état isolé il se prononce [48] *wo*, c'est-à-dire *o* bref. M. Sinor, *op. cit.*, p. 266, note, a raison de faire remarquer que la traduction de Wylie, grâce à ses exemples anglais intercalés, n'est pas satisfaisante et qu'il n'en appert point ce qui serait le plus important, à savoir que la règle pour la leçon du signe *ô* est mot pour mot identique à celle du signe *o*. Il s'en suit que ceux qui ont voulu interpréter *ô* simplement comme *ō* long étaient dans l'erreur, n'ayant lu qu'à moitié la règle donnée par l'ouvrage chinois : suivant la règle également le signe *o*, dans la même position, devait avoir la valeur *ō*. Pour résumer ce que le *Ts'ing wen k'i mong* expose à ce sujet, dans les syllabes *oi, or, on, ong, oq̄, os, ot, ol, om*, le signe *o* se prononce long *(ngao)*, lorsque ces syllabes se rattachent à d'autres syllabes (c'est-à-dire dans les mots polysyllabiques), par contre, il est prononcé bref *(wo)* si la syllabe se trouve à l'état isolé. Le parallélisme qui se manifeste dans l'interprétation des deux signes *ô* et *o* peut être illustré par le fait que chacun des doublets syllabiques *nô ~ no, bô ~ bo, pô ~ po, sô ~ so, nôn ~ non, lông ~ long*, offrent une seule et même leçon. Cette leçon est un *o* bref, sauf le cas où le signe *ô* est précédé d'un des signes *q, γ, χ*. Je n'ai pas fait des recherches pour voir comment ces règles singulières du *Ts'ing wen k'i mong* se sont constituées, mais il me semble qu'un examen minutieux des grammaires sino-mandchoues nous montrera comment les règles d'une langue vivante ont été déformées par des grammairiens sachant de moins en moins le mandchou. En tout cas, il convient de signaler dès maintenant que le [49] *Yi hio san kouan ts'ing wen kien*, en ma. *Emu-be tačifi ilan-be χafukiyara manǰu gisun-i buleku bitxe* (cf. Laufer, *Skizze*, p. 39 ; *Union Catalogue*, p. 28) cherche à interpréter le signe *ô* comme *o* non seulement dans le mot polysyllabique, mais encore à l état isolé. — Cependant il y a lieu de faire remaquer que les anciennes grammaires sino-mandchoues donnent au signe *ô* une interprétation tout autre que les ouvrages analogues des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles dont on vient de parler. Parmi les livres mandchous que j'ai rapportés à la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, il se trouve un ouvrage *(Man. n° 7)* auquel manque la page de titre et

[46] 聯字 [47] 傲 [48] 窩 [49] 一學三貫清文鑑

dont le titre ne se laisse pas autrement déterminer. Dans sa première partie nous avons la date de la 38e année de K'ang-hi, le ch. 2 porte le titre *J̌uwan ǰuwe uǰu*. De toute évidence l'ouvrage n'est pas identique au *Manǰu bitxe ǰi nan* que M. Fuchs a signalé *(Beiträge,* pp. 10—11), daté de 1682 par M. Fuchs, de 1671 par M. Imanishi ; mais en même temps il paraît assez probable que les deux ouvrages dépendent l'un de l'autre. Or, le *Man. n°* 7, en matière de l'explication de l'écriture mandchoue, reproduit une tradition plus ancienne (tradition que doit contenir aussi le *Manǰu bitxe ǰi nan).* D'après cette tradition la prononciation de *ô* est [50] *wou (u),* celle de *nô* est *nou (nu),* etc. Bref, il n'y est point question des explications compliqées ultérieures, la leçon de *ô* y est toujours et partout *u*. Sur un point pourtant les traditions ancienne et moderne s'accordent parfaitement : si le signe de *ô* est précédé d'un signe de gutturale, il se lit *u* sans exception. — On comprend donc sans peine que dans la transcription mandchoue des mots mongols nous ayons régulièrement des orthographes comme *qôrut* 'fromage', *γôril* 'farine', *χômaq* 'poussière' en face de mong. *qurud, γuril, qumaγ (χumaq).* C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les formes turki, enregistrées en écriture mandchoue, dans le *Vocabulaire polyglotte de Budapest* : *χôyun* 'rafale' (I, 3*a*), *χôrsun* 'fromage' (II, 61*a*), *qoγôn* 'melon' (II, 67*b*), *χôsi* 'oiseau' (II, 72*a*), *γôlǰa* 'bouquetin' (II, 75*b*), etc. — En considérant ces faits, il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi les mots chinois [51] *hou, houei, houen* sont transcrits en mandchou par *χô, χôi, χôn*. Si, dans les transcriptions de cet ordre, il y a quelque chose qui demande une explication, c'est l'initiale. La transcription mandchoue citée plus haut, est, sous ce rapport encore, impeccable, car en chinois l'initiale de ces mots est vélaire. Il est cependant à noter que dans quelques ouvrages mandchous de date récente, ainsi que dans le *San ho lei pien,* nous avons affaire parfois à des orthographes aberrantes *xu, xui, xun*. Par contre, sont absolument régulières les transcriptions mandchoues *ku, gu,* répondant à [52] *k'ou, kou,* puisque ces initiales sont, en chinois, des palatales. Si, en revanche, ces mêmes deux caractères chinois servent aussi à la transcription des syllabes mandchoues *qô* et *γô (Ts'ing wen k'i mong,* ch. I, ff. 3*a* et 9*a*), c'est que le chinois ne possède pas d'initiales vélaires *q-* et *γ-* et que, par substitution, il est réduit à recourir à cet effet aux initiales palatales ; cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, 156.

24. Malheureusement, on ne connaît pas de façon suffisante l'orthographe mongole du XVIe siècle pour examiner son influence sur l'orthographe mandchoue des «actes anciens». On peut toujours signaler que l'inscription sino-mongole de 1335, par exemple, offre des formes *γürban, büsud* et *büsu* qui peuvent être éventuellement considérées comme modèles des orthographes mandchoues *γôrban, bôsud, bôsu,* formes possibles à l'époque des *lao tang*. Je ne garderais des doutes qu'à propos du seul *büsu* qui, lui, reflète peut-être une évolution mongole intérieure ; dans ce cas une leçon *büsü* serait absolument normale ; cette dernière forme aurait pu donner tout régulièrement *biši,* la forme bien connue dans les dialectes actuels. Cf. F. W. Cleaves, dans *HJAS* XIII, 109.

25. Une pièce de monnaie de T'ien-tsong, publiée par S. W. Bushell, d'abord dans *China Review* VI, 1877, pp. 143—144, ensuite dans *Journ. of the China Br. R. A. S.* XV (1880), pp. 196, 217, offre la légende *Sôre χan-ni ǰixa*. Laufer, *Skizze,* p. 7, note, a raison de faire remarquer que la leçon *Sura* de Bushell est erronée. Il a encore raison en affirmant que sous la transcription conventionnelle nous devons chercher, à cette époque, une leçon *Süre*. Pareil emploi du signe *ô* est aujourd'hui bien attesté aussi dans les specimens des «actes anciens», publiés par Li Tö-k'i, W. Fuchs et P. I. Vorobyev. En voici quelques recoupements. Dans le texte publié par M. Fuchs *(Beiträge,* supplément, p. 3)

[50] 物 [51] 胡回愍 [52] 枯孤

on peut relever : *sôǰei etuku* (ligne 1), *ônggixe* (l.7), *ǰôse* (l.9), *ôxeri* (ibid.), mots orthographiés plus tard *suǰe-i etuku, unggixe, ǰuse, uxeri*. Cf. P. I. Vorobyev, Новые данные, p. 128 où cette particularité de l'ancienne écriture mandchoue est discutée d'après les documents contemporains.

26. En dahour, dans les mots empruntés au mandchou, la voyelle *ù* apparaît bien régulièrement. En voici quelques exemples, tels que je les ai entendus chez les Dahours en Mandchourie, en 1930—1931 : *dùį* 'quatre'∼ma. *duyin* ; *dùlē-* 'passer'∼ma. *dule-*; *gùrų̆* 'pays'∼ma. *gurun* ; *mùdų̆r* 'dragon (année cyclique)'∼ma. *muduri* ; *ùrgų̆* 'joie'∼ma. *urgun*, etc. La voyelle *ù* est aussi notée, sporadiquement, dans le mandchou parlé, par Rudnev, Новые данные, p. 11 : *ùįį* 'neuf' (ma. *uyun*). Le problème de *ù* se présente sous un aspect très net dans un dialecte mandchou vivant, dans la langue des Sibe. Ainsi que l'on sait, les Sibe ont été transporté avec les garnisons mandchoues, sous les Ts'ing, dans le Turkestan Chinois, dans la vallée de l'Ili. (Radlov écrit leur nom *Schibä*, Kotwicz *Sibo*, en mandchou nous avons l'orthographe *sibe*. Pour ma part, j'ai entendu en Mandchourie ce nom sous la forme de *šibę̆*.) La langue des Sibe a été étudiée d'abord par V. Radlov, ensuite, en 1906 et 1908, par F. V. Muromskij, l'éminent mandchouisant mort prématurément ; cf. W. Kotwicz, *Travaux de W. Radloff relatifs à la langue mandchoue*, dans *Rocznik Orjentalistyczny* XIV, 103—112. Les recherches de Radlov ont donné un résultat assez surprenant : la langue des Sibe se montrait au fond identique au mandchou littéraire à cette différence près que, dans son phonétisme, la langue des Sibe était fortement sinisée, ainsi les Sibe prononçaient *ǰisun*, en face de ma. *gisun* 'parole'. Tout cela revient à dire que les Sibe parlaient, *grosso modo*, la même langue que les Mandchous sinisés de Pékin. Or Muromskij, tout en confirmant les conclusions de Radlov, a fait une découverte remarquable : les matériaux linguistiques de Radlov provenaient entièrement de la «classe intellectuelle» des Sibe. Sous ce rapport le compte rendu sur les recherches de Muromskij, fait par W. Kotwicz, *op. cit.*, p. 107, est très instructif : «Quant au langage courant des couches inférieures, il gardait encore certains éléments tongous qui n'étaient pas entrés dans la composition de la langue littéraire ; outre cela, il présentait une suite de nouveaux phénomènes phonétiques dûs, probablement, à l'influence du mongol, parlé par les voisins des Sibo. Ainsi, les Sibo possèdent les voyelles *ö* et *ü* que ne connaît pas la langue littéraire mandchoue *(dösi-, tüči-)*». Malheureusement, les matériaux linguistiques de Muromskij sont encore inédits ; évidemment, sans connaître ces matériaux, on ne peut risquer d'entrer dans la dicussion des détails de ce problème. Cependant, pour ma part, je ne mets point en doute que les langues voisines n'aient exercé une influence sur la langue des Sibe, influence qui se serait même étendue au système phonétique. Il serait pourtant, à mon avis, difficile d'imaginer que, sous l'influence d'un phonétisme étranger, les voyelles *ö* et *ü* apparaissent exactement dans les mêmes positions phonétiques où, selon le témoignage de l'ancienne langue mandchoue et d'après les langues apparentées, on devrait attendre ces voyelles.

27. Il convient de rappeler encore un emploi du signe *ô*. C'est l'usage d'orthographier avec *ô*, dans la transcription des mots chinois, l'*ü* de la finale *iun* (= *ǰün*). D'après le *Ts'ing wen k'i mong*, ch. I, f. 34*b*, les types principaux de cette transcription sont les suivants : [53] *kiyôn, čiyôn* ; [54] *giyôn, ǰiyôn* ; [55] *xiyôn* ; [56] *siyôn* (le même ouvrage admet encore, pour les mots chinois qui viennent d'être cités, les variantes de transcription *kiyowen, giyowen, xiyowen*). C'est à ce groupe de transcription qu'il faut aussi ranger, bien entendu, le type [57] *yôn* ; cf. *San ho lei pien* II, 18*a*. Dans ce cas encore le signe *ô* est employé dans la fonction du signe *u* mandchou normal, pourtant sa valeur phonétique est certainement *ü*. Rappelons que la graphie *yôn* s'est introduite dans l'ortographe de

[53] 郡 [54] 軍 [55] 勳 [56] 巡 [57] 勻

quelques mots mandchous proprement dits, cf. *eyôn* 'sœur aînée' (jou-tchen des Ming *eyu-un*, lire *eyun* id.) ; ce mot toutefois offre aussi la variante orthographique *eyun*. Notons que Gabelentz avait enregistré dans son dictionnaire l'expression *tiyôn ǰiyôn* 'Aufseher über den Ackerbau' (Zakharov et Haneda ignorent cette expression). De toute manière, *tiyôn* n'est pas mandchou ni, sous cette forme, chinois ; apparemment c'est un *lapsus* (*?tiyôn* pour *tiyan*, chin. *t'ien*) qui n'est pas à retenir. — A première vue il est assez malaisé de s'expliquer, en écriture mandchoue, les orthographes *šôn*, *čôn*, *ǰôn*, en tant que transcriptions des mots chinois de type *chouen*, *tch'ouen*, *tchouen*. Il serait tentant d'interpréter le signe *ô* simplement comme *u* et d'écarter, dans ces cas, la possibilité d'une interprétation *ü*. Mais si on se rend compte qu'en moyen mandarin, encore parlé lors des débuts de la formation de l'écriture mandchoue, les mots en question se prononçaient en chinois comme *šün*, *tš'ün*, *tšün*, il faut admettre que, à l'instar des orthographes *kiyôn*, *giyôn*, etc., le signe *ô* est à expliquer comme *ü*. Toutefois il est intéressant de voir que *šôn*, *čôn*, *ǰôn*, orthographes sans doute vieillies, ont cédé le pas à *šun*, *čun*, *ǰun*, orthographes répondant à la prononciation mandarine moderne ; cf. *San ho lei pien* II, 24*a*, *šun*, etc. La transcription *šün* est d'ailleurs attestée dans le mongol des Yuan (F. W. Cleaves : *HJAS* XII, 79) et dans l'ouigour des Ming (Ligeti : *Acta Orient. Hung.* I, 180, note 40).

28. Dans la transcription mandchoue des mots mongols on ne connaît guère de cas où en première syllabe l'*ô* serait employé en d'autres positions qu'après des gutturales. On pourrait toutefois signaler un ouvrage qui fait sous ce rapport une exception, j'entends le *Vocabulaire polyglotte de Budapest*. Ce vocabulaire se compose de deux *pen*, de 16×25 cm., réunis dans un *t'ao* ; le premier *pen* comprend 81, le second 85 feuillets non numérotés. L'ouvrage est un manuscrit, disposé à la mandchoue resp. à l'européenne. Le titre fait défaut, l'auteur en est inconnu. Le vocabulaire est composé, en principe, en quatre langues : chinois, mandchou, mongol, turki ; à l'exception du chinois, tous les mots sont reproduits en écriture mandchoue. Cependant, dans le *pen* II, à partir de f. 55*a* jusqu'à la fin de l'ouvrage deux langues nouvelles s'ajoutent aux précédentes. Parallèlement au mandchou, nous avons, en écriture mongole, un dialecte mandchou (peut-être le sibe, mais qui malheureusement n'apporte guère de nouveau par rapport au mandchou) et, parallèlement au mongol, en écriture kalmouck, le kalmouck. Les mots sont rangés par matières, d'après le système chinois bien connu. Le vocabulaire, dans son ensemble, dépend évidemment de la lexicographie polyglotte des Ts'ing ; pratiquement c'est l'abrégé, avec quelques additions et modifications, d'un autre ouvrage semblable que je ne saurais préciser pour le moment. Or, dans le *Vocabulaire polyglotte de Budapest* l'orthographe mandchoue des mots mongols emploie le signe *ô* non seulement après les gutturales, mais encore dans d'autres positions, avec une régularité qui n'est pas difficile à établir. Il s'agit là toujours de la première syllabe et le signe *ô* y apparaît le plus souvent comme initiale vocalique ou après l'initiale *n-* ; moins régulièrement ce signe revient aussi après d'autres initiales. On peut toutefois établir que, dans ce vocabulaire, le signe *ô* se présente, à quelques exceptions près, dans des cas où la langue littéraire et les dialectes offrent la leçon *ö*. Cette orthographe singulière est d'autant plus surprenante que les vocabulaires mongols en écriture (ou en transcription) mandchoue généralement connus, comme le *San ho pien lan*, ne font aucune distinction entre *ö* et *ü* dans la première syllabe : les deux sont transcrits uniformément par *u*, avec la valeur phonétique *ü*, respectivement *û* (cf. aussi D. Sinor, *op. cit.*, p. 265). Les matériaux respectifs du *Vocabulaire polyglotte de Budapest* sont assez considérables, sans être exhaustifs ; en voici quelques exemples caractéristiques. En position initiale : *ôrluge* 'matin' I, 5*b* (mong. *örlüge*) ; *ôčugedur* 'hier' ibid. (mong. *öčügedür*, HSM *öčigen üdür*, ord. *ütšügûᴅür*, kalm. *ötsgl̥dr̥*, *ütsgl̥dr̥*) ; *ôbur* 'penchant sud d'une montagne' I, 8*a* (mong. *ebür* ; ord. *öwör*, kalm. *öwr̥*) ; *ôlge* id.; ibid. (mong. *ölke*, HSM *ölke*, ord. *ölᵏχö*) ; *ônggeime* 'pente

escarpée' I, 8*b* *(önggeyime)* ; *ôndur* 'haut', ibid. (mong. *öndür*, HSM *ündür*, ord. *undur*, kalm. *öndr̥)* ; *ôrune* 'ouest' I, 10*a* *(örüne)* ; *ôčiq* 'réponse' I, 17*b* *(öčig)* ; *ôsurumui* 'asperger' I, 23*a* (mong. *ösür-*, ord. *usur-*, kalm. *ösŋ-*); *ôrtege* 'station de poste' I, 28*b* *(örtege)* ; *ônučin* 'orphelin' I, 38*a* *(önüčin)* ; *ôkin* 'fille' I, 41*b* *(ökin)*; *ôsugei* 'talon' I, 46*b* *(ösügei)* ; *ôgeku* 'graisse' I, 47*a* *(ögekün)* ; *ôngge* 'couleur' I, 50*a*, II, 38*b* *(öngge)* ; *ôlǰei* 'bonheur, longévité' I, 51*a* *(ölǰei)* ; *ôrusiyemui* 'faire grâce, avoir compassion' I, 52*a* *(örüsiye-)* ; *ôtter* 'vite, promptement' I, 59*a* *(ödter)*; *ôrtumui* 's'appuyer, compter sur' I, 60*a* (mong. *örtü-*, ma. *ertu-)* ; *ôb* 'partie, portion' I, 61*a* (mong. *öb*, ma. *ubu)* ; *ôsumui* 'grandir, croître' I, 62*b* *(ös-)* ; *ôlugei* 'berceau' I, 63*a* *(ölügei)* ; *ôri* 'dette' I, 65*a* *(öri)* ; *ôlberumui* 'être épuisé de faim' I, 65*a* *(ölber-)* ; *ôgulemui* 'parler' I, 68*a* *(ögüle-)*; *ôrbiskemui* 'faire courir de bruit' I, 68*b* *(örbiske-)* ; *ôgedelemui* 'monter' I, 70*b* *(ögedele-)* ; *ônggeremui* 'passer' I, 72*a* *(önggere-)* ; *ôlimui* 'soulever au moyen d'un levier' I, 75*a* *(öli-)* ; *ônǰimui* 'passer la journée' I, 74*b* *(önǰi-)*. *ôsiyen* 'haine' I, 77*b* *(ösiye)* ; *ôrgesu* 'épine' II, 2*b* (mong. *örgesün*, ord. *örgösü*, *ürgüsü*, kalm. *ürgēsn̥*, O *örgēsn̥)*; *ômugeremui* 'prendre le parti de qn., protéger' II, 8*b* *(ömügere-)* ; *ôklige ôkgumui* 'faire don' II, 17*a* *(öglige ög-)* ; *ôgesi* 'filet, rets' II, 31*a* *(ögesin)* ; *ôrubtul* 'râpe, lime' II, 32*a* *(örübtül)* ; *ôrulbi* 'tenaille, pince' II, 31*b* *(örülbi)* ; *ôligur* 'levier' II, 33*a* *(öligür)* ; *ôgedeng* 'étoffe de soie' II, 37*a* *(ögedeng)* ; *ômudu* 'culotte, pantalon' II, 40*b* *(ömüdün)* ; *ôrugesun* 'un seul, impair' *(örügesün)* ; *ôgere* 'autre, différent' II, 52*a* *(ögere)* ; *ôgelei* 'gros, grand', ibid. *(ögelei)* ; *ôrgen* 'large' II, 53*b* *(örgen)* ; *ôtken* 'épais' II, 63*a* *(ödken)* ; *ôbčimui* 'écorcher' II, 64*a* *(öbči-)* ; *ôrbi* 'cigogne' II, 72*b* *(örbi)* ; *ôluqčin* 'femelle' II, 76*b* *(ölügčin)* ; *ôndege* 'œuf' *(öndegen)* ; *ôlu* 'cheval pie' II, 78*a* (mong. *ölü morin*, HSM *öle*, ord. *ölö*, kalm. *ölö* ; ma. *ulu* ; alt. *ölö)* ; *ôtu* 'ver, asticot, larve' II, 85*a* (mong. *ötü*, ord. *ütü*, kalm. *ötn̥)*. Après *n*, j'ai relevé les cas suivants : *nôguge edur* 'après demain' I, 6*a* (mong. *nögüge edür*, ord. *nögödör*, kalm. *nökēdr̥*, cf. HSM *nökö'e)* ; *nôkumui* 'rapiécer' I, 16*a* *(nökü-)* ; *nôkur* 'ami' I, 41*b* *(nökür)* ; *nôruge* 'cicatrice' I, 40*a* *(nörüge, örüge)* ; *nôser* 'gros, excessif, maladroit' I, 50*a* *(nöser)* ; *nômurilemui* 'être à l'abri, se cacher' I, 79*b* *(nömürile-)* ; *nôgukesu* 'plaie, blessure' II, 2*b*, *nôkugesu* 'torchon, pièce' II, 37*b* (Kow. II, 701*b* propose dans les deux cas la leçon *nükügesün*, cette dernière leçon est confirmée par le *San ho pien lan* X, 97*a* et III, 89*a* ; toutefois cf. ord. *nökχösü*<*nökü-)*; *nômurumui* 'revêtir, mettre' II, 44*a* *(nömür-, nemür-)*. D'après les autres signes de consonne, le signe *ô* se présente plutôt rarement, même en première syllabe : *bôǰiqlemui* 'danser' I, 23*b* *(böǰigle-)* ; *bôge* 'sorcier, chaman' I, 38*b* *(böge)* ; *bôbei* 'mot pour bercer l'enfant' I, 63*a* *(böbei)* ; *bôge* 'le côté élevé de l'osselet à jouer' II, 19*a* (mong. *böke*, selon Kow. *büge*, kalm. *bökö)* ; *bôrgu* 'bonnet d'été' II, 40*a* (mong. *börgü*, kalm. Ö *bürgü* ; ma. *boro* ; turc *börk, börük)* ; *bôku* 'bosse de chameau' II, 79*a* *(bökü)* ; *bôgesu* 'pou' II, 84*b* *(bögesün)* ; *mônggučі* 'orfèvre' I, 39*b* *(mönggüči)* ; *môgersu* 'cartilage' I, 47*a* *(mögeresün)* ; *môsutumui* 'se congeler' I, 6*b* *(mösüte-)* ; *mônuken* 'tout-à-l'heure' II, 16*b* *(mönüken)* ; *ǰôgelen* 'mou' I, 35*a* *(ǰögelen)* ; *čôm* 'tout, au complet' II, 13*a* *(čöm)* ; *čômusimui* 'monter en sève' II, 25*a* *(čömüsi-)*; *čôken* 'peu nombreux' II, 51*a* *(čöken)* ; *sôru* 'échalas pour les vignes' II, 82*a* (mong. *sörü*, kalm. *sörö)*. Il n'est pas sans intérêt que le signe *ô* n'est presque jamais employé après *k-* et *g-*. Sous ce rapport il n'y a qu'une seule exception à signaler, c'est *kôke* 'bleu' II, 38*b* (mong. *köke, kökö)* ; mais même ce mot, dans les autres passages, est orthographié normalement *kuku*. Parmi les recoupements abondants du *Vocabulaire*, je n'ai trouvé qu'un seul mot qui ne se prête pas à une interprétation satisfaisante. Il s'agit là du mot *ôsu* 'cheveux, poil' (cf. I, 44*a*, II, 79*b*, etc.) qui supposerait une forme **ösü*, forme qui est en contradiction avec tout ce que nous savons sur la première voyelle de ce mot (cf. P. Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, 234—235). Pourtant on ne pourrait guère supposer ici un *lapsus* dans le *Vocabulaire*, car le mot est plusieurs fois attesté, toujours orthographié avec *ô* en première syllabe.

29. D'aucuns ont tenté d'établir, à l'analogie des consonnes $q : k$ ($\gamma : g$, $\chi : x$), une différence vélaire : palatale entre t_1 et t_2. Cette hypothèse a été repoussée catégoriquement par P. Schmidt, *op. cit.*, p. 585, et à sa suite par D. Sinor, *op. cit.*, pp. 267—268.

30. Dans les rédactions diverses de l'alphabet mandchou, on a même admis ces signes, pour faire liste complète. Ainsi les combinaisons *x̣a* et *x̣o* figurent surtout dans les grammaires sino-mandchoues, entre autres dans le *Ts'ing wen k'i mong*, cf. *x̣a*, *x̣o* (I, 9*a*, 9*b*) ; *x̣ai*, *x̣oi* (13*b*) ; *x̣ar*, *x̣or* (15*b*) ; *x̣an*, *x̣on* (17*a*) ; *x̣ang*, *x̣ong* (19*a*), *x̣aq̄*, *x̣oq̄* (21*a*), *x̣as*, *x̣os* (23*a*) ; etc. En ce qui concerne ces syllabes singulières, le *Ts'ing wen k'i mong* ne les fait suivre, dans la plupart des cas, d'aucune glose chinoise et lorsqu'il cherche à les interpréter quand même, soit avec des caractères chinois, soit au moyen des *fan-ts'ie*, il ne fait aucune distinction entre *x̣a* et *χa*, entre *x̣o* et *χo*, entre *x̣ai* et *χai*, etc. Et en interprétant les syllabes mandchoues *x̣ai* et *χai* avec le même caractère [58] *hai*, cette grammaire sino-mandchoue applique en principe les mêmes moyens dont elle c'est servi en glosant les syllabes mandchoues *ḳai* et *qai* du seul caractère [59] *k'ai*. Pourtant, du point du vue chinois, il y a une différence essentielle entre les deux cas. Le *k'ai* chinois couvre, phonétiquement, le *ḳai* mandchou, ce que l'on ne peut pas dire du *qai* mandchou qui répond très imparfaitement au *k'ai* chinois, puisque le chinois (moderne) manque de *q-* initial ; cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, p. 151. En revanche, l'équivalent exact du *hai* chinois n'est pas le mandchou *x̣ai*, mais bien le mandchou *χai*. C'est-à-dire la même voyelle principale *a* ne peut être précédée, en chinois, que par une gutturale, vélopalatale, aspirée ou non aspirée (premier cas), soit par une gutturale fricative, vélaire (second cas). Les combinaisons *x̣a* et *x̣o* donc sont superflues et dans les mots mandchous et dans les transcriptions chinoises. Malgré cela on rencontre parfois, même dans les ouvrages sino-mandchous, des orthographes comme celle d'Orlov, *op. cit.*, p. 21 qui, lui, cite le nom chinois *Hao Yang* (chez lui Хао ян) sous la forme de *x̣ao yang*. L'orthographe *x̣ao* est évidemment fausse, il faudrait écrire *χao* ou conformément à l'usage mandchou *χoo*, car, ainsi qu'il vient d'être rappelé, avant les voyelles principales *a* et *o* c'est l'orthographe *χ* qui s'impose. — Quant à la transcriptions de *x̣ɪ* et de *x̣o*, plusieurs mandchouisants ont recouru ici encore, comme dans les cas de *ḳa* et *ġa*, à l'emploi de l'apostrophe, source de malentendus fâcheux. Parmi les exceptions honorables on peut citer Zakharov, Словарь, pp. 3, 29, qui, cette fois encore, a vu clair en soulignant que dans les combinaisons *x̣+a* et *x̣+o* on n'a recouru au signe particulier de la consonne initiale que pour assurer par ce moyen la valeur *a*, *o* de la voyelle suivante. Zakharov, en tenant compte de cette particularité graphique, transcrit x̄a et x̄o de même que dans les autres cas analogues il a donné k̄a, k̄o et ḡa, ḡo.

31. Vu le nombre très restreint des manuscrits mongols dont nous disposons à l'heure actuelle, je ne saurais préciser l'antécédent graphique du signe *y* mandchou d'aujourd'hui. Pour le moment, il n'est même pas certain que l'on doive chercher l'origine de cette lettre mandchoue en mongol. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la lettre mandchoue *y* s'est introduite dans l'écriture mongole relativement tard et seulement là où l'influence mandchoue se faisait fortement sentir. Elle est souvent attestée, surtout dans les manuscrits mongols du XIX^{e} siècle, provenant de la Mongolie Intérieure et cela indifféremment à l'initiale ou à l'intérieur du mot. C'est parmi ces manuscrits que se range, entre autres, la copie du *Boγda Činggis qaγan-u čadig* que j'ai rapportée de la Mongolie Intérieure (cf. Ligeti, *Rapport préliminaire*, p. 27). Chose curieuse, cette influence de l'écriture mandchoue n'a pas cessé avec la chute de la dynastie mandchoue ; quelque vingt ans après la révolution chinoise, la maison d'édition mongole de Pékin, le *Mongγol bičig-ün*

[58] 咳 [59] 開

qoriy-a a introduit, dans toutes ses éditions, l'emploi du signe *y* mandchou (le signe mongol correspondant fut réservé, dans ces publications, à *j* mongol).

32. L'écriture ouigoure distingue bien les lettres *w* et *v*, cf. A. v. Le Coq, *Kurze Einführung in die uigurische Schrift*, dans *MSOS* XXII (1919), au tableau devant p. 109. Phonétiquement le signe *v* représente plus précisément une «semivoyelle», voir A. v. Gabain, *Alttürkische Grammatik*, p. 52. Pour sa graphie, le signe *v* ressemble quelque peu au signe *o:u* sans *l'aleph*). L'écriture ouigoure n'a pas de signe *f*, d'ailleurs dans les anciens dialectes turcs la consonne *f* est généralement inconnue. Actuellement on ne connaît en tout qu'un seul manuscrit, en écriture manichéenne, qui note la consonne *f* là où les autres manuscrits donnent systématiquement *w*. Mlle Gabain, *op. cit.*, p. 51, a manifestement raison lorsqu'elle voit dans cette notation une particularité dialectale. En ces circonstances, on comprend bien que les manuscrits ouigours, en écriture ouigoure, transcrivent, dès l'époque T'ang, l'initiale *f* des mots chinois par *w* alors que le même signe leur servait à la transcription de l'initiale *w* du chinois. Notons toutefois que dans la langue ouigoure, y compris ses dialectes, ni *f*, ni *w*, en position initiale n'étaient connus. Lorsque les Mongols, avec l'écriture ouigoure, ont adopté le signe *w*, celui-ci leur a servi au début presque exclusivement à transcrire le *v* des mots iraniens (sogdien, śaka, etc.) et sanskrits, empruntés à ces langues par l'intermédiaire de l'ouigour. On s'en servait aussi, bien entendu, pour transcrire l'initiale *w* du chinois, mais il faut faire remarquer que dans le chinois des XIII^{e} et XIV^{e} siècles, l'initiale *w* n'était pas représentée sur une échelle aussi large qu'aujourd'hui. Une partie considérable des mots chinois moderne *wan, wang, wei*, voire même *wai* était alors entendue et, pour cause, transcrite *on, ong, ui*; la question est fort intéressante et j'y reviendrai ailleurs. Pour transcrire l'*f* des mots étrangers le mongol, tout comme l'ouigour, s'est servi du signe *w*. — Dans les mots mongols proprement dits, le *w* en position initiale est inconnu et s'il y apparaît tout de même, il n'est que d'apparition secondaire. En revanche *-w-*, à l'intérieur du mot, est bien familier dans la majorité des dialectes et c'est de là qu'il est passé au mongol écrit moderne. A ce sujet voir l'exposé brillant de B. J. Vladimircov, **Сравнительная грамматика**, pp. 378—383. — En ce qui concerne la consonne *f*, elle est encore beaucoup plus insolite en mongol. Il est vrai que dans certains dialectes, on a relevé quelques cas où *f* était prononcé, en tant que variante et dans des mots étrangers, dans le langage de quelques sujets parlants, comme dans le mot khalkha *dōft'ör* 'docteur'∼*dōgt'ör*<russe **доктор** (Vladimircov, *op. cit.*, p. 382), mais ces cas doivent pour le moment être considérés comme de pures bizarreries. Aux dialectes représentant le mongol commun, *f*, en position initiale, paraît entièrement étranger : même la consonne *f* des mots d'emprunt est substitutée par *p'*. Seuls certains dialectes périphériques (archaïques) offrent *f* en cette position, ainsi le dialecte des Monguor du Kan-sou où *f* correspond régulièrement à *h* initiale du mongol des XIII^{e} et XIV^{e} siècles; cf. A. Mostaert–A. de Smedt, *Le dialecte monguor parlé par les Mongols du Kansu occidental*, dans *Anthropos* XXV, p. 805. Il est intéressant de noter que cette même particularité se présente dans l'un des vocabulaires sino-mongols, notamment dans le *Yi yu* ou *Pei lou yi yu* (sur ce dernier voir P. Pelliot dans *Journ. As.* 1925 I, 199; A. de Smedt — A. Mostaert, *Dictionnaire monguor-français*, p. V; dernièrement : *Acta Orient. Hung.* I, 168, note 2). Ce dictionnaire nous offre *fula'an* 'rouge', f. 77*a* (mgr. *fulān*, HSM *hula'an*, mong. *ulayan*); *funi* ou *füni* 'fumée', f. 74*a* (mgr. *funi*, HSM *hüni*, mong. *unin)*; *fünege* 'renard', à la rigueur 'chien *ling*', f. 72*b* (mgr. *funice*, HSM *hünegen*, mong. *ünegen)*. A vrai dire, l'initiale *f* doit, même dans le *Yi yu*, être considérée plutôt comme sporadique puisque dans la grande majorité des cas, ainsi que dans les autres vocabulaires sino-mongols de la même époque, on trouve à sa place une *h*. Il n'est donc pas pour surprendre que les mongolisants refusent en général d'admettre l'existance de *f* en moyen mongol, si

bien que certains d'entre eux vont même jusqu'à dénier la leçon *f* des mots chinois transcrits par les Mongols. C'est sans doute cette interprétation des choses qui explique que Pelliot, dans sa restitution du texte mongol de l'*Histoire secrète*, ait adopté les leçons *Vu-ǰu* (§§ 247, 248. En restituant ce nom il n'a hésité que sur le second membre du mot, tout en admettant *ǰu̯* et *ǰiu̯)* et *Vuqanu* (§ 253). Pelliot a corrigé ici, tacitement, le texte de Ye Tö-houei qui suggérait nettement les leçons *Fuǰiu* et *Fuqanu* ; en effet, au fond ce sont les leçons que MM. Haenisch *(Fu-jeo, Fuḫanǫ)* et Kozin *(Fu-ǰou, Fuqano)* ont adoptées. — Quoiqu'il en soit, il n'en reste pas moins vrai que ni l'écriture ouigoure ni l'écriture mongole ne distinguent *f* de *v* et que la polyphonie du signe *f* : *v* a été, dans les transcriptions soit mongoles, soit ouigoures, le point de départ de beaucoup d'hésitations et d'erreurs. A titre d'exemple, rappelons le cas de *wapši*. Ce mot composé a été signalé pour la première fois par F. W. K. Müller, dans ses *Uigurica* II, p. 83, comme étant la transcription ouigoure du chinois [60] *fa-che*, sous les T'ang. La même transcription, ou plutôt leçon, a été répétée par A. v. Gabain, *Alttürk. Gramm.*, p. 350. Cependant, ces turcologues ont oublié de préciser que leur transcription était mécanique et ils ont passé sous silence que le signe *w-* ouigour peut aussi s'interpréter comme *f*. Aussi H. Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, p. 39, ne sut-il que faire de la singulière forme *wapši* qui ne pouvait pas être expliquée à la lumière des autres renseignements qu'on possédait sur le chinois des T'ang. En réalité *vapši* est une leçon absurde, car le chin. *fa* répondant à ach. *pi̯wop*, représente une forme **faβ* sous les T'ang (la chronologie est assurée par la finale labiale). L'erreur est d'autant plus déconcertante que, à la même époque, l'initiale *fong* de formation récente aurait effectivement demandé *v-* en transcription ouigoure. Voir à ce sujet B. Csongor, *Chinese in the Uighur script of the T'ang period*, dans *Acta Orient, Hung.* II, pp. 73—121 (surtout pp. 84, 91) où M. Csongor soumet à une critique judicieuse les leçons souvent capricieuses des turcologues et où il tente d'expliquer le dialecte chinois des T'ang tel qu'il se présente dans les transcriptions ouigoures. — Mais ce n'est pas tout. Le signe *w* ouigour et mongol, outre qu'il est impropre à exprimer la différence phonétique entre *f* et *w*, peut constituer par sa similitude avec le signe *y*, la cause d'autres amphibologies. A. v. Gabain, *Alttürk. Gramm.*, p. 16, a déjà signalé la similitude des signes *w* : *f* et *y* pour l'ouigour. — Dans un fragment ouigour W. Radloff, *Kuan ši im Pusar (Bibliotheca Buddhica* XIV), p. 110, a retrouvé la transcription ouigoure du chin. [61] *fou* qu'il a proposé de lire *yuu*. F. W. K. Müller, *Uigurica* II, p. 99, a montré que cette leçon était fausse et qu'il fallait lire le mot *vuu*. En effet, le chin. *fou* peut être ramené à ach. *b'i̯u* et F. W. K. Müller avait raison d'adopter la leçon *vuu*, si le fragment ouigour remonte à l'époque des T'ang (ce qui n'est pas du tout certain), mais, sans aucun doute, c'est la leçon *fuu* qui s'impose si le fragment est de date plus récente et provient, par exemple, de l'époque des Yuan. Pourtant, pour ces sortes d'erreurs, ce ne sont pas toujours les éditeurs modernes qui sont responsables. F. W. K. Müller tout en corrigeant la leçon de Radlov ne précisait pas ce que portait le manuscrit. Mais les publications récentes de textes ouigours, préparés avec tout le soin désirable, ne laissent plus subsister aucun doute sur le fait que, le plus souvent, c'étaient déjà les scribes ouigours qui avaient confondu les signes *f* : *w* et *y*. G. R. Rachmati, *Türkische Turfan-Texte* VII, pp. 23—25 et 66—68, a édité un fragment ouigour du fameux «Sūtra des sept étoiles de la Grande Ourse» (cf. Ligeti, *Les pérégrinations de Csoma de Kőrös*, dans *Revue des Études Hongroises* XI, Paris 1934, pp. 239—243 ; Lewicki, *Turcica et Mongolica*, dans *Rocznik Orientalistyczny* XV, pp. 241—245). Dans ce fragment, le nom de la quatrième des sept étoiles, en transcription ouigoure, selon l'éditeur du fragment, est nettement orthographié

[60] 法師 [61] 符

yunkiu. Le nom chinois de l'étoile est [62] *wen k'iu*, le manuscrit ouigoure devrait donc porter de toute évidence l'orthographe *wunkiu*, forme d'ailleurs adoptée par M. Rachmati dans son édition. — En ce qui concerne maintenant le mongol, ici encore sont confondus les signes *f* : *w* et *y*, tout comme en ouigour, mais dans le mongol il faut encore compter avec une quatrième leçon possible, avec celle de *ǰ*. Dans la copie de Budapest de la traduction mongole du *Subhāṣitaratnanidhi*, la confusion entres les signes *f* : *w* et *y* : *ǰ* est presque constante : *yidi-a* pour *vidy-a*, *yiyasi* pour *viyasi*, *yalmigi* pour *valmigi* (I, 2*a*), *yisnu* pour *višnu* (I, 7a), etc. (cf. L. Ligeti, *Le Subhāṣitaratnanidhi mongol, un document du moyen mongol* : *Bibliotheca Orientalis Hungarica* VI, Partie Ière). Dans la chronique mongole *Altan tobči nova*, les noms *Fuǰiu* et *Fuganu*, mentionnés plus haut, ont revêtu des formes pareillement défigurées. Dans l'édition de M. Kozin (**Сокровенное сказание**, **Москва — Ленинград** 1941) le nom *Fuǰiu* apparaît la première fois sous la forme de *Yu-ǰu* (p. 390), la seconde fois sous la forme de *U-ǰeu* (p. 391). L'édition d'Oulanbator offre, dans les deux cas uniformément, *Yuǰu* II, pp. 68, 70 ; cf. A. Mostaert—F. W. Cleaves, *Altan Tobči, a brief history of the Mongols by bLo-bzaṅ bsTan-'jin* : *Scripta Mongolica* I, Cambridge Mass. 1952). Il faut toutefois noter que M. Kozin, avait aussi à sa disposition pour son édition, outre l'édition d'Oulanbator une copie photographique de la chronique. (La forme *Uǰeu*, si elle est authentique, est née d'une altération graphique : le signe *w* a donné d'abord *y*-, défiguré ensuite en *aleph*. (Le nom *Fuganu* offre des altérations encore plus variées : *Yuχaχu*, *Yuχan*, voire même *Joči* (éd. Kozin, pp. 393—394) ; *Yuγaqu*, *Yuγan*, *Jöči* (éd. d'Oulanbator, pp. 75—76). La leçon *y* dans les variantes de l'éd. d'Oulanbator est évidemment arbitraire, elle pourrait être remplacée tout aussi bien par *ǰ* ce qui donnerait, dans le cas présent, une leçon non moins erronée. — L'initiale *w*, écrit par le signe *f* : *w*, peut, elle aussi, amener des malentendus pareils, surtout dans les transcriptions. Dans le Supplément du vocabulaire sino-mongol *Houa yi yu yu*, le [63] *Siu tseng houa yi yi yu* (manuscrit comprenant les mots mongols dans les deux écritures mongole et chinoise), sous le n° 122, nous avons, en transcription chinoise, [64] *tchai-tou-li* 'pierre fine, sorte de cristal de roche' ce qui laisserait supposer un mot mongol **ǰaiduri*. En effet, le mot est épelé, parallèlement à la transcription chinoise, en écriture mongole *ǰayiduri* qu'on pourrait lire à la rigueur aussi *yayiduri*. La transcription chinoise, se fondant sur la graphie mongole, est manifestement erronée. La forme exacte du mot mongol est *vayiduri*, bien familier sous cette forme en ouigour, d'où il est passé au mongol ; cf. ouig. *waiduri* (W. Bang—A. v. Gabain, *Anal. Index*, p. 53), tib. *bai-du-rya*, *bai-dur* (B. Laufer, *Loan-words in Tibetan*, dans *T'oung Pao* XV, p. 465), skr. *vaiḍurya*. — L'erreur s'est produite en sens inverse dans le cas du nom *Jaǰirat*. Ce nom de tribu qui est bien attesté sous cette forme dans l'*Histoire secrète des Mongols* et dans les textes chinois, apparaît dans la chronique de Saγang Sečen, publiée par I. J. Schmidt (p. 88) sous la forme de *Vačirad* (cf. P. Pelliot—L. Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis Khan*, I, Leiden 1951, p. 29). L'erreur ne peut être mise au compte d'I. J. Schmidt seul, car le manuscrit de Saγang Sečen, provenant de chez les Khartchines, d'après l'édition de Fujioka Katsuji [65], p. 28, porte également *Wačirad*.

33. En principe, on pourrait se poser la question de savoir si le fait que *fi*, *fo*, *fu*, en mandchou, sont écrits *wi*, *wo*, *wu*, ne doit pas être expliqué éventuellement par l'évolution historique du phonétisme mandchou ? S. M. Shirokogoroff, *Notes on the bilabialization and aspiration of the vowels in the Tungus languages*, dans *Rocznik Orjentalistyczny* VII, 255—

[62] 文曲 [63] 續增華夷譯語 [64] 窄都力
[65] 藤岡勝二喀喇沁本蒙古源流

263, a-t-il songé à quelque chose de semblable en écrivant ce qui suit (pp. 238—239): « . . the Manchu alphabet is lacking syllables *vu, vo, vi* corresponding to *fu, fo, fi*, which shows that the process of the alternation of sounds has taken a definite line, namely the alternation of mediae lenes into tenues»? En effet, le *f* mandchou actuel est, en tous les cas, d'apparition secondaire et il appartient aux innovations phonétiques du mandchou, car l'*f* mandchou peut être ramené soit à *p*, soit à *b* (à ce dernier par l'intermédiaire de *w*). Le premier traitement s'observe en général à l'initiale, le deuxième apparaît le plus souvent à l'intérieur du mot, à l'exception de quelques emprunts faits au chinois ; dans ceux-là il présente, aussi comme initiale, le même traitement. Dans leurs grandes lignes, on connaît assez bien chacun des deux traitements. C'est ce qu'on peut affirmer surtout quant à l'évoluion de *p*, en position initiale, dans les langues mandchoues-tongouses (et dans les langues dites altaïques en général). A ce sujet, nous possédons dès maintenant des contributions fort importantes grâce aux recherches de P. Schmidt, G. J. Ramstedt, P. Pelliot, G. Sanžeev et autres. Les correspondances principales de cette initiale, en mandchou-tongous, sont les suivantes : *p-* en nanaï (golde), en oltcha (ce dernier est présumé à bon droit par T. Petrova, Ульчский диалект нанайского языка ; Leningrad 1936), un dialecte nanaï et en jou-tchen des Kin (du moins dans le parler sur lequel le vocabulaire du *Kin che* est basé); *f-* en mandchou et en jou-tchen des Ming ; *χ-*, *h-* dans certains dialectes mandchous- tongous (tant septentrionaux que méridionaux); enfin *Ø* dans d'autres dialectes tongous. Rappelons, à titre d'exemple : jou-tchen ancien [66] *p'o-lou-houo*, lire *polχo* 'marteau' (*Kin che*, ch. 135, f. 11*b*, d'après l'édition *Po-na* ; sur la foi de l'édition qu'a utilisé Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 245, on a dû en effet supposer une forme **polu*, répondant à la transcription *po-lou*, mais le mot jou-tchen, dans cette édition, paraît être mutilé) ; nanaï *paloa* (Grube), *paloan* (Petrova) ; mandchou *folχo, folγo*>**polu-χo* ; tong. Bas-Amour *falo* (Castrén) ; orotche *χaluká* ; tong. lit. *χalka* (Vasilevič) ; tong. Ner. *aluka* (Castrén). — Pour le changement *b*>*w*>*f*, citons : mandchou *xefeli, xefeliye* 'ventre' ; jou-tchen tardif *χefuli* (Bureau des Traducteurs, éd. Grube, n° 508), *χeuli* (Bureau des Interprètes, f. 38*b*) ; mong *kebeli, kegeli* ; mandchou *tofoχon* 'quinze' ; nanaï *tookon* (Kotwicz : *Rocznik Or.* VII, 183) ; jou-tchen tardif *tobuχon inengi* 'le 15e jour du mois' (Grube, n° 86), *tofunengi* (Bureau des Interprètes, f. 14*b*); cf. mong. *tabun* (cf. encore P. Schmidt: *Asia Major* VII, 585). Cette fois, on peut laisser de côté les questions de détails, d'ailleurs fort intéressentes, qui se posent à ce sujet. Somme toute, les changements *p*>*f* et *b*>*w*>*f* sont trop anciens en mandchou, même dans leurs dernières phases, pour entrer en ligne de compte pour expliquer l'orthographe *wi, wo, wu* en valeur de *fi, fo, fu*. — A ce point de vue on pourrait songer plutôt à un autre phénomène beaucoup plus récent : dans certains dialectes mandchous, à l'intérieur du mot, nous sommes en présence de *-w-* en face de *-f-* du mandchou littéraire. C'est ainsi que nous avons *ǰaw(a)-* 'tenir'∼ma. *ǰafa-*; *ewen* 'pain' ∼ ma. *efen*; *iwi-* 'jouer'∼ ma. *efi-* ; *mawa* 'homme (divinité)'∼ma. *mafa* ; *owru* 'nez' ∼ ma. *oforo* ; *fiw(ę) sawla* ∼ ma. *fefe sabula* ; *χawan* 'mandarin' ∼ ma. *χafan* (cf. encore P. Schmidt *Asia Major* VII, 585). La prononciation *w* en cette position est caractéristique des dialectes du Nord (voir P. Schmidt, *loc. laud.*). Et en effet, le lexique de A. Rudnev (Новые данные) d'où nous avons tiré les exemples cités ci-dessus, offre encore d'autres particularités phonétiques caractérisant les dialectes septentrionaux, telles *z* pour *s* (*jaza* 'œil'∼ma. *yasa*; *daze-* 'guérir'∼ma. *dasa-*) ou *ž* pour *š* (*kuže, kuži* ∼ ma. *xuwesi*; *χŭažen* 'papier' ∼ma.*χoošan*). Mais l'hypothèse qui voudrait expliquer l'orthographe *wi, wo, wu* (pour *fi, fo, fu*) par cette particularité des dialectes septentrionaux est égale-

[66] 婆盧火

ment insoutenable, car le mandchou littéraire et, avec lui, l'écriture mandchoue, sont basés sur les dialectes du Sud, où le traitement *-f-* s'est généralisé bien avant l'introduction de l'écriture chez les Mandchous (voir à ce sujet le témoignage formel du jou-tchen des Ming). Notons que cette hypothèse ne saurait d'ailleurs expliquer l'orthographe *wi, wo, wu* à l'initiale, puisque la prononciation *w* en cette position est ignorée même dans les dialectes du Nord.

34. Une des caractéristiques du système phonétique mandchou est que les occlusives et affriquées sourdes sont aspirées alors que, par contre, les occlusives et affriquées sonores sont en réalité des sourdes faibles. Malheureusement, les matériaux sur le mandchou parlé, relevés par Rudnev, manquent de l'exactitude désirable; ils reflètent pourtant assez fidèlement les sourdes faibles et les aspirées du mandchou parlé. Dans quelques cas d'ailleurs, Rudnev a noté impeccablement es sourdes faibles : *bo* 'maison', *bozě* tissu pour vêtement', *boško* 'mauvais génies', *gaɒa* 'fossé', *ɕala* 'main', *ciɒa* 'lance', *ɒeŋ* 'haut'. Dans d'autres cas, il a transcrit les même consonnes par des sourdes : *puo* 'maison', *poʒe, kala, kida*, etc. Parfois il a signalé dans sa transcription même, le caractère aspiré des occlusives sourdes : *t'at-* 'tirer', *t'ē-* 's'assoir', *t'ura* 'colonne', etc. Ce qui se laisse seulement déduire des matériaux de Rudnev, est formulé nettement par P. Schmidt : «Die stimmhaften Konsonanten *b, d, g, ḡ, ǯ*, und *ǯ* sind etwas abgeschwächt worden, während die stimmlosen Konsonanten *p, t, k, k̄, c* und *č* schwache Aspiration bekommen haben.» Quelques linguistes sont enclins à voir, dans cet état de choses des occlusives et affriquées, une influence chinoise, mais cette hypothèse ne s'impose pas. Toujours est-il que déjà le jou-tchen tel qu'il se présente dans les documents de l'époque Ming, reflète les mêmes caractéristiques phonétiques. Il est aujourd'hui assez difficile de déterminer la part que le chinois a pu jouer dans cette affaire, néanmoins rappelons que, sous ce rapport, le mongol, lui aussi, s'accorde avec le mandchou et le jou-tchen tardif.

35. Cette incertitude dans les notations remonte à l'écriture ouigoure. Dans cette dernière écriture, on ne fait aucune différence entre *s* et *š*, surtout dans les manuscrits tardifs et dans les xylographes. Voici ce que A. v. Gabain, *Alttürk. gramm.*, p. 16, écrit à ce sujet : «Wenn wir in der Transkription zwischen *s* und *š* unterscheiden, so richten wir uns nach den Gegebenheiten der Hss. in man., sgd. oder Brāhmī-Schrift, und nach dem heutigen Ost-Türkischen.» Cette particularité de l'écriture ouigoure tardive montre bien pourquoi, dans les documents de la langue mongole en écriture mongole (ouigoure), provenant des XIII^{e} et XIV^{e} siècles, le signe *s* désigne à la fois les consonnes *s* et *š*. Bien entendu, à cette époque, dans les mots proprement mongols, *š* est assez rare (excepté si cette consonne est suivie de *i*, cas dont il ne sera pas question cette fois). A l'initiale, cette consonne s'offre plutôt dans les mots étrangers, en position finale elle n'est attestée que pans les mots qui ont l'air d'origine turque. En voici quelques exemples caractéristiques, tirés du vocabulaire sino-mongol de 1389 : *šülen* 'soupe', *ǰemiš* 'fruit', *miš* 'chat', *kerbiš* 'brique, brique cuite', *qaš* 'jade', *qoš* 'pair'. Or, dans le manuscrit de ce vocabulaire qui donne les mots mongols, outre la transcription chinoise, aussi en écriture ouigouro-mongole (cf. *Acta Orient. Hung.* I, 168, note 2) les mêmes mots sont orthographiés en écriture mongole *sülen, ǰimis, mis, kerbis, qas, qos*. Pour cette raison, pour ma part, je lis les orthographes *sastir, aks-a-badi, visnu (yisnu)*, etc. du *Subhāṣitaratnanidhi* mongol comme *šastir, akš-a-badi, višnu*. Il me paraît tout indiqué de procéder de même quant aux autres documents en écriture mongole provenant des XIII^{e} et XIV^{e} siècles. Pour n'envisager ici que l'un des plus importants documents de l'époque, l'inscription sino-mongole de 1362 (cf. E. W. Cleaves : *HJAS* XII, 1—133), on ne peut qu'approuver M. Cleaves lorsqu'il lit, dans les mots chinois, *s* comme *š*, conformément aux règles de la phonétique historique de cette langue. Ainsi, par exemple, ligne 17, la transcription

mongole *si sen... Semsi... čungsu sing* est à lire en effet *ši šen... Šemsi... ǰungšu šing* (le chin. [67] *chan*, ach. *śjäm* se prononçait à cette époque *śem*, de même que [68] *chan*, ach. *źjän* était encore *śen* ; la leçon *Šamsi* est donc à abandonner). De même il est juste de lire *Sumaγ* comme *Šumaγ*. Mais en se conformant à ce principe de transcription, les orthographes *bii tas, Bis Baliγ, Toγan Qus, Derbis* doivent être interprétées comme *bii taš, Biš Baliγ, Toγan Quš, Derbiš*.

36. A cet égard, le *TFAXB* ne laisse subsister aucun doute, car, d'après cet ouvrage, *sio, siyo* représentent une seule syllabe et ne sont que de simples variantes orthographiques de *šo*. Il faut pourtant dire que je ne suis pas convaincu d'avoir affaire là à une particularité purement orthographique ne reposant sur aucun fait phonétique. L'examen de tous les cas rentrant dans cette catégorie nous menerait trop loin, encore que l'étymologie de certains mots mandchous ici envisagés restent à éclarcir ; toujours est-il que nous avons à signaler dès maintenant une série de mots où les voyelles *o, u, e* de la première syllabe sont secondaires et proviennent, tout comme en mongol, sous l'influence de la voyelle de la deuxième syllabe, d'un *i*. En voici quelques exemples intéressants : *siun, siuwen*, 'soleil' ~ ma. *šun* ~ jou-tchen des Ming *šiun* (transcription chinoise *cheou-wen*, Bureau des Interprètes, f. 1*a*) ~ nanaï, oltcha *siun* orotche *śiu, śeu* ~ tong. *sigun; šiulxe, siuwelxe* 'poire' ~ ma. *šulxe* < **silu-xe* ~ jou-tchen *šilu* (Grube, n° 112, Bureau des Interprètes 15*b*) ; *siuru* 'corail ~ ma. *šuru* ~ mong. *siru, bsiru* < *tib.* ; *siolo, siylo, siyolo* 'entretemps' ~ ma. *šolo* ~ mong. *čolo (čilüge)*. C'est ici qu'il faut ranger les anciens emprunts du jou-tchen faits au chinois où l'initiale *s* devient *š* si la voyelle principale est précédée d'un *i* médial. Pareils exemples nous sont fournis par le *TFAXB*, cf. *siusai* ~ ma. *šusai* < chin. [69] *sieou-tsai*, le titre bien connu des gradués aux anciens examens. En tenant compte de cette particularité du chinois des Ming, on interprétera sans difficulté les transcriptions chinoises des mots jou-tchen, telles que *mou-sien* 'grand récipient de bois' (Grube n° 244), lire *mušen*, cf. ma. *mušeku* ; *tchou-sien* 'le nom des Jou-tchen sous les Ming' (Grube n° 324), lire *ǰušen*, cf. ma *ǰušen*. — D'ailleurs, au point de vue de l'orthographe *siu* ~ *šu* il est intéressant de noter que le mandchou littéraire même offre des variantes comme *šule-* 'broder' ~ *šeole-*, *šulegen* 'impôt, octroi' ~ *šeolexen, šubei* 'un grade militaire' ~ *šeobei*. Pour se former une idée définitive de la vraie valeur et de l'origine de cette ancienne orthographe mandchoue, il faudrait examiner de près toute la matière à notre disposition. — A propos de cette orthographe dans les «actes anciens», voir, P. I. Vorobyev, Новые данные, p. 128.

37. Dans les mêmes conditions où *s* initial a donné *š*, c'est-à-dire suivi d'un *i* médial, *ts* et *ts'* sont représentés, dans les anciens emprunts chinois du mandchou, par *ǰ* et par *č*. Rappelons à ce propos ma. *mučan* 'charpentier' < chin. [70] *mou-tsiang*; *χuwaǰan* 'peintre' (*TFAXB* I, 16a) < chin. [71] *houa-tsiang* ; ma. *čoo, čo* 'pelle' < chin. [72] *ts'iao* ; etc.

38. Ce problème des initiales *tsing, ts'ing, ts'ong* est très vieux. Ces initiales sont représentées dans les inscriptions de l'Orkhon par *s (sängün, Lisün)*. Dans certains manuscrits ouigours, elles apparaissent, de même, sous la forme de *s*, mais en même temps, parfois dans un même manuscrit, dans un seul et même mot elles sont orthographiées par la combinaison de signe *ts* (= *t*+*s*), entièrement insolite en ouigour *(sui, sirki, tsu, tsirki*, etc. ; l'orthographe du turc *tsoyurqa-* est particulièrement intéressante, toutefois, l'étymologie chinoise proposée pour ce mot n'est pas convainquante). Cf. P. Pelliot, dans *Journ. As.* 1912 I, p. 584, note et dernièrement dans *T'oung Pao* XXVI, 231 et *Sur un passage du Chen-wou ts'ing-tcheng lou*, dans *The Ts'ai Yüan P'ei Anniversary Volume*

[67] 陝 [68] 善 [69] 秀才 [70] 木匠 [71] 畫匠 [72] 鍬

Pei-p'ing 1934, p. 926 ; B. Csongor, dans *Acta Orient. Hung.* II, 88—89. Jusqu'ici on ne parvenait pas à établir définitivement si l'orthographe reflète une évolution chinoise ou bien, si tout simplement elle résulte du fait que ni l'écriture turque de l'Orkhon, ni l'écriture ouigoure ne possèdent de signe *ts* (= *c*). — Il en va tout autrement quant au jou-tchen tardif et aux emprunts chinois du mandchou ancien. Dans ces langues, on peut du moins prouver que la prononciation des *ts-* et *ts'-* chinois était véritablement *s*. A ce propos on n'a qu'à rappeler que dans le *Vocabulaire sino-joutchen* publié par W. Grube, n° 308, le caractère chinois [73] *tsong* est épelé par les *fan-ts'ie* comme [74] *sou-wen* ce qui, bien entendu, assure la leçon *sun*. Dans les documents en écriture mongole qui sont à présent à notre disposition en quantité abondante, surtout dans les monuments épigraphiques du XIV^e^ siècle, les *ts-* et *ts'-* chinois sont également transcrits par *s*. Ainsi, par exemple, chin. [75] *tsai*, [76] *ts'an*, [77] *tso*, [78] *tsing* sont transcrits en écriture mongole *sai*, *sam*, *soo*, *sing* ; cf. F. W. Cleaves, dans *HJAS* XII, 78—79, XIII, 88—89. Ici encore il est assez malaisé de déterminer si nous avons affaire à une approximation orthographique ou bien à une prononciation réelle (éventuellement à une sorte de sino-mongol, puisque le mongol ignorait à cette époque les consonnes *ts* et *ts'*). Le témoignage de l'*Histoire secrète des Mongols (senggün, seüse)* et celui de Rašīdu-'d-Dīn sont également assez équivoques. Quoiqu'il en soit, à l'époque mongole la prononciation *s* de *ts* et de *ts'* ne devait guère être générale en chinois, car, pour ne citer qu'un exemple, le fameux *Tangsuq nāme* présente des signes spéciaux pour écrire les initiales ʒ et *c* ; cf. A. Dragunov, *A Persian transcription of Ancient Mandarin*, dans Известия Ак. Наук СССР, 1931, pp. 361—362.

39. P. Schmidt, *The language of the Negidals*, Riga 1923, pp. 3—4 et *The language of the Oroche*, Riga 1928, pp. 17—18. Quant aux influences paléoasiatiques, surtout ghilyak, chez les Orotches (et en partie chez les Néghidals), P. Schmidt se réfère, en dehors des faits linguistiques, aux recherches ethnographiques de V. K. Arseniev, démontrant des coutumes paléoasiatiques chez les Orotches.

40. Sous ce rapport, la langue des couches sociales mandchoues entièrement sinisées fait, bien entendu, exception ; ici encore, c'est la prononciation chinoise qui domine. Sous bénéfice d'inventaire, je rappelle une curieuse transcription chinoise qui prouverait que *ši* était prononcé *ci* dans la langue des Jou-tchen du XII^e^ siècle. Dans une lettre datée du début de 1127, envoyée par les Kin à la cour des Song, on trouve un nom de charge jou-tchen en transcription chinoise [79] *Kou-louen-ni yi-la-tsi pei-lo*, ce qui peut être restitué en *gurun-ni ilaci beile* 'troisième *beile* de l'empire'. La transcription *tsi* dans *ilaci* est d'autant plus surprenante, qu'à cette époque on ne peut encore présumer aucune palatalisation dans l'initiale du chinois *tsi*. La lettre est reproduite dans le [80] *Ta Kin tiao fa lou*, ch. 3, f. 10*a*, et ce recueil des lettres échangées entre les Kin et les Song est incorporé dans le [81] *Cheou chan ko ts'ong chou*. Comme une partie de mes notes sur ces lettres, prises il y a quelque vingt ans, a été égarée et que, actuellement je n'ai pas accès à cet ouvrage chinois, je ne saurais décider en quelle mesure le titre jou-tchen, dans a transcription citée, est authentique. A vrai dire, je crains que nous n'ayons affaire, ici encore, à «l'orthographe réformée» des fameux commissaires de K'ien-long. Or, l'authenticité de la transcription est hautement douteuse sur plusieurs points. Ce qui est surprenant dans la transcription *ilaci* ce n'est pas seulement le *c*, mais encore et surtout *ci*, le suffixe de nom de nombre ordinal, tout à fait insolite à cette époque. Plus surprenant est encore le mot *beile*, qui est une forme mandchoue pour ainsi dire moderne, en face de la

[73] 總 [74] 素溫 [75] 宰 [76] 參 [77] 左 [78] 青
[79] 国倫尼伊拉聲貝勒 [80] 大金弔伐錄 [81] 守山閣叢書

forme *begile*, bien connue de l'époque des Kin ; cf. dernièrement P. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVII, pp. 24—25, G. J. Ramstedt : *JSFOu* LV 2, pp. 67—68, W. Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* XVI, p. 356 et suiv. Ces traits caractéristiques du mandchou moderne, si surprenants qu'ils soient, n'excluraient pas, en fin de compte, la possibilité que le jou-tchen ancien aurait pu avoir plusieurs dialectes et que la glose jou-tchen de la lettre de 1127 proviendrait d'un dialecte qui se rattacherait directement au mandchou, tout en se séparant du parler qui a fourni les gloses du *Kin che*, gloses qui reflètent sans contredit un aspect fort archaïque par rapport au mandchou. Cependant, ce nom de charge jou-tchen est aussi relevé dans le vocabulaire du *Kin che*, ch. 135, f. 9*b*, et ceci sous la forme [82] *yi-lai-po-ki-lie*. Or, les commissaires de K'ien-long ont «corrigé» ce nom de charge du *Kin che* en [83] *yi-la-tsi pei-lo*, glosé en écriture mandchoue *ilači beile* ; cf. *Kin che yu kie*, ch. VI, f. 2*a*. La transcription chinoise des commissaires de K'ien-long est donc dentique, caractère par caractère, à celle de la lettre de 1127. Ceci alors ne peut être un fait du hasard, surtout si l'on se rend compte que sous les Ts'ing on transcrivait les mots étrangers selon d'autres principes et par d'autres caractères qu'à l'époque des Kin.

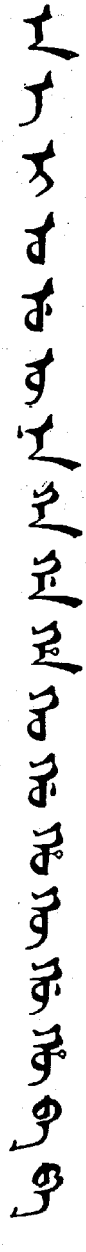
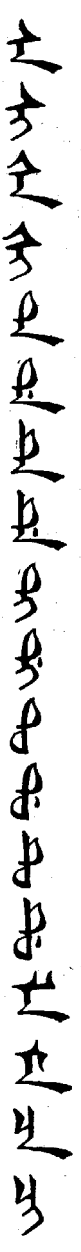
41. Une partie des combinaisons phonétiques *ši* du mandchou remontent à un ancien *či*. En mandchou écrit même, sont attestées des variantes comme *silba* 'ayant le même nom' ~ *čilba ; singsila-* 'rechercher' ~ *činčila-* ; *sibirγan* 'espèce d'hirondelle' ~ *čibirγan*. Les cas sont beaucoup plus nombreux où, en face de *ši* mandchou, ce sont les langues apparentées qui ont gardé le *či* original : ma. *γôsin* 'trente' ~ nanaï *gučin*, *goce* ~ mong. *γučin*; ma. *si* 'toi' ~ mong. *či ;* ma. *xuwesi* 'couteau' ~ nanaï *kučé* ~ oltcha *kuče* ~ orotche *kučige*; ma. *γosiqon* 'amer' ~ nanaï *guči*; ma. *usiχa* 'étoile' ~ nanaï *χočekta* ; etc.

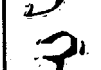
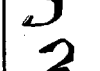
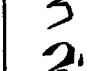
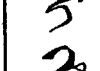
42. La transcription (= T) des ouvrages chinois cités s'adapte plus ou moins à la prononciation réelle des mots mandchous. Par contre les gloses en *fan-ts'ie* (= F) donnent une translitération mécanique des signes de l'écriture mandchoue. En voici quelques exemples relevés dans le *Kin che yu kie* : *xeliyen* IV, 4*b* ~ T *xe-lin* ~ F *xe-li-yen* ; *imiyan* V, 4*b* ~ T *imin* ~ F *i-mi-yan* ; *niyere* VIII, 11*a* ~ T *nie-re* ~ F *ni-ye-re* ; *feniyen* X, 1*b* ~ T *fe-nin* ~ F *fe-ni-yen*. Il est très intéressant de voir que l'orthographe *yen* a pu même à la fin du mot, indiquer la leçon *yin* (cf. *supra*, note 17) : *meyen* V, 5*a* ~ T *me-yin* ~ F *me-yen* ; *šeyen* VIII, 9*a* ~ T *še-yin* ~ F *še-yen*. Le caractère mécanique des gloses en *fan-ts'ie* s'observe surtout dans les cas comme *giyooǰu* X, 9*b* ~ T *giao-ǰu* ~ F *gi-yoo-ǰu*. Le même automatisme se manifeste dans l'interprétation des diphtongues écrites avec *w* : *γôwanggiyara* II, 5*b* ~ T *guang-gia-ra* ~ F *gu-wang-gi-ya-ra* ; *χôwanta* V, 8*a* ~ T *χuan-ta* ~ F *χu-wan-ta* ; *γôwalgiya* VII, 1*a* ~ T *gua-l-gia* ~ F *guwal-gi-ya*, etc. Il va de soi que les vocabulaires sino-mandchous qui glosent les mots mandchous à l'aide des *fan-ts'ie*, comme, entre autres, le *Manǰu gisun-i buleku bitxe*, ne se prêtent pas à des conclusions concernant la prononciation des mots mandchous ni à l'interprétation des signes de l'écriture mandchoue.

43. Cette interprétation de la combinaison de signes mandchous *ži* se présente aussi dans la syllabe *žin*, cette graphie servant à la transcription des mots chinois de type *jen* (= *ǯən*). On orthographie ces mêmes mots parfois comme *žen*, cf. *Ts'ing wen k'i mong* I, 17*b*.

[82] 移賚勃極烈 [83] 伊拉齊貝勒

Transcriptions des signes mandchous.

	G	*Z*	*H*	*S*	*L*		*G*	*Z*	*H*	*S*	*L*
	a	а	a	a	a		sa	са	sa	sa	sa
	e	э	e	e	e		si	си	si	si	si
	i	и	i	i	i		ša	ша	ša	ša	ša
	o	о	o	o	o		ši	ши	ši	ši	šï
	u	у	u	u	u		ta	та	ta	ta	ta
	ô	ӯ	ū	ů	ô		da	да	da	da	da
	na	на	na	na	na		te	тэ	te	te	te
	ka	ка	ka	k̄a	qa		de	дэ	de	de	de
	ga	га	ga	ḡa	γa		ti	ти	ti	ti	ti
	ha	ха	ha	x̄a	χa		di	ди	di	di	di
	ko	ко	ko	k̄o	qo		to	то	to	to	to
	go	го	go	ḡo	γo		do	до	do	do	do
	ho	хо	ho	x̄o	χo		tu	ту	tu	tu	tu
	kô	ку	ku	k̄ů	qô		du	ду	du	du	du
	gô	гу	gu	ḡů	γô		la	ла	la	la	la
	hô	ху	hu	x̄ů	χô		ma	ма	ma	ma	ma
	ba	ба	ba	ba	ba		ca	ча	ca	ča	ča
	pa	па	pa	pa	pa		ci	ци	ci	ci	či

	G	*Z*	*H*	*S*	*L*		*G*	*Z*	*H*	*S*	*L*
	ja	чжа	ja	ǯa	ǰa		fa	фа	fa	fa	fa
	ji	цзи	ji	ʒi	ǰi		fe	фэ	fe	fe	fe
	ya	я	ya	ja	ya		fi	фи	fi	fi	fi
	ke	ке	ke	ke	ke		fo	фо	fo	fo	fo
	ge	ге	ge	ge	ge		fu	фу	fu	fu	fu
	he	хе	he	xe	xe		wa	ва	wa	wa	wa
	ki	ки	ki	ki	ki		we	вэ	we	we	we
	gi	ги	gi	gi	gi		z'a	ца	ts^{c}a	ca	ca
	hi	хи	hi	xi	xi		z'e	цэ	ts^{c}e	ce	ce
	ku	к̄у	ku	ku	ku		za	цза	dza	ʒa	ʒa
	gu	г̄у	gu	gu	gu		ze	цзэ	dze	ʒe	ʒe
	hu	х̄у	hu	xu	xu		ża	жа	ža	ža	ǯa
	k'a	к̄а	k^{c}a	ka	k̇a		żi	жи	ži	ži	ǯï
	g'a	г̄а	g^{c}a	ga	ġa		z'e	цы	ts(i)	cy	cï
	—	х̄а	h^{c}a	xa	(x̣a)		ze	цзы	dzi	ʒy	ʒï
	k'o	к̄о	k^{c}o	ko	k̇o		se	сы	sy	sy	sï
	g'o	г̄о	g^{c}o	go	ġo		c'i	чи	c^{c}y	či	čï
	—	х̄о	h^{c}o	xo	(x̣o)		j'i	чжи	jy	ǯi	ǰï
	ra	ра	ra	ra	ra						

Л. Лигети

О МАНЬЧЖУРСКОМ ПИСЬМЕ

В новейших трудах, посвященных вопросу маньчжурского письма (последний из них был опубликован в 1949 году), содержатся тезисы принципиального характера, с которыми — по мнению автора — нельзя согласиться. Вместе с тем в них остались открытыми вопросы, на которые можно дать уже исчерпывающие ответы. Эти вопросы интересны не только для маньчжуроведов, но и для ученых, занимающихся историей письменности. Автор подверг изучению целый ряд вопросов и, учитывая материал, который до сих пор не был принят во внимание, пришел в сущности к следующим выводам:

1. Проблемы маньчжурского письма могут быть выяснены правильно лишь тогда, если учитываются стадии, через которые прошло оно, взяв свое начало от монгольского письма. Имея в виду подробности этого развития, без всякого затруднения могут быть установлены правила, которыми было урегулировано в свое время применение маньчжурского алфавита и диакритических знаков.

Известно, что история маньчжурского письма разделяется на два периода. Первый период связан с именами *Erdeni baqsi* и *Gagai ǰaryôči*, а второй — с реформаторской деятельностью Дахая.

Ранее мы знали только лишь один более объемистый памятник, написанный шрифтом *Erdeni baqsi*, наименованным по-маньчжурски *tongki fuqa aqô xergen*. Это был словарь *Tongki fuqa aqô xergen-i bitxe* (=TFAXB). Он было составлен в эпоху Цянь-луна, в то время, когда было создано множество апокрифических сочинений, псевдодревних книг. Поэтому вполне понятно, что ориенталисты питали некоторое недоверие и по отношению к TFAXB. Но в последнее время были открыты и эпиграфии, написанные тем же самым шрифтом, и что еще более важно, были обнаружены объемистые рукописи в подлиннике и копии, содержащие »древние акты« (лао-дан) маньчжурской династии.

На основании этих памятников можно установить, что материал TFAXB автентичен. Кроме того выяснилось, что письмо *Erdeni baqsi*, особенно в позднем периоде своего развития, не тождественно с монгольским шрифтом XVI века, как это предполагалось раньше, так как в нем встречаются уже некоторые отличительные значки, как, например, точка *tongki* и круг *fuqa*. Применение этих значков в то время было еще спорадическое и в употреблении их заметна не слишком большая последовательность. Надо подчеркнуть, что реформа, связанная с именем Дахая, опиралась не на монгольское письмо, а на письмо *Erdeni baqsi*.

2. Реформа Дахая имела целью устранить экивоки монгольского письма из маньчжурского. Для осуществления этого Дахай озаботился о систематическом и последовательном применении вышеуказанных диакритических значков *(tongki* и *fuqa)*. Он поместил их по правую сторону маньчжурских букв, где ничто не мешало их употреблению.

Введением диакритических значков Дахай желал избавиться от экивоков монгольского письма, но заметил, что механическое применение значков вызывает новые экивоки, неизвестные в монгольской письменности.

Чтобы избежать эти вторичные экивоки, Дахай создал правило, которое легко угадывается из самого маньчжурского письма и которое гласит о следующем: к письменам, стоящим одно возле другого и принадлежащим к тому же самому слогу, на той же самой странице нельзя прибавить диакритические значки. Дахай стремился пользоваться диакритическими значками так, чтобы они не привели к экивокам, даже при небрежном употреблении их. При строгом соблюдении этих правил невозможно установить основной принцип, регулирующий применение диакритических значков. Это привело к тому, что некоторые ориенталисты неоднократно констатировали непоследо-

вательность маньчжурского письма и, не поняв его сущности, неправильно толковали его детали.

В связи с реформой маньчжурского шрифта действительно легко было бы говорить о непоследовательности, так как Дахай стремился сохранить последовательность лишь в применении отличительных значков, но и то только до тех пор, пока это не натолкнулось на препятствия. А если применение этих значков приводило к возникновению экивоков, тогда он отказывался от последовательности и прибегал к средствам, соответствующим данному положению. В этих вспомогательных средствах, конечно, напрасно было бы искать стремление к последовательности.

В этих вспомогательных средствах различаются две группы. К первой группе принадлежат случаи, в которых собственное обозначение буквы было определено предыдущей буквой, а к другой — те, в которых следующая буква исполняла эту задачу. Эти случаи осложнились еще и тем, что буквы, уточненные вышеупомянутым образом, часто заменялись вариантами или же совершенно другими буквами.

3. Автор подробно рассматривает все относящиеся случаи. Вот несколько примеров из обработанного материала:

Звук *e* в маньчжурском письме после реформы обозначался буквой *a* с точкой *(tongki)* с правой стороны. Но это правило не было применимо — без риска появления экивоков при обозначении сочетания звуков $k + e$, так как точка — в быстром темпе письма — легко перебрасывалась к букве *k*, превращая ее в знак звука *g*. Еще больше осложнений вызывало бы обозначение звуковой группы $g + e$, потому что здесь пришлось бы прибавить точку не только к букве *k*, чтобы придать ей значение *g*, но и к букве *a*, чтобы она считалась за *e*. Но приставить диакритические значки к буквам, следующим непосредственно одна за другой, по смыслу реформы Дахая, недопустимо, вследствие чего пришлось озаботится о какой-нибудь другой возможности. Выход из этого положения найти было нетрудно. Общеизвестно, что в настоящих маньчжурских словах за палатальным *k* никогда не стоит велярный согласный *a*. Таким образом, графема $k + a$ в маньчжурском письме совершенно излишня. Дахай пользовался этим случаем и назначил ее для обозначения слога *ke*. Тоже самое сочетание букв служило — с прибавлением *tongki* — для обозначения слога *ge*, а с прибавлением *fuqa* — для обозначения слога *xe*.

Хотя графемы $k + a$, $g + a$, $x + a$ оказались излишними в подлинных элементах словарного фонда маньчжурского языка, но в текстах встречались иногда и иностранные (китайские, санскритские и т. п.) слова, содержащие звук *a* немедленно после *k*, *g* или *x*. В таких случаях невозможно было прибегать к букве *a*, так как она обозначала звук *e*, а нужно было придумать другое решение. Таким образом Дахай изменил форму впередистоящей буквы *(k)* во избежание недорозумений при чтении *ka*, *ga*, *xa*.

В маньчжурском письме, подвергнутом реформе, звук *u* обозначался буквой *o* с прибавлением точки с правой стороны. В подавляющем большинстве случаев, этот способ обозначения не вызывал никокого затруднения. Но все же было несколько случаев, когда применение точки привело бы к осложнениям. Так, например, при обозначении групп звуков $t + u$, $d + u$, где возникли подобные же проблемы, как при обозначении $k + e$ и $g + e$. Перескакивание точки к букве *t* при поспешном набрасывании письма здесь также возможно, и тогда сочетание должно читаться, как *do*. При написании же звуков $d + u$ надо было бы приставить точку к каждой из букв, что по смыслу вышеназванного правила недопустимо. Представляющее исключение значение гласной Дахай обеспечил тем, что вместо обычной формы *t* он пользовался специальным вариантом ее, который мы назовем просто t_2. $T_2 + o$ теперь уже определенно можно было использовать для чтения *tu;* точка же, поставленная после буквы t_2, как правило, делала необходимым читать эту графему, как *du*.

Применение точки при обозначении звука *и* после *q* привело бы к подобным же трудностям. Употребление буквы *o* с прибавлением точки здесь было немыслимо, а прибегать к помощи буквы *q* также не рекомендовалось, так как она — с прибавлением *tongki* и *fuga* — служила и для обозначения *γ* и *χ*. Осталась одна лишь возможность : назначить специальную букву (*ó*) для обозначения *и* в такой позиции. Дахай заимствовал ее из практики маньчжурского письма, существовавшего до реформы.

4. Ошибочно было бы предположить, что Дахай всегда таким сложным способом решал проблемы, возникавшие при различных комбинациях букв. Приведенные случаи представляют собой исключения, которые возникли вслед за введением диакритических значков и привели к недопустимым экивокам. В подавляющем большинства случаев письмо Дахая просто и ясно, в котором каждая буква имеет свою собственную и ничем незаменимую форму.

Не подлежит сомнению, что маньчжурское письмо не слоговое : в нем обозначается каждый звук отдельно. Итак нет никакого основания для возобновления отвергнутой приблизительно 50 лет назад теории, по которой оно носило якобы слоговой характер.